IMPRIMÉS

LE STYLE DU ROMAN-FEUILLETON

—

Il est des existences creuses, oubliées par les grandes joies, épargnées par les grandes douleurs, vides d'événements exceptionnels et d'émotions sublimes : celles d'une concierge du Marais, d'un petit rentier des Batignolles, d'un commis aux écritures, d'une vendeuse de bottines, d'une couturière à la journée. Soucis d'argent, querelles avec les voisins, préoccupations professionnelles, deuils inévitables même, n'en rompent pas la monotonie et n'élargissent point leur horizon. Et pourtant, tous ces gens à la vie mesquine, à l'esprit étriqué, ont une âme cachée qu'habitent des rêves de grandeur, des désirs de gloire et l'esprit d'aventure. Avant de devenir « calicots » ou teneurs de livres, ils ont lu, étant enfants, Dumas père, Boussenard, Jacolliot. Avant de couler tous leurs jours dans la même rue et dans le même magasin, ils ont souhaité parcourir le monde, faire des découvertes, annexer des territoires au nom de la France, enlever des marquises, donner de grands coups d'épée pour la défense de la vertu et de l'honneur. Ils ont désiré vivre dangereusement, magnifiquement, passionnément. Il y a, dans tout Français, un d'Artagnan, et, dans toute Française, une Diane de Monsoreau, qui sommeillent.

Hélas! les circonstances les ont mal servis! Force leur est de nourrir au moyen de la fiction ces appétits d'ex-

traordinaire. Ils veulent de l'amour et du tumulte, des meurtres et des vengeances, des rapts et des viols, des frissons d'horreur et d'héroïsme, des machinations ténébreuses et des dévouements chevaleresques. Les faits-divers et la chronique des tribunaux ne leur suffisent point : il faut que, dans une autre partie du journal, on leur fasse bonne mesure. Cette mesure est infinie; on n'en mettra jamais assez!

Quand les directeurs de journaux et les éditeurs eurent compris ces hautes vérités, le roman-feuilleton naquit.

§

Quoi que l'on pense de l'évolution des genres et de leur hiérarchie, on doit admettre que le roman-feuilleton est un *genre*. Il a ses classiques (Ponson du Terrail, Xavier de Montépin, etc., etc.). Il a ses lois, ses procédés, son poncif, commandés par un état d'esprit et par des nécessités commerciales. Enfin, comme la tragédie classique et l'éloquence de la chaire, il a son style, et ce sera l'objet principal de cette étude.

Mais il a avant tout son public, qu'il faut attirer, puis retenir.

Pour attirer ce public, l'on doit d'abord disposer d'un titre alléchant et prometteur. Point de ces titres neutres et ternes comme *Adolphe* ou *Dominique*. Qui diable ira s'exciter là-dessus? *Madame Bovary* pue étrangement son bourgeois. Parlez-moi de *Les Princes de Maquenoise*, ou de *La Sorcière rouge*, ou encore de *L'Ecluse des cadavres*! Il est doux, au coin du feu, après avoir verrouillé la porte d'entrée, de se plonger dans *Les Tragédies de Paris*, *Les Métamorphoses du Crime*, *Les Chasseurs de Forçats*, *Les Compagnons de la Torche*. La petite mercière, à peine nubile, lira *Les Amours de Vénus* ou *Les Souteneurs en habit noir*, et leur devra de lubriques cauchemars.

Certains termes reviennent avec une manière d'auto-

matisme dans les titres des romans-feuilletons et suffiraient à classer ceux-ci par familles. Enumérons :

Le château de la favorite.
Le château des Trois Tours.
Le château vert.
Les mystères d'un château.
Le château de la rage.

La maison maudite.
L'auberge maudite.
Un amour maudit.

L'hôtel du diable.
Les marionnettes du diable.

Le secret terrible.
Le secret du juge d'instruction.
Le secret de la comtesse.
Le secret du Titan.

La vierge du trottoir.
Vierge et flétrie.

Les nuits anglaises.
Les nuits d'orient.
Les nuits espagnoles.
Les nuits italiennes.

En somme, en prenant au hasard, dans un chapeau, les mots : secret, mystère, manoir, château, maudit, sanglant, martyr, cadavre, terrible, vierge, etc., l'on obtiendrait mécaniquement d'excellents titres :

Le secret du cadavre.
Le mystère du château sanglant.
Le manoir maudit.

ou bien :

Le secret du manoir.
Le château terrible.
Le cadavre mystérieux.

Le martyre de la vierge maudite.
Etc...

Mais la qualité du titre ne suffit point à caractériser le roman-feuilleton. Villiers de l'Isle-Adam et Maxime du Camp, qui n'étaient point des feuilletonnistes, ont écrit, l'un *Le Secret de l'Echafaud*, l'autre, *Les Mémoires d'un Suicidé*. Quant à Baudelaire, il eut, en 1851, quelque velléité de faire des romans qui se seraient appelés : *La Maîtresse vierge, Les Enseignements d'un Monstre, Le Crime au Collège, L'Amour parricide, Une infâme adorée*, etc. (1).

Le sujet traité ne le caractérise pas davantage. On y trouve, comme partout, l'histoire du monsieur et de la dame, qui débute immanquablement de l'une de ces deux façons : ou bien l'on hait tout d'abord celui (ou celle) qu'on aimera « plus que tout au monde »; ou bien c'est le coup de foudre, un « mystérieux avertissement » : Henri (ou Marcel, ou le comte...) « eut le pressentiment que cette femme jouerait dans sa vie un rôle décisif », ou « aurait sur sa destinée une influence terrible ». Les substitutions d'enfants sont fréquentes; vingt ans plus tard, la mère retrouve sa fille qu'elle croyait morte (attendrissement et larmes) ; un jeune homme devient amoureux d'une femme qui est sa sœur sans qu'il puisse s'en douter (heureusement, un vieux serviteur, à qui le père, en mourant, avait confié son secret, survient à temps pour empêcher l'inceste!) Quand un personnage est assez habile pour en jouer plusieurs (tel Rocambole, capable de se faire passer pour un officier de marine français ou pour un grand seigneur espagnol, de se déguiser en palefrenier, en paysan, en domestique), l'intrigue se corse et rebondit interminablement (2).

Ces épouvantables niaiseries suffisent à passionner les lecteurs. Quand un de ces livres a passé par plusieurs

(1) Voir Camille Mauclair, *La Vie amoureuse de Baudelaire*, p. 100.
(2) C'est aussi le cas de Monte-Cristo et d'Arsène Lupin, sans parler de M. Lecoq, le génial policier de Gaboriau.

mains, des annotations au crayon en témoignent. Les uns ne sont pas contents de l'auteur et l'apostrophent rudement; d'autres, au contraire, satisfaits, ripostent et rivent leur clou à ces critiques malencontreux. Ils « s'engueulent » ainsi tout le long de l'ouvrage. Exemple :

Monsieur de Montépin, votre roman est bête. Votre Hector est un imbécile et un lâche!

Riposte :

C'est toi qui es un imbécile!

Ou encore (l'héroïne, après être tombée à l'eau, se retrouve, à la page suivante, dans les bras de son époux bien-aimé) :

Comment? Elle n'est donc pas morte?

Riposte :

Mais non! Idiot! Tu ne voudrais pas!

On songe aux « grafitti » qui ornent les murailles et les vespasiennes, ou encore aux passions ardentes qui portaient le public des places populaires de l'Ambigu à écharper, à la sortie, l'acteur chargé du rôle du traître. Ni Anatole France ni Marcel Proust n'ont jamais eu de lecteurs aussi « empoignés » !

Le roman-feuilleton se plaît parfois à montrer des tendances moralisatrices. Pour flatter le peuple, après avoir décrit « le grand monde » sous des couleurs brillantes qui risqueraient d'éveiller de malsaines convoitises, l'auteur prend soin de nous avertir qu'« une fange se dissimulait sous tout l'éclat de ce luxe ». La vertu est l'apanage du pauvre. L'« honnête ouvrier » déclare :

Le travail, voyez-vous, il n'y a que cela de bon pour nous autres du peuple : il nous fait les égaux de ceux qui sont plus riches que nous!

Dans d'autres cas, ce sont, en revanche, des diatribes contre la Société, à propos d'« un infâme séducteur qui abuse lâchement de son innocente victime ». Le roman-feuilleton sans prétention finit bien : le vice est puni, la vertu est récompensée au dernier chapitre. Le roman à tendances sociales, au contraire, finit mal : c'est indispensable pour établir que la Société est mal faite et pour démontrer l'indignité de ses dirigeants. C'est ainsi que *Le Grappin* de Dubut de Laforest, après s'être orné d'une préface-manifeste qui veut ressembler à celles dont Dumas fils faisait précéder *Le Fils naturel* ou *La Femme de Claude*, nous montre la Mâchelor, hétaïre de marque et maquerelle insigne, faisant l'amour avec le préfet de police (!), sur l'herbe, au Bois de Boulogne, pendant que, pour pimenter l'aventure, ledit préfet, dévoué à ses ordres, fait arrêter par « les mœurs » une rivale détestée !! Le roman date de 1890. Trente ans avant les « partouzes » !

Dans le même ordre d'idées, le roman populaire à prétentions sociales abuse de « l'honnête fille du peuple déflorée par un riche bourgeois débauché qui a payé grassement des parents cupides » : devenue grande courtisane, après une première faute dont elle n'est pas responsable, elle a l'horreur de son métier; elle en veut, à raison même de l'honnêteté foncière « qu'elle a conservée jusque dans la boue du ruisseau », à cette Société marâtre qui... que..., etc... On oublie que la fille du peuple est, dans la quasi-totalité des cas, déflorée par un homme de sa classe, que les prostituées ne sont pas à la disposition des seuls bourgeois, que l'homme du peuple, valide et célibataire, est tout heureux et tout aise de rencontrer, quand l'envie l'en tourmente, des femmes qui trafiquent de leurs charmes. Mais cela permet de beaux effets d'éloquence.

Non ! Le sujet traité importe peu ! Le nombre des situations dramatiques est-il de trente-six, comme on l'a prétendu, plutôt que de trente-cinq ou de trente-sept ? Je

ne sais. Toujours est-il que tout réside dans la manière de les traiter. Le mariage de deux jeunes gens est contrecarré par l'inimitié de leurs familles et ils se donnent la mort. Fait-divers, plate histoire, s'il s'agit du « fils Durand » et de la demoiselle au père Dupont. Quand on s'appelle Shakespeare, cela devient *Roméo et Juliette.* — Nous avons donc attendu en vain une maîtresse qui n'est pas venue à un rendez-vous. Vous ou moi avons déclaré: « Elle m'a posé un lapin ! » Quand on s'appelle Alfred de Musset, on écrit *La Nuit d'octobre.*

Comment les feuilletonnistes traitent-ils leurs sujets?

§

Tout d'abord, ils les traitent dans une langue qui a bien des défauts (platitude, grandiloquence, naïveté), mais qui, chez les classiques du genre — ceux qui écrivirent de 1840 à 1890 *environ* — n'est pas trop incorrecte. En ce temps-là, même les *minores* et *minimi autores* savaient leur langue, et l'on ne mettait point l'impropriété des termes et les erreurs de syntaxe sur le compte de la rapidité avec laquelle on exerçait la coupable industrie d'amuseur public. On pratiquait la concordance des temps. Le vicomte (on est très souvent noble dans les romans-feuilletons) ne craint pas d'affirmer : « — La vicomtesse a voulu, Monsieur le duc, que vous ignorassiez sa faiblesse ! » Ah ! que l'imparfait du subjonctif sied à la dignité des sentiments et des attitudes ! Dans les *Ciné-Romans* d'aujourd'hui, qui sont les indignes continuateurs du vieux feuilleton, et qui publient des *exclusivités*, on conjugue : *il fuya, ils fuyèrent.* Cela ne vaut pas mieux. Au contraire !

Oh ! évidemment, Xavier de Montépin écrit « de manière *à ce que* » ; il dit « en rappeler » pour « en appeler », ou « en réchapper » ; ou encore : « De quelle part venez-vous ? » Mais c'est presque tout. Georges Ohnet, que l'on a placé dans une catégorie très supérieure, en commettait

bien d'autres : « partir *en* Afrique », « partir *à* l'armée du Rhin »; « quelques semaines *avant* » (pour : auparavant) ; « la voyageuse *d'avant* » (pour : la voyageuse précédente) ; « éviter *à* »; etc.

Mais quoi! personne n'est à l'abri de ces petits travers. Dans les Mémoires du duc de Broglie, on relève :

Nous n'avions guère devant les yeux, pour la rentrée prochaine de l'Assemblée, que *deux alternatives* également tristes. (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1929, page 365).

L'extrême-droite et l'extrême-gauche furent assez bien venues à prétendre que nous mettions la charrue *avant* les bœufs. (d°, page 375.)

Académicien, grand seigneur, orateur en renom, homme d'Etat, membre de l'élite s'il en fut, le duc de Broglie confondait donc *alternative* avec *solution*, *parti à prendre; avant* avec *devant*.

Donc, soyons, sur ce point, indulgent aux feuilletonnistes! Des écrivains qui ne sont pas des feuilletonnistes ne s'avèrent pas plus « calés » qu'eux.

Dans les romans-feuilletons, les personnages *tressaillent* beaucoup, ils *balbutient* énormément, ils *murmurent* sans cesse. Cela se conçoit de la part de gens qui passent par des émotions innombrables :

« Le vicomte tressaillit et devint livide.

« — Quoi! balbutia la marquise.

« — C'est vrai! murmura le baron dans un souffle, et ses lèvres balbutièrent. »

Murmura-t-il, balbutia-t-il, si souvent employés par MM. les auteurs, sont les parfaits succédanés de *dit-il, cria-t-il, s'exclama-t-il.* Mais nos auteurs abusent de la tournure lorsqu'ils la pratiquent avec des verbes qui ne sauraient remplacer *dire* ni *crier*, qui n'ont aucun rapport avec l'émission de la voix, et nous rencontrons ces formules répréhensibles :

« — Oh! *s'insurgea-t-il.* »

« — Oui! *se rengorgea-t-il* » (pour : dit-il en se rengorgeant).

« — Hélas! *s'affaissa-t-il* » (pour : dit-il en s'affaissant).

Les feuilletonnistes sont payés à la ligne. C'est ainsi que les malheureux gagnent leur pain et celui de leur famille. Cela vaut mieux que de s'intéresser à la fabrication des chaussons de lisière ou à l'art du défrichement dans la région de Saint-Laurent du Maroni. Mais cela les incite aux descriptions inutiles. Pour indiquer qu'Henri ouvrit sa valise, vous ou moi dirions : Henri ouvrit sa valise. Celui qui sait « y faire » écrira :

Henri tira de la poche gauche de son pardessus une minuscule clef nickelée et l'introduisit dans la serrure de sa valise. Il tourna deux fois la clef vers la droite, exerça une légère pesée, car les ressorts étaient un peu rouillés. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire (*j'te crois!*), la valise était ouverte, laissant apercevoir son contenu.

Dans le même goût :

Il ouvrit la porte, franchit le seuil, referma soigneusement derrière lui le lourd vantail, monta l'escalier, pénétra dans une première pièce, puis dans une seconde,... etc.

ou encore :

Elle se dirigea d'un pas rapide vers la porte, malgré l'obscurité. Elle tira les verrous. Elle fit jouer la clef dans la serrure. Elle ouvrit. La petite porte tourna sur ses gonds... etc.

L'opération si simple d'ouvrir une lettre est ainsi décrite :

Elle rompit le cachet, déchira l'enveloppe, déploya le papier que celle-ci renfermait.

Un personnage est décrit de la façon suivante :

Ses cheveux étaient noirs.
Ses sourcils noirs.

Ses yeux noirs.
Son teint doré.

Une délibération psychologique devient une série de notations hachées (j'en ajoute un peu, je l'avoue) :

Qu'allait-il faire?
Retourner chez Juliette?
Il frissonnait à cette pensée.
Non!
C'était impossible!
Alors?
Sa tête était en feu.
Tout avouer à son père?
Jamais!
Et pourtant!
Là était le salut!
Il le savait.
Cinq heures sonnèrent.
Déjà! pensa-t-il.

Chaque fois qu'on va à la ligne, on gagne quelques sous. Pourquoi se gêner? On écrit donc :

Nicaise avait un compagnon.
Ce compagnon était un chien.
Ce chien était un caniche.

Et l'on pourrait continuer longtemps ainsi :

Ce caniche avait beaucoup de bonté.
La bonté est une vertu.
La vertu mérite une récompense.
La récompense, etc...

Nous rencontrons donc ici une première caractéristique du roman-feuilleton : le tirage à la ligne. Mais son origine est d'ordre économique plutôt que littéraire. Elle n'intéresse donc que médiocrement le critique.

§

Les lecteurs de romans-feuilletons veulent avant tout

des péripéties. Le cadre dans lequel les événements se déroulent n'a qu'une importance secondaire. Le sentiment de la nature passe à l'arrière-plan. Les descriptions de paysages sont bâclées. L'auteur se débarrasse rapidement de ces formalités. Il nous avertit sèchement que la scène se passe « par une radieuse matinée d'automne », que « la nuit était glaciale et l'obscurité profonde », que « le soleil brillait dans l'azur *incommensurable* du ciel », etc. On sent qu'il a hâte de reprendre son récit.

Cependant, il décrit le printemps avec complaisance. Dans un bon roman-feuilleton, il y a toujours une description du printemps, comme, dans toute revue, une « scène dans la salle ». On n'y coupe pas! Le tableau est brossé à grand renfort de platitudes. On s'extasie sur la verdure des prés, les bourgeons, les senteurs.

...Le printemps revenait, jetant son *manteau* vert sur les bois et sur les plaines; les lilas fleurissaient; dans les vergers, les pommiers tout blancs... etc. — Les bourgeons verts faisaient *éclater* l'écorce des branches; l'herbe poussait dans les prés fleuris de pâquerettes et de narcisses. — Les premières fleurettes ouvraient leurs calices sur les tapis d'émeraude. — La terre disparaissait sous les plis d'un *manteau* de velours vert.

Oh! ce manteau! « ...les bourgeons des grands arbres *éclataient*, gonflés par la sève... les gazons reverdis... les brises attiédies... » Il y en a ainsi pendant des kilomètres. On en a le cœur tout barbouillé.

Quand il est en veine de poésie, le feuilletonniste compare la rivière à un « ruban d'argent ». C'est inévitable. Il respire une « béatitude exquise » devant « le ciel pur et transparent », ou à l'aspect du soleil couchant « qui jetait sur les bois des lueurs d'incendie ».

L'incendie joue un grand rôle dans les péripéties. D'abord, c'est bien souvent le traître qui l'a allumé; puis il permet à un courageux sauveteur d'arracher à « une mort certaine » la pure jeune fille dont le traître espérait

provoquer ainsi le trépas; la pure jeune fille épousera le courageux sauveteur à la page 446 et le traître en périra de rage à la page 447. Alors, allons-y de notre petite description de l'incendie :

L'incendie projetait dans l'espace ses clartés *rouges et sinistres* (je voudrais bien voir que les clartés en question fussent vertes et réjouissantes!) et mettait des reflets intermittents sur les feuillages et sur les troncs des *vieux* arbres. (Il est probable qu'il en mettait aussi sur les troncs des *jeunes* arbres!)

Les personnages aristocratiques habitent régulièrement un « *superbe* hôtel » ou « une *princière* demeure », où l'on entre par « une porte *monumentale* », laquelle s'ouvre sur « un *colossal* vestibule de marbre *rouge* »; un « *vaste* escalier » conduit à « une salle à manger *grandiose* » et les salons se suivent « dans leur luxe *majestueux* ». Notez cette effroyable consommation d'adjectifs, aussi inexpressifs que prétendument éloquents.

Les descriptions d'intérieurs sont expédiées en quelques mots :

L'appartement était meublé avec un goût exquis.

L'ameublement avait été soigné dans ses moindres détails.

Le château était installé avec autant de luxe que de confortable.

Un dîner *absolument princier* fut servi.

Elles sont parfois escamotées. L'auteur ne se sent pas de force et il s'échappe par la tangente :

Rien ne saurait donner une idée de la beauté de ce salon.

Et allez donc! Après cette dérobade, la corvée est liquidée et tous les lecteurs peuvent se « donner l'idée » qu'ils veulent de la beauté dudit salon. Tout le monde est content!

Quand, par hasard, il y a une description d'intérieur, elle ressemble à un inventaire de tapissier.

Le château est toujours entouré d'un parc « seigneurial » dont les avenues sont, comme de juste, « bordées d'arbres séculaires » :

On apercevait les masses imposantes (pas *la* masse, *les* masses; ce pluriel fait mieux) du château de Vezay, vieille et grandiose habitation seigneuriale, qu'entourait, *d'une façon toute princière*, un parc de deux cents arpents.

De même qu'on n'échappe pas à la description du printemps, l'on n'évite point celle d'une fête mondaine. *Les équipages en longues files* se pressent dans la rue de Grenelle-Saint-Germain; sous le vestibule se tiennent des valets de pied *vêtus d'éclatantes livrées rouges, noir et or*. Puis, ce sont *les salons étincelants*, la grande salle *inondée de lumière*, un *luxe royal*, des *splendeurs incroyables*, des toilettes d'une *incomparable magnificence*, des *scintillements de pierreries*, des diamants *d'un prix inestimable*, des femmes décolletées aux *épaules éblouissantes*. Bref, conclut l'auteur, « tout le noble faubourg Saint-Germain défilait dans les salons avec de hautes notabilités politiques »; à moins qu'il n'ajoute, pour flatter sa démocratique clientèle :

Il y avait là des coureurs de dot, des rastaquouères de tous les pays, des banquiers qui avaient frisé la correctionnelle, d'anciennes horizontales de marque retirées des affaires après avoir épousé un de leurs adorateurs...

N'oublions pas que seul le peuple est vertueux!

Le bal commence; les couples, « rapidement formés », *tourbillonnent*; les salons sont « transformés en étuves »; *par bouffées* les mélodies arrivent, « dominant le bruit des conversations », à moins que *les notes étincelantes de la valse* ne s'envolent, *au vent de la nuit, par les fenêtres ouvertes*.

Un mot des toilettes : elles sont toujours admirables, inimaginables, et l'on prend soin de spécifier que leur valeur marchande ne saurait être chiffrée. Ce sont des

diamants *d'un éclat magique,* des perles *du plus bel orient,* des émeraudes *d'un prix énorme* :

Rien ne pourrait donner une idée (toujours cette dérobade devant l'obstacle) de la beauté de Pauline dans sa toilette *d'une splendeur royale,* sous les dentelles et les *pierreries* qui *chargeaient* sa robe de moire blanche lamée d'*or.* — Sa robe était recouverte de dentelles de Venise *qui valaient la rançon d'un roi.*

Le grand luxe comporte chevaux et voitures. Que de fois une *magnifique victoria,* attelée de *superbes alezans* ou de *juments bai-cerise,* s'est-elle arrêtée devant les *grilles monumentales* d'un *splendide hôtel* de l'avenue Friedland? Le *suisse* vient ouvrir, et, inévitablement, la voiture longe l'*immense cour,* en décrivant sur le *fin gravier* une *courbe parfaite!* Cette courbe est toujours parfaite! Un laquais en livrée noire, culotte de panne et bas de soie, l'air *solennel et ennuyé,* introduit le visiteur dans un salon *d'un luxe inouï...* etc.

Où se rendaient, dans l'après-midi, ces « magnifiques victorias », ces « phaétons vert sombre à filets d'argent », ces élégants cavaliers? Aux Champs-Elysées, parbleu! Encore une description immanquable que celle des Champs-Elysées, *sillonnés d'équipages* se dirigeant vers l'Arc de Triomphe ou revenant du Bois, *dans un poudroiement d'or* (bien entendu), dès l'instant que le roman se situe entre 1840 et 1880! Notez que, même dans les nouvelles de Maupassant, on n'y échappe pas. Dès que le comte (ou le duc, ou le marquis) quitte *son vieil hôtel* du faubourg Saint-Germain, monte dans un tilbury ou dans son dog-cart et se dirige vers la place de la Concorde, on peut être sûr qu'il va remonter les Champs-Elysées « par cette splendide journée d'avril ». *Lionnes, dandys* et *cocodès* s'y trouvent rassemblés « avec tout ce que Paris compte d'élégances, de femmes à la mode, d'aristocratiques attelages ». Il faut s'y résigner.

C'est avec la même régularité que, de nos jours encore, les noces du samedi suivent le même itinéraire, font le tour du lac et vont « prendre l'apéritif » au restaurant Gillet. Quand trois générations de concierges et de boutiquiers ont appris, en lisant les feuilletons pendant soixante ans, qu'il est *chic* d'aller au *Bois* par les Champs-Elysées, en calèche ou en landau, on veut le faire au moins une fois dans sa vie, comme le baron de Lascars et le marquis de Tancreville le faisaient tous les jours !

Ne sourions pas trop ! Nos descriptions contemporaines de promenades dans de *somptueuses* Rolls-Royce ou dans de *ravissantes* Panhard feront sourire nos arrière-neveux, qui posséderont tous leur *mignonne* avionnette de poche.

C'est à l'aristocratie et au luxe que s'intéresse le lecteur du roman populaire. Aussi les auteurs sont-ils brefs dans leur peinture des bas-fonds de la société (3). On a donc vite fait, le cas échéant, de décrire en courant une *masure noirâtre,* un *taudis* sordide et puant, où des malheureux gisent sur des *grabats* ou sur des *paillasses,* au milieu de la *vermine* qui *grouille,* sur leurs *hardes.* L'odeur y est *répugnante*; leur haleine est empestée de vin, d'alcool et de tabac. La rampe de l'escalier est toujours *graisseuse.* Parfois il n'y a pas de rampe, mais une simple *corde.* Qu'importe, la corde a droit à la même épithète : elle aussi est graisseuse. Et voilà ! Ce n'est pas intéressant. Ce n'est point ce que le client demande.

§

La psychologie des personnages est très sommaire. Ils sont très bons ou très méchants. Les méchants n'ont pas à être très intelligents pour « ourdir leurs tortueuses menées », car les bons sont d'une bêtise « dont rien ne sau-

(3) Pourtant Eugène Sue, avec *les Mystères de Paris,* leur avait bien montré le chemin.

rait donner une idée ». Avec de pareils fantoches, les événements peuvent « se précipiter » n'importe comment; aucun des acteurs n'est susceptible de commander au destin, ni d'être modifié par lui. Le destin, c'est-à-dire l'imagination de l'auteur, est tout-puissant. Le métier est facile!

Parfois, ces personnages hésitent et délibèrent. Mais nous sommes peu renseignés sur les éléments de la délibération. « La jeune fille cherchait à démêler ses sentiments contradictoires. » « Un chaos de pensées confuses et souvent contradictoires s'agitaient et se heurtaient dans *son crâne embrasé.* » C'est beau! Mais quelles sont ces pensées extraordinaires? On ne nous le dit pas.

La délibération se termine ordinairement par : « Soudain, il se frappa le front. »

Les auteurs se rattrapent sur les portraits physiques. Mais leur prolixité n'a d'égale que leur platitude. Ils ont beau entasser les épithètes, rien n'est véritablement *peint.* Oyez ce « portrait » :

Blonde, élancée, d'une incontestable distinction, elle était, de plus, remarquablement belle.

C'est tout. Cela peut convenir aussi bien à une gravure de modes ou à une poupée de coiffeur. Toutes ces héroïnes se ressemblent. Chez l'une, une *taille délicieuse* et, dans la tournure, une élégance « libre et aisée », *trahissaient une noble origine.* Chez l'autre, on remarque *le modelé antique du front,* une *bouche de corail humide,* des épaules *virginales d'une blancheur marmoréenne.* Les cheveux aussi sont virginaux — mais pas sur toutes les parties du crâne :

Virginale sur le front et les tempes, sa chevelure se révoltait sur la nuque en boucles blondes et provocantes.

Et quels beaux spécimens d'aristocrates!

Grande et mince, d'une blancheur de lys, elle offrait le

type accompli de ces patriciennes qui semblent nées pour un trône.

Voici une beauté bien cosmopolite :

Elle était blonde comme la Fornarina; ses yeux, d'un bleu foncé, avaient ce regard profond et doux des femmes de l'Orient; son visage, du type grec le plus pur, était blond et rose comme celui d'une Anglaise; elle avait cette taille moyenne, élégante et souple, qui semble l'apanage exclusif des jeunes filles de l'Inde...

Ce n'est plus une femme, c'est un cours de géographie!

Les hommes ne sont pas mieux partagés. A la beauté féminine, dépeinte par prétérition (« *On aurait à peine osé rêver* un type plus correct et plus pur, une beauté plus royalement accomplie »), correspond le sympathique jeune premier, ainsi présenté (toujours à grand renfort d'adjectifs) :

Il était impossible de réunir une plus gracieuse tournure à un plus séduisant visage; son apparence était vraiment celle d'un gentilhomme de grande race, admirablement élevé...

ou :

Il y avait en lui *ce je ne sais quoi* qui décèle aux regards les moins expérimentés l'homme du monde et le grand seigneur.

Quelquefois, un détail :

Une barbe brune et touffue couvrait *le bas* de son visage.

Quelle autre partie du visage une barbe pourrait-elle couvrir? Quant au ramage de ces Adonis, il répond à leur plumage. Quelle conversation étincelante!

Il déploya tous les trésors de son exquise urbanité, de sa courtoisie chevaleresque, de son esprit à la fois naturel et brillant. Il voulait plaire et y réussit.

Seulement, voilà! L'auteur est incapable de nous donner un exemple concret de cette *exquise* conversation, de cet esprit brillant. Il s'en tire par une appréciation générale et nous devons le croire sur parole. Il ne perd point son temps en frivolités; les propos qu'il rapporte — avec combien de détails, cette fois! — n'ont trait qu'aux péripéties du roman.

Puis, ce sont les femmes fatales :

Elle avait cette beauté hardie, ce regard à demi voilé et cependant empli de magnétiques éclairs, qui autorise les hommages. — Elle ressemblait moins à une femme qu'à quelque sombre fantôme évoqué par un puissant magicien.

La femme fatale est brune; ses yeux marrons jettent *le feu des pierreries,* à moins qu'ils ne lancent des regards « pleins de *luxurieuses promesses* », car elle a du tempérament; un sourire, évidemment *lascif,* « retrousse ses lèvres *sensuelles* »; ses chairs ont, çà et là, « des reflets d'ambre pâle ». C'est une *merveilleuse* créature, aux formes *pures, irréprochables, sculpturales,* à l'attraction *enivrante,* aux sens toujours *vibrants.* Ouf! Et on parle du style substantif! N'oublions pas le style adjectif!

La pure jeune fille épousera le jeune premier au dernier chapitre, mais la femme fatale l'aura fait bien souffrir auparavant, pendant trois cents pages. Elle est un peu écœurante, la pure jeune fille! Elle est trop rose, trop blonde; elle a les yeux trop bleus. On a l'impression de manger douze cents grammes de crème fouettée. Son expression, d'une *indicible* douceur, *traduit l'intime candeur de son être;* son rire est comme *une brise de printemps, joyeuse* et *parfumée*; « les anges doivent sourire comme sourient ses lèvres roses »; sa tournure est celle d'une *jeune nymphe*; son visage est *délicieux.* En la voyant, les hommes rêvent d'un amour *céleste et éternel.* Quand elle aime à son tour, « elle sent s'éveiller, au fond de son âme ingénue, un sentiment timide et voilé qu'elle

ne connaissait pas encore » et son chaste amour « plane dans le ciel des anges » !

Quand tous ces beaux Messieurs et ces belles Madames usent d'un parfum, c'est toujours de *l'ambre,* considéré évidemment comme un produit réservé aux gens du monde.

Le traître se devine au premier coup d'œil. Ses yeux sont de ceux « où flambe le feu de toutes les convoitises » ; ils expriment « une ardeur cynique » ; « un sourire bas errait *toujours* sur ses lèvres plates et minces » ; « sa face était ravagée par l'alcool et par les vices ». Alors, comment diable les autres personnages s'y trompent-ils? Ils sont plus bêtes que le règlement ne le comporte.

Parmi les comparses, on trouve la femme de chambre jalouse de sa maîtresse et amoureuse du traître ; le vieux garde-chasse « qui a vu naître M. le baron » et qui cache un cœur d'or « sous une rude écorce » ; etc.

De temps à autre, rarement, on trouve un portrait gracieux :

> C'était une de ces créatures introuvables, échappées du cerveau d'un poète arabe et dont les guerriers nomades, par les nuits étoilées du désert, rêvent sur le seuil de leur tente, en contemplant les cimes dentelées du vieil Atlas.

Si cette phrase se trouvait dans Loti, on démontrerait qu'elle est très bien. Elle n'est que de Ponson du Terrail.

§

Tous ces personnages vont vivre dans le pathétique et dans une éternelle frénésie. Assassinats, empoisonnements, duels, noyades, composent la trame ordinaire de leurs jours. A tout moment, ils apprennent que leur père n'est pas leur père, qu'un lâche suborneur « a séduit leur fille adorée », que leur fils est un meurtrier. Ce ne sont qu'amours contrariées, captations d'héritage, ruines to-

tales, faillites, morts soudaines, drames de la vengeance ou de la jalousie.

Voilà pourquoi, à tout coup, ils tressaillent, ils balbutient « d'une voix mourante », ils *changent de visage,* ils *changent de couleur,* ils sont *agités de tremblements convulsifs,* ils *se sentent perdus.* L'angoisse constitue leur état d'esprit habituel. Devant le traître, qui leur inflige les pires tortures morales, ils *se tordent les mains, des sons indistincts* s'échappent *de leur gosier contracté* ; « elle parlait à mi-voix, *sans même savoir que ses lèvres articulaient des sons.* » Sous l'empire de l'émotion, les ongles de M. de Vezay *labourent sa poitrine* et, quand il retire sa main, *une large tache rose empourpre la fine toile de sa chemise!* Des larmes, toujours *amères et brûlantes,* s'échappent de leurs *paupières rougies,* ou encore des *larmes d'humiliation* inondent leur visage, après quoi ils se redressent brusquement *comme au contact d'une chose immonde,* pendant que l'étonnement, la terreur et la rage *se peignent tour à tour* sur leur *face bouleversée.* « En cinq minutes, il avait vieilli de vingt ans! »

A chaque page, ils « se mordent les lèvres » (jusqu'au sang, bien entendu, sinon cela n'en vaudrait pas la peine), leurs yeux « lancent des éclairs », à moins qu'ils ne « s'injectent de sang ». Une ride « coupe en deux le front de la jeune fille » ; elle entrevoit « un abîme ouvert sous ses pas » pendant que son interlocuteur la regarde « au fond des yeux », comme s'il voulait « lire dans son cœur ».

Souvent, la catastrophe, ou la révélation, est tellement horrible que le personnage risque de perdre la raison :

Tancrède sentit sa tête s'égarer.

Elle sortit, avec une sorte d'égarement.

Il éclata d'un rire de dément.

Dans ses yeux, apparaissait une folie naissante.

Il appuya ses mains sur son front, comme pour y retenir sa pensée prête à s'enfuir.

Ses yeux, démesurément agrandis, semblaient ceux d'une folle.

Marie les regardait maintenant de ses yeux de biche effarée.

Une haleine rauque sortait de sa gorge, sa raison vacillait.

Semblable à une somnambule, elle obéit passivement.

Sans aller jusqu'à ces extrémités, on doit reconnaître que les acteurs de ces tragédies ont une bien mauvaise circulation du sang; ils sont certainement candidats à l'artério-sclérose, à l'angine de poitrine, aux ruptures d'anévrisme. On n'a jamais vu des gens pâlir et rougir avec cette fréquence et cette intensité. Les formules ne manquent pas pour exprimer ces phénomènes.

Voici les personnages qui sont atteints de troubles vaso-constricteurs :

Elle devint d'une pâleur de morte. — Son pâle visage semblait sculpté dans un bloc de marbre *incolore*. — Ses joues devinrent aussi blanches que celles d'une statue d'albâtre. — Il pâlit encore *sous sa pâleur*. — Son visage blêmit, laissant par places des veines rouges gonflées. — Pierre semblait fou, tant il était pâle. — Le rose de ses joues avait fait place à une pâleur de cire. — Ses joues livides devenaient verdâtres et un large cercle de bistre se dessinait autour de ses yeux agrandis, aussi visible, aussi régulier, que s'il eût été tracé avec du charbon. — Elle devint à tel point livide que le fard étendu sur ses joues prit l'étrange aspect de taches sanglantes souillant une neige immaculée. — Elle grinça des dents et son teint devint jaune comme si toute sa bile eût passé dans son sang. — Pendant l'horrible récit du comte, les cheveux du marquis étaient devenus tout blancs.

Voici ceux dont le sang s'embrase (troubles vaso-dilatateurs) :

Il rougit jusqu'au blanc des yeux. — Elle fit refluer vers ses tempes tout le sang qui gonflait son cœur. — Son sang circula si brûlant qu'il lui sembla qu'elle était enveloppée de flammes. — Cette enivrante créature lui brûlait le sang. — Ses oreilles se boursouflèrent, envahies par le sang et

parurent près d'éclater. — Elle sentit la colère lui brûler le sang. — Dolorès eut un flot de sang aux joues.

A un degré de plus, ces troubles vaso-moteurs dégénèrent en crises cardiaques :

Tout son sang lui afflua au cœur. — Son cœur battit à se rompre. — Son cœur sauta dans sa poitrine. — Tout le sang de ses artères affluait à son cœur, avec une rapidité foudroyante. — Il porta la main à son cœur, *comme* pour en comprimer les battements. — Elle écoutait battre son cœur dans le silence. — Il froissait du poing sa poitrine *comme* s'il eût voulu écraser son cœur. — Une chaleur intolérable brûla sa poitrine à laquelle elle porta la main, *comme* pour écarter d'elle un fer rouge. — Sous le coup terrible qui lui était porté, son cœur saigna. — Sa poitrine, *dévorée par le fiel* (physiologie contestable!) était un brasier. — Son cœur, inondé subitement d'un flot de sang chassé par l'émotion, cessa un instant de battre et un nuage passa devant ses yeux. — Il se sentit mordu au cœur par une tentation furieuse. — Son cœur bondissait dans sa poitrine, ainsi qu'un oiseau captif et son corps se tordait comme un sarment jeté sur des braises ardentes.

On ne saurait trop admirer cette variété et cette fécondité d'expressions, n'est-ce pas? Et j'en oublie! On s'étonne que tous ces personnages impressionnables et apoplectiques résistent à un tel régime. La syncope les guette. Aussi, combien de fois ne doivent-ils pas « s'appuyer à la muraille » pour ne pas tomber! Ils *chancellent,* ils *s'écroulent* aussi souvent qu'ils *tressaillent.* A tout instant, leurs jambes « refusent de les porter », leurs genoux *s'entre-choquent* ou *ploient* sous eux; ils se laissent « tomber sur une chaise », qui se trouve toujours là pour les recevoir. N'a-t-il pas pu s'appuyer au marbre de la cheminée, ni s'asseoir à temps? Le malheureux « battit l'air de ses mains et s'affaissa lourdement sur le sol »!

En regard des personnages qui se laissent aller à ces

manifestations extérieures, faisons une place d'honneur aux énergiques qui savent *dompter leur émotion* grâce à des *efforts surhumains* ou *inouïs* qu'ils font pour *rester maître de soi* et qui, par un *prodige de volonté,* parviennent à n'être agités que par *un violent trouble intérieur.* Ils reçoivent le coup *sans broncher,* ou avec *un tressaillement imperceptible, bien que leur orgueil saigne.* Les plus malins arrivent à commander à leurs vaisseaux sanguins, ainsi qu'à leurs différents viscères et leur font exécuter des exercices surprenants.

Par exemple :

Elle était livide, mais elle fit sur elle-même un effort si violent qu'*un léger nuage de pourpre remonta de son cœur à ses joues.*

Par un vigoureux effort de volonté, ses entrailles, qui le brûlaient, furent soudain rafraîchies.

Ça, c'est fort!

Troubles cardiaques et vaso-moteurs s'associent à des manifestations sudorifiques. La sueur perle aux tempes (ou au front) du misérable (ou de la malheureuse mère), avec une invraisemblable facilité. Mais on est mal fixé sur la température du liquide. Certains auteurs écrivent: « Cette pensée mouilla ses tempes d'une sueur *froide.* » Ailleurs, on lit : « Le bandit, dont une sueur *brûlante* inondait le front décomposé... »

Des mobiles purement humains ne suffisent point à expliquer l'extraordinaire pathétique du roman-feuilleton. Aussi les auteurs ne négligent-ils point, à l'occasion, de laisser entendre que le surnaturel s'en est mêlé. Ils utilisent, par exemple, *le pressentiment.* Le comte (ou le baron, ou Marcelle, etc.) se sent envahi « par un pressentiment funeste ». Qu'on ne sourie pas! car « l'âme humaine possède — *il est impossible de le nier* — une sorte de mystérieuse seconde vue dont une puissante surexcitation morale rend parfois la lucidité prodi-

gieuse ». Aussi les personnages mettent-ils fréquemment les mains en avant, « comme pour repousser quelque terrifiante vision ».

De ses mains amaigries, diaphanes, elle semblait repousser des fantômes se pressant autour d'elle.

Dieu ne dédaigne pas de se mêler de leurs petites affaires :

Dans la grande voix de la tempête, le malheureux jeune homme croyait entendre retentir la menace de *Dieu irrité.* — Les voix venues de la terre *et du ciel* me criaient que je marchais à un crime. — Il entrevit, comme éclairée par une lumière *céleste,* toute l'horreur du crime qu'il allait commettre. — Quand les gerbes de l'incendie éclatèrent dans le ciel sombre, ils crurent que *Dieu lui-même venait d'allumer cette torche miraculeuse* afin d'éclairer leurs recherches.

Après la religion, la sorcellerie et le satanisme! Que de fois les mots *diabolique* et *infernal* sont mis à contribution pour caractériser la physionomie ou les desseins du traître et de la femme fatale ! Aujourd'hui, M. Bernanos est un des rares romanciers qui croient au diable; les feuilletonnistes y croient tous; l'abondance des citations va le prouver :

Un éclair diabolique passa dans ses yeux.

Il fixa sur elle ses yeux étincelants, avec une expression diabolique.

Il y avait en elle quelque chose de diabolique qui troublait profondément.

Ses yeux pétillaient d'une infernale astuce.

Elle était d'une coquetterie infernale.

Une précoce existence de viveur avait imprimé à sa physionomie une sorte de cachet satanique.

Passant sa main sur son front, Pierre pensa : « Suis-je donc ensorcelé? »

Un mauvais génie, un démon, est venu troubler mon âme, égarer ma raison, embraser mes sens!

En elle, tout était trompeur : l'ange était un démon!

De semblables projets, inspirés par le démon, ne sont pas de ceux dont on diffère l'exécution.

Il se sentait enfermé dans un cercle infernal, sans issue.

Elle regardait avec stupeur ce mauvais génie, qu'elle croyait vomi par l'enfer.

Une bohémienne sent que Rocambole a pénétré tous ses secrets :

— Mais vous êtes donc Satan? dit-elle.

— Peut-être!

Et il laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire *véritablement* infernal.

J'aimerais savoir en quoi un rire *véritablement* infernal se distingue d'un rire qui ne l'est qu'approximativement.

Le pathétique conduit à l'emphase. Impossible de commenter dans la langue de tous les jours des événements sans cesse tumultueux et dramatiques. Une noble et malheureuse créature « prête à préférer la mort à une humiliation » ne peut être comparée qu'à « l'hermine héraldique des armes bretonnes », ou à « l'azur le plus immaculé »; les agissements du traître inspirent cette poétique réflexion : « Les ténèbres haïssent la lumière, la fange insulte à l'azur du ciel ». C'est presque de l'Hégésippe Simon!

Le traître a posé ses conditions : « Cette phrase m'entra dans les tempes comme une lame d'acier »; sa victime se débat sous son étreinte impitoyable :

Il ne restait plus à la malheureuse femme qu'à demander à la tombe ou qu'à chercher au fond d'un cloître un refuge contre une infortune sans remède.

Veut-on un peu de poésie?

Cette lettre produisit sur les soupçons de Roland l'effet

du soleil levant sur les brouillards qui rampent au flanc des collines.

De l'emphase, on tombe dans le pathos, dont voici de bons échantillons :

Elle eût accompli ce meurtre pour arracher son fils aux misères qui l'attendaient et le laver dans le drap mortuaire de l'opprobre qui rejaillirait du péché de sa mère sur son front candide d'innocent.

Ma femme est un ange, et bien souvent je me figure qu'elle a de blondes ailes aux épaules, mais qu'elle les cache par modestie.

Certaines circonstances amènent inévitablement des apostrophes toutes faites :

— Oui! je t'ai toujours aimé! Avant de te connaître, je t'attendais!

— Crevez trois chevaux s'il le faut, mais venez vite!

— Sauvez-la, docteur! Ma vie et ma fortune sont à vous si vous faites ce miracle!

— Qu'attendez-vous de moi?

— Mais c'est un guet-apens, Monsieur!

— Oh! n'employons pas de grands mots, n'est-ce pas?

— Au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, répondez!

— C'est gentil chez vous.

— Vous me rendez le plus heureux des hommes.

— Par vous, j'ai touché le fond de la douleur humaine.

— Cette voix! Oh! Mon Dieu! Cette voix!!!

Quand un personnage a reçu une blessure qui ne met pas ses jours en danger, avez-vous remarqué que la balle a toujours « labouré l'épaule » ou « contourné une côte »? De même, le chasseur de fauves a toujours atteint l'animal « au défaut de l'épaule ».

Le médecin est toujours « mandé en toute hâte »; après avoir vu le malade, il « hoche la tête », ou bien il déclare

que « la robuste constitution de M. le comte lui permettra de supporter cette épreuve ».

Quand un grand seigneur paie les services rendus ou à rendre, il jette au manant sa bourse pleine d'or « sans même en vérifier le contenu ».

Et ainsi de suite. Il existe tout un magasin de formules où les auteurs ont puisé et puisent encore. Avec quelle aisance les personnages disparaissent dans « des souterrains » (La trappe se referma avec un bruit de chaînes), passent par « des escaliers dérobés », soulèvent de « lourdes portières de tapisserie » ! Les uns, pris au piège, ont « des sursauts de bête traquée », à moins qu'ils ne poussent « un rugissement de lion blessé », ou « un gémissement qui eût attendri un cœur de rocher ». D'autres, pour « étouffer un cri de douleur », portent à leurs lèvres « un mouchoir de batiste ».

Et le calice d'amertume! Combien de fois a-t-il été « vidé jusqu'à la lie »? Et la foudre! Le feuilletonniste la manie avec la maëstria de Jupiter tonnant :

L'explosion d'un baril de poudre n'eût pas produit un effet plus foudroyant.

La foudre s'écroulant à ses pieds ne l'eût pas laissé plus anéanti.

Il était littéralement foudroyé par cette révélation.

§

On voit que la part de l'automatisme est énorme dans le genre de littérature qui nous occupe. Phénomène inévitable lorsqu'un écrivain se propose, non point d'exprimer sa propre personnalité en ce qu'elle a de différent, mais de livrer à sa clientèle ce que celle-ci désire qu'on lui serve. L'auteur écrit pour un type moyen; or, la moyenne ne confère ni le talent ni le génie. Il y a, entre la littérature et le roman-feuilleton, la différence qui sépare le tailleur « sur mesures » et le magasin de confection. O Sacre de la Multitude! s'écriait Léon Bloy.

Nous faisons tous partie de la Multitude, aurait dit M. de la Palice. Tous, nous sommes exposés à tomber dans les travers des mauvais écrivains, à employer, inconsciemment, des expressions qui ont traîné partout, si nous cessons de nous surveiller. L'on pourrait donc trouver dans les meilleurs romans plusieurs des clichés que nous allons signaler (quoique avec une densité moindre). L'on m'excusera d'insister, par conséquent, sur le rôle du cliché dans le roman-feuilleton. Il faut lire et *retenir* des platitudes... pour ne pas les commettre.

Voici une première liste de clichés (que je ne prétends pas complète), colligés ès œuvres de MM. Ponson du Terrail, Xavier de Montépin, Richebourg, Dubut de Laforest, Jules Mary, — j'en passe, et des meilleurs. Inutile d'indiquer la part de chacun; il s'agit d'un bien indivis. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que je ne donne pas de référence à propos de chacune des citations faites dans la présente étude. A quoi bon! Quand on rencontre une formule originale, on doit, honnêtement, en mentionner la provenance. Mais, dans le cas inverse, le silence ne fait de tort à personne : ce qui est à l'un pourrait être à l'autre, et réciproquement.

Cette première liste fera ressortir l'automatisme dans l'emploi des adjectifs :

Des haillons sordides.
Un désespoir poignant.
Un hasard providentiel.
Un sourd gémissement.

Une stupeur, Une horreur, Un charme, Une angoisse } indescriptible. ou inexprimable ou indicible. (4).

Une brusque saccade.
Une pâleur effrayante.
Un calme effrayant.
Un sanglant outrage.
Des efforts surhumains.
Un charme irrésistible.
Un transport passionné.

Une fraîcheur, Une délicatesse, Une félicité } exquise.

(4) Ces adjectifs négatifs ont un grand avantage : ce qui est indescriptible, inexprimable, inexplicable, n'est plus à décrire, à exprimer, à expliquer.

Des larmes silencieuses (5).
Un mystère impénétrable.
Un tremblement convulsif.
Le coup fatal.
La fatale nouvelle.
Une sensation inexprimable.
Une manœuvre infâme.
Une mordante ironie.
Un craquement sinistre.
Une fatalité implacable.
Une fatalité inexplicable.
Une anxiété atroce.
Une anxiété mortelle.
Une anxiété horrible.
Un calme réfléchi.
Un fervent admirateur.
Un coup d'œil circulaire.
Un coup d'œil féerique.
Un trouble inexprimable.
Un regard significatif.
Un cinglant reproche.
Un sombre abattement.

Ajoutons-y l'automatisme dans les expressions qui prétendent dépeindre une situation, une attitude, un état d'âme :

Cette fois, *le réveil fut terrible.*

Elle était portée vers lui par *un élan de tout son être* (ou : par *les ivresses de la chair*).

Elle semblait *changée en statue de marbre.*

Son caractère était d'une *inflexible rigidité.*

Une *sourde rumeur* parcourut les rangs des assistants (formule correspondant à *Mouvement parmi les seigneurs* et à *Vive sensation sur divers bancs, à gauche*).

Un *frisson glaçial* effleura son épiderme.

Les forces de l'âme et du corps lui manquèrent à la fois.

Pas un muscle de sa face ne bougea.

Il se perdit / Il s'abîma / Il s'absorba — dans une *sombre méditation.* *ou* dans une *muette contemplation*

Ce silence équivalait à un acquiescement.

Le rouge au front, la honte au cœur, elle se soumit à ses *honteuses exigences.*

Un *rictus douloureux* plissa ses lèvres.

Son front était creusé par un *pli douloureux.*

Le passé, désormais, n'était plus qu'un mauvais rêve.

Un de ces *sourires amers* et moqueurs dont Sir Williams *possédait seul le secret.*

(5) Des larmes pourraient-elles faire du bruit? Oui! En tombant si elles sont trop grosses.

Souiller d'un *contact infâme.*
Dévorer du regard.
Se faire horreur à soi-même.
Se résigner à souffrir en silence.
Conserver un secret dans les replis les plus profonds de son cœur.

Quant aux métaphores, elles aussi ont traîné partout. Pauvres images pâlies! C'est la voiture qui part « avec la rapidité de l'éclair ». C'est le sommeil qui *s'obstine à fuir les paupières* de la malheureuse enfant. C'est le traître, qui se glisse derrière la porte, *comme une couleuvre.* La pensée que leur maître est en danger *donna des ailes aux valets.* Pressée par l'imminence de la catastrophe, l'héroïne « s'habille en une seconde ». (Si cela pouvait être vrai, combien de maris cesseraient de faire des scènes à leur femme qui est en retard pour aller dîner en ville!) Que de fois les minutes d'attente ont-elles été comparées à des siècles : « Il attendit dix minutes, qui lui parurent dix siècles. » « Pendant les soixante éternités de cette heure interminable... » Notons, à ce propos, que Ponson du Terrail, à la différence de ses confrères, est un peu pince-sans-rire; il ne croit pas que « c'est arrivé », et il ajoute malicieusement :

Une minute d'attente, pour un amoureux, ne saurait décemment se comparer qu'à un siècle. L'amour aime les métaphores.

Et cætera! Quand un personnage poursuivi se trouve hors d'atteinte, il s'arrête *pour reprendre haleine*; c'est inévitable! Un malade va-t-il mieux? « Le convalescent se sentait revivre, *sous l'action bienfaisante du soleil.* » Le traître triomphe-t-il? L'auteur ajoute avec éloquence: « Et maintenant, *nulle puissance humaine* ne pouvait l'empêcher d'accomplir jusqu'au bout *son œuvre de destruction* » (ou : *son travail de sape*).

A ces clichés généraux, les romans de cape et d'épée

ajoutent leur contingent propre de formules toutes préparées. Le vocabulaire de l'escrime y est mis largement à contribution. On y rencontre toujours un mystérieux personnage « enveloppé jusqu'aux yeux d'un manteau couleur muraille », qui rase les murs, porteur d'une lanterne sourde; il s'assure que « sa dague joue bien dans son fourreau », il « renouvelle l'amorce de son mousquet », etc. Tout un magasin d'accessoires plus ou moins vermoulus déverse ses poussiéreux trésors.

L'auteur d'un roman d'aventure a-t-il choisi pour acteurs des Sioux, les Séminoles ou les Gauchos? Pour site, la savane ou les pampas, l'*hacienda* ou le *rancho*? En avant pour une nouvelle série! Fumons le calumet de la paix! Déterrons le tomahawk de la guerre ! Asseyons-nous sur des crânes de bisons! Suivons la piste de guerre! Dansons la danse du scalp! Brandissons la sagaïe ou le *machete*! Pour donner un signal dans l'obscurité, nous pousserons « trois fois le cri de la chouette », imité avec « une sûreté merveilleuse ». Nous rendrons visite au Grand chef dans son *wigwam*, où nous le trouverons entouré de ses *squaws*. Un homme lâche est digne d'être comparé à une femme; nous le ferons apostropher ainsi : « Les squaws te tresseront des jupons! » Adresse-t-on un discours à un Indien? Pour se donner le temps de la réflexion, il commence toujours par répondre : « Hugh! », « d'une voix gutturale ». Puis, il ajoute : « Mon frère blanc a bien parlé; mais il a deux visages et sa langue est fourchue comme celle d'une vipère. » Histoire de ne pas s'en laisser conter par « les visages pâles »!

§

Jusqu'à présent, nous nous sommes plongés dans la banalité. Elle coule à pleins bords, mais c'est un torrent inoffensif. Le tout-fait, le déjà-vu, la formule consacrée par un long usage, ont du moins ce résultat d'éviter le ridicule où tombe infailliblement l'écrivain qui

veut montrer de l'originalité quand la nature lui a refusé ce don.

Après la platitude, voyons donc la naïveté et l'incohérence, fruits de l'étourderie et de la prétention.

Certains exemples appartiennent à la légende. On en prête beaucoup à Ponson du Terrail (qui n'est pourtant pas le plus bête des feuilletonnistes, il s'en faut), de même qu'on attribue à M. Tristan Bernard tous les mots humoristiques que l'on recueille. Ainsi, un monsieur bien informé prétendra qu'il a lu dans *Les Aventures de Rocambole* :

— Oh! Oh! fit-il en portugais.

Sa main était froide comme celle d'un serpent.

Quand la malheureuse revint à elle, elle était morte.

D'une main, il le saisit brutalement à la gorge; de l'autre, il lui cracha au visage.

Le capitaine jeta le loch : *le navire vira instantanément.*

Devant l'horreur du spectacle, ses oreilles se dressèrent au-dessus de sa tête, de toute leur hauteur, comme si elles eussent voulu mieux contempler la scène tragique qui se déroulait à leurs pieds.

Dans la réalité, on ne trouve peut-être pas mieux, mais on rencontre aussi bien. Ainsi :

Elle se drapait dans un de ces châles du Thibet pour lesquels, hélas! tant de femmes *se damnent et regrettent de ne pouvoir faire plus encore.*

Son cerveau, devenu un feu dévorant, absorbait ses larmes.

Il apprenait la jalousie sous la main qui lui tordait les entrailles.

Partout où elle passa, son talent, soutenu par sa beauté, alluma, dans chaque ville, un incendie masculin qui s'attacha à ses pas.

Il usa ses dernières cartouches à renouveler sa garde-robe (il s'agit d'une toilette explosive, sans doute).

§

Une incohérence fréquente consiste à présenter un personnage comme ayant 75.000 francs de rente (chiffre énorme dans la pensée de l'auteur et de ses lecteurs) et, ceci dit, à lui faire dépenser un million en quelques semaines; il donne mille louis de pourboire à un cocher qui a rattrapé la voiture où se trouvaient l'héroïne et son ravisseur; il en perd trois mille à son cercle, en un quart d'heure, en souriant; il a trois maîtresses, quatre voitures, dix chevaux... et il est toujours riche!

« Pauline obéit *et fit ce que son interlocuteur lui disait de faire* » est un des plus beaux pléonasmes que je connaisse.

De même, quand on me décrit l'attitude d'un dormeur, est-il bien nécessaire de préciser que « sa respiration soulevait *régulièrement* sa poitrine »?

M. Lecoq s'exprimait avec la certitude d'un professeur de mathématiques sorti de l'Ecole Normale, qui démontre victorieusement à ses élèves que deux lignes parallèles indéfiniment prolongées ne se rencontrent jamais.

Gaboriau est mauvais géomètre. L'on n'a pas à *démontrer* une *définition,* quand même l'on sortirait de l'Ecole Normale, et la « victoire » ne serait, en l'espèce, le prix d'aucun combat!

Dans un roman tout récent (publié en décembre 1929 dans un magazine), l'héroïne (une violoniste) dit :

Ce soir, je joue du Bach et du Mozart; puis, je donnerai du Grieg; peut-être consacrerai-je une séance à Wagner.

Je demande à connaître les œuvres de Wagner pour violon!

— Ah! Très bien! Je vous remercie! dit le comte, *tout en se mordant les lèvres jusqu'au sang.*

Essayez d'articuler ces huit syllabes en emprisonnant vos lèvres entre vos dents!

§

Elle dit qu'elle veut me voir! murmura-t-il *d'une voix inintelligible.*

Si la voix était inintelligible, comment a-t-on pu comprendre la phrase reproduite?

— Oh! Malheureux que je suis! cria-t-il d'une voix qui n'avait rien d'humain.

Si! La voix avait encore quelque chose d'humain, sans quoi elle n'aurait point articulé cette exclamation!

Le cavalier salua jusqu'à terre. (Il est descendu de cheval, certainement!)

Elle promena ses yeux tout autour d'elle. (En laisse?)

Il perça dans le chaume une ouverture *carrée* large de deux pieds, *dans tous les sens.*

La clairière avait la forme d'*un carré long.*

Le marquis saisit les mains brûlantes de sa femme et les appuya sur son cœur *tout en les couvrant de baisers.* (Gymnastique impossible!)

Seule dans son coupé, dont elle avait soigneusement baissé les stores *et les glaces.* (Elle avait certainement *levé* les glaces.)

Une nièce qu'il eût aimée comme une fille et qui lui eût donné des petits-enfants sans qu'il eût la peine de s'en mêler. (Quand un grand-père se mêle de ces choses-là, il commet un inceste avec sa belle-fille!)

Le vieillard produisit sur elle l'effet d'un composé bizarre de la momie et de l'oiseau de proie. (Bizarre, en effet!)

La flamme, marchant en avant, avec des crépitements sinistres, *se faisait précéder* d'une colonne de fumée épaisse.

Cette épouvante, qu'elle ne pouvait combattre, faisait circuler dans ses veines un frisson mortel. (Contestable physiologie. Les frissons ne circulent pas dans les veines; puis,

la suite de l'histoire nous l'apprend, ce frisson n'avait rien de mortel.)

Jacques, *mordu aux reins* par le chaud parfum d'ambre qui lui *brûlait les nerfs*, s'empara violemment d'une bouche qui ne se refusa pas.

§

Malgré tout, je ne peux pas en vouloir aux feuilletonnistes. Ce sont de braves gens. Ils conversent à la bonne franquette avec leurs lecteurs. On dirait qu'ils leur font les honneurs de leur récits. Voyons! semblent-ils dire, y êtes-vous? Avez-vous bien compris? Venez avec moi, je vais vous expliquer ce qui s'est passé. Je ne demande qu'à vous être agréable. « Transportons-nous maintenant, *si le lecteur le veut bien*, dans la salle à manger du vieux manoir. » On s'attend presque à entendre : « Faites attention, Messieurs-dames, le couloir est un peu sombre, et il y a une marche. » — « Nous prions nos lecteurs de bien vouloir se souvenir que... » — « *Laissons* les deux valets se livrer à leurs suppositions, et *rejoignons* Lascars dans sa cachette improvisée... » Ah!... les délicieuses et faciles transitions!

Il s'enfuit dans la direction de la petite porte *que nous connaissons*.

Marie raconta le drame auquel *nous avons fait assister nos lecteurs*.

— Voyons! demanda-t-il de ce ton hypocrite que *nous* lui avons vu prendre déjà.

Il raconta toute son équipée jusqu'à son arrivée à la ferme. *Nos lecteurs* savent le reste.

Il y a parfois de la désinvolture dans ces boniments de guide. L'auteur fait visiter son histoire, comme d'autres vous promènent à leur gré dans leur galerie de tableaux ou parmi les vitrines de leur collection. « Laissons passer quelques années, pour arriver au cœur même de notre récit »; ou, au contraire : « Retournons de quelques

mois en arrière pour expliquer à nos lecteurs comment il se fait que... » Et toute la caravane franchit les années et l'espace sans pouvoir protester. C'est une bonne tyrannie. Le guide n'est jamais à court de formules polies, mais inflexibles.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous accompagner dans la chambre où reposait la comtesse. (Si vous avez quelques milliers de lecteurs, Monsieur, cela va faire bien du monde dans cette chambre!)

C'est dans l'intérieur de ce château que nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous accompagner dans la nuit du 20 septembre 1820. (Impossible d'alléguer qu'on avait un rendez-vous pour cette date!)

Parfois, l'auteur oublie que le récit est son œuvre :

Nous prévenons nos lecteurs que *nous inventerons peu de chose.*

Il semble croire que l'histoire se déroule indépendamment de lui :

Les événements vont maintenant se précipiter. *Nous* allons *essayer* de suivre leur exemple, d'activer la course de notre plume et *de ne point nous laisser gagner de vitesse par les faits* qu'il *nous* faut enregistrer.

En dépit de sa merveilleuse ubiquité, l'auteur ne peut pas renseigner ses lecteurs sur tous les détails. Excellent procédé pour donner l'impression du mystère. Il s'en excuse, d'ailleurs :

Elle ajouta quelques paroles entrecoupées, mais d'une voix si basse que, *même le romancier, qui doit tout entendre,* n'en peut saisir le sens.

Aussi, pourquoi diable a-t-elle parlé si bas?

L'auteur donne d'autres exemples de dérobades, d'une charmante candeur. « Il nous serait difficile de décrire le spectacle désolant qui s'offrit alors aux yeux. » Ce se-

rait même tellement difficile que nous esquiverons la difficulté. « Ce qui se passa dans l'âme de la marquise, nous n'essaierons pas de le décrire. » D'autres essaieront; moi, je n'ai pas de dispositions pour l'analyse psychologique! « On renonce à dépeindre la scène attendrissante qui se déroula à l'arrivée de Georges. » Je n'ai pas non plus d'aptitudes pour les tableaux de famille! « L'émotion de la baronne, il faudrait la décrire. » Mais, cher Monsieur, vous êtes payé pour ça! « *Il faudrait la plume d'un maître* pour analyser les pensées confuses qui se succédaient et s'entre-choquaient dans l'esprit bouleversé de la comtesse. » Pauvre homme! Quel aveu!

Vers 1898, Dubut de Laforest publia un roman équivoque où, après quelques hors-d'œuvre, l'on voyait deux femmes, tendrement enlacées, pénétrer dans une chambre, éteindre la lumière... puis, après une ligne de points de suspension, on lisait :

Ici, l'auteur s'arrête. Son but n'est pas de décrire le vice, mais de le faire détester...

Dubut de Laforest, nous l'avons déjà vu, avait quelque prétention au roman de mœurs. Mais, qui fut bien déçu devant cette « tartufesque » et désinvolte dérobade? Ce furent les petits collégiens qui avaient acheté *Madame Don Juan* dans la seule attente de cette scène, que l'auteur escamotait sous prétexte de vertu!

§

Depuis qu'il y a des romanciers et qui écrivent, toutes les histoires possibles ont été racontées. Le sujet d'un roman, répétons-le, importe peu. Tout sujet est, *en soi,* un lieu commun et les écrivains se divisent en deux catégories : ceux qui exploitent bien les lieux communs, et ceux qui les exploitent mal.

Considérant les choses du point de vue du public, nous

distinguerons les lecteurs en deux clans : ceux qui s'aperçoivent que le lieu commun est mal exploité, et ceux qui ne s'en aperçoivent point. On sait dans quelle section se rangent les amateurs de romans-feuilletons. Mais, cette réserve faite, le plaisir qu'ils éprouvent devant la grandeur en toc, devant le pathétique frelaté, devant un style de pacotille, est le même que celui des lettrés devant la majesté d'un Chateaubriand, la profondeur d'un Taine, la finesse d'un Renan ou d'un France. Leur organisme est le siège des mêmes phénomènes physiques (frissons d'aise, sourires malicieux, contraction du nerf pneumogastrique, dodelinements de la tête au balancement des périodes), dont l'apparition est conditionnée par l'emploi de procédés connus. L'esthétique populaire a ses lois. Les feuilletonnistes en partagent la connaissance et la pratique avec les poètes de romances, avec les chanteurs des rues, avec les peintres de chromolithographies, avec les fondeurs de bronzes « d'art » en série. Le *dégueulando*, l'attaque au-dessous de la note avec un sanglot dans la voix, le doublement et le triplement même de la lettre *t* quand on articule « je t' t' t'aime », constituent le summum du sentiment et de l'expressivité. La gravure où un chien aboie, au bord de la mer, en apercevant un chapeau de matelot flottant sur les vagues, satisfaisait les aspirations de M. Poirier en matière de peinture; voilà où l'on arrive lorsqu'on s'attache au « sujet » avant tout.

Si les lois de l'esthétique populaire n'existaient point, les romans-feuilletons n'auraient pas atteint tant de forts tirages, Béranger n'aurait pas obtenu des funérailles nationales, *Tire-au-flanc* n'aurait pas eu 3.000 représentations, la reproduction du *Rêve* de Detaille n'eût point orné toutes les chaumières, les *Stances à Manon* de Paul Delmet n'eussent point été soupirées par tous les orgues de Barberi. Tout se tient.

Tout se *tenait* du moins, car, de nos jours, les frontières ne sont plus aussi nettes entre l'esthétique de la foule

et celle de l'élite, de par les progrès mécaniques dont s'enorgueillit notre époque.

Il y a seulement trente ans, les gens qui aimaient d'Indy et Debussy se bouchaient les oreilles, chez eux, lorsque, en bas, la fille de la concierge commençait, sur son mauvais piano, les premières mesures de *La Prière d'une Vierge*. Aujourd'hui, repassez dans la même maison! Il y a des phonographes à tous les étages : chez le Monsieur du premier (40.000 francs de loyer), comme chez le locataire du septième (une chambre et un cabinet pour 1.200 francs), comme dans l'arrière-boutique du rez-de-chaussée. Le gros bourgeois, qui refuserait de débourser 2.000 francs pour faire donner des leçons de chant ou de violon à sa fille par un honnête artiste, achète à celle-ci un gramophone de 3.000 francs, sans parler des disques! Il est juste d'ajouter que la jeune personne préfère cette combinaison! Aussi, l'été, dans la cour, quand les fenêtres sont ouvertes (6), on entend, *de partout*, s'échapper *Sole mio*, la valse de *La Veuve Joyeuse* et d'innombrables airs de jazz ou de tango qui, sans distinction de fortune, de classe sociale ni de degré de culture, apaisent des désirs d'idéal évidemment standardisés.

Grâce — c'est une façon de parler — au cinéma, se manifeste une autre forme de l'unification et, par conséquent, de la démocratisation des plaisirs. Des gens de goût qui se seraient crus déshonorés en 1895, s'ils avaient LU *Le Maître de Forges*, consentent à l'aller VOIR à l'écran. Or, déjà, entre un bon et un mauvais roman por-

(6) En effet, le véritable amateur de phonographe *ouvre sa fenêtre* quand son appareil fonctionne, afin de faire profiter toute la rue de son bonheur. Dès lors, s'il a mauvais goût, ce mauvais goût se manifeste publiquement, avec netteté et insolence. — Quand le liseur s'adonne à la basse littérature, c'est, heureusement, en silence; personne n'en sait rien; son mauvais goût reste inaperçu. Mais, imagine-t-on le charivari qui règnerait dans la cour d'un immeuble à six étages si, à l'imitation des fervents de l'art mécanique, chaque liseur se mettait à sa fenêtre pour déclamer dans l'espace ses auteurs de prédilection! L'indifférence à l'égard du repos des voisins serait exactement la même!

tés à la scène, les différences s'estompent, quand elles ne s'intervertissent pas : il arrive que le roman mal écrit possède des qualités scéniques que n'a pas celui d'un maître styliste. Au cinéma, la confusion devient complète entre un feuilleton du *Petit Journal* et un chef-d'œuvre de l'intelligence et du goût transformé en un album de photographies animées.

Reste-t-on dans le domaine de l'art muet? Que voyons-nous?

Le valeureux cow-boy arrache la blonde Maud à une embuscade, tendue par des brigands, dans un site sauvage, et d'ailleurs magnifique, des Montagnes Rocheuses, au grand dépit de l'oncle et tuteur de cette dernière, qui aurait bien voulu qu'elle succombât, afin de s'emparer de sa fortune. Mais l'oncle est démasqué par le valeureux cow-boy, qui, après avoir été, de la part de celui-ci, l'objet d'infâmes calomnies, le précipite dans un ravin, fait éclater sa propre innocence et finit par épouser Maud; l'accord final est scellé par un baiser sur les lèvres, immodestement prolongé. *C'est du feuilleton!* Les auteurs puisent dans un autre arsenal; ils s'approvisionnent à un autre magasin d'accessoires, voilà tout! Le décor a changé, non les âmes. L'automobile et l'avion ont remplacé « l'élégante calèche » et la diligence. Le jeune premier s'appelle Jimmy, au lieu d'être le vicomte de quelque chose; la pure jeune fille, c'est Maud Goldsmith, au lieu de Yolande de je ne sais quoi; le traître se nomme John Brown et non plus le marquis de tout ce qu'on voudra.

Tous les clichés des feuilletonnistes ont leurs équivalents cinématographiques. *Elle tressaillit, elle balbutia,* correspondent à ces fortes reprises de respiration auxquelles se livrent les personnages qui, passant par un paroxysme d'émotion, soulèvent leur poitrine jusqu'à la hauteur de leur menton en roulant des yeux tout blancs. « Sa douleur était digne et muette » se traduit,

sur l'écran, par deux gouttes de glycérine qui, coulant avec lenteur sur un visage immuable, imitent à la perfection les « larmes silencieuses » de la « malheureuse créature ». — « C'était une délicieuse jeune fille, à la taille élancée et d'une suprême distinction »; cela devient une série de projections « premier-plan », de face, de profil, de trois-quarts, à l'entrée de la *star* qui incarnera ladite jeune fille, comme s'il s'agissait d'un mannequin qui présente une robe ou un modèle de coiffure. — Dans Montépin et consorts, quand paraît l'homme qui sera le traître, on en donne un portrait où personne ne peut se tromper (sauf, bien entendu, le loyal stupide jeune premier et les loyaux stupides honnêtes gens qui l'entourent) :

Il avait un regard sournois, des lèvres minces, l'air à la fois faux et cruel; il laissait derrière lui une odeur d'aventurier, etc.

Au cinéma, l'acteur qui « fera » le traître exécute dès son entrée, sans rime ni raison, à l'adresse du public, une horrible grimace révélatrice de son emploi (sourcils froncés, lèvres retroussées, mâchoires serrées) et à laquelle on fait également l'honneur d'un « premier-plan ». — Quand deux personnages se parlent dans le nez, le menton en avant et agité de saccades, en prenant soin de présenter exactement leurs profils à l'appareil de prise de vues, on peut être sûr qu'ils s'en disent de raides, comme lorsque le comte reproche au marquis « une inqualifiable conduite et d'indignes manquements à son honneur de gentilhomme ». — L'histoire du monsieur et de la dame devient celle du *boy* et de la *girl*. Ceux-ci se caressent-ils réciproquement les mâchoires en faisant des ronds de bras? Pas de doute! C'est une déclaration d'amour accompagnée des « marques de la passion la plus vive et des transports les plus impétueux »; les exigences de l'esthétique populaire sont satisfaites.

Le malheur est que le roman-feuilleton était destiné aux pipelets, tandis que *tout le monde* va au cinéma : les lecteurs du *Temps* comme ceux de *l'Humanité*. La mécanique justifie tout! Parce qu'une musique (?) sort d'un haut-parleur, on ne veut plus s'apercevoir de sa vulgarité ni de son ineptie; parce qu'une intrigue s'exprime par des photographies successives d'attitudes frénétiques et de gestes épileptiformes, sa puérilité s'assure notre indulgence; quand des propos insipides sont transmis par la T. S. F., l'on ne sait que s'extasier : « C'est tout de même épatant de songer que ça vient de 800 kilomètres »; si *ça* venait d'un mètre, on prierait le raseur de se taire!

Les plaisirs s'uniformisent. Or, le plaisir, c'est l'emploi des instants de *liberté*, et, par conséquent, rien ne devrait être plus *individuel*, rien ne devrait mieux révéler la valeur personnelle de chaque homme. Le jour où il n'en est plus ainsi, le jour où les goûts se nivellent, on peut dire que le bon goût disparaît devant le mauvais goût.

ANDRÉ MOUFFLET.

POÈMES [1]

—

SONNET

Les arbres sont dehors posés dans le silence.
Au moindre des rameaux s'attache mon esprit,
Mais ce soir de torpeur n'aura jamais les cris
Ni ces emportements que la tempête lance.

Nulles ombres dans l'air ou folle violence,
C'est dans le calme seul des feuillages qu'est pris
L'étrange, celui-là dont je cherche l'abri
Jusqu'à la lâcheté de fausses indolences.

Je dors. Je dors sans fin! O choses, emportez
Tout cet affreux silence où blessent arrêtés
Les cris, de tout cela sans paroles, immenses!

Et puis ce sera vous, ô les Muses, venez,
Parmi les calmes joies que vous savez donner,
Enfin me redonner l'eau pure du silence.

29 mars 1927.

—

J'étais comme un feu courant sur les choses,
Une ombre, une joie, une étrange peur

(1) Pierre Frayssinet, né à Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne), est décédé à Paris le 16 décembre 1929. Il avait vingt-cinq ans. Il laisse trois cahiers de vers. Dans le premier se trouvent de curieuses notations où l'on sent l'influence de Mallarmé, mais dès le second cahier le poète avait trouvé sa forme. Une partie de ces poèmes seront publiés cette année.

Pierre Frayssinet avait encore écrit plusieurs pièces de théâtre dont trois tragédies en vers, avec chœurs, *Déjanire*, *Admète*, *Ajax désespéré*, et une comédie, *Plutus*, qui sont des œuvres achevées, deux courts romans et un essai politique.

M. Charles-Henry Hirsch, dans le n° du *Mercure* du 15 juin dernier, a, dès la publication de quelques-uns des vers de Pierre Frayssinet dans la revue toulousaine *l'Archer*, signalé le talent du jeune poète si prématurément disparu.

Alors que ta voix fut avec lenteur,
Alors que du ciel tombèrent les roses.

Et de ces fleurs aux âmes répandues
Les choses d'ici soudain furent ivres
Car elles étaient d'où rien ne délivre
Les immenses fleurs où l'âme est perdue.

Mais pourquoi si tôt que monta ma voix,
Ma voix pour pleurer et chanter les roses
N'ai-je plus connu que ce même froid,

Qui était comme un mal au fond des choses
De ne pouvoir être simple pour toi
Comme un mal oublié au fond de moi.

Paris, 2-18 janvier 1928.

—

CHANT SIMPLE

O dans ces heures de silence
Loin du rêve de mal léger,
Ce ciel de vos regards immenses
Ne m'était étranger;

Ni votre bouche, ni ce rêve
Où je vis vos doigts amusés,
Ni dans le soir ces âmes brèves
Qui me laissaient brisé;

Ni du plus profond de vous-même
Ces ombres au clair de vos yeux,
Ni votre être mystérieux,
Ni vous toute que j'aime,

Avec votre âme, avec mon âme,
Où les choses font tant de bruit,
Vous porterez vos joies de femme
Moi, le bonheur qui fuit.

Et nous aurons l'ombre profonde
De nos âmes et de nos corps,

Puis la plus triste de ce monde
Où se passe la mort.

Paris, 2 juin 1928.

—

PETIT AIR

Comme un froid sec et tranquille
Tombait des pays de l'air,
Je vis soudain le ciel clair,
Je descendis de la ville.

Tout le monde ainsi laissé
Et les bruits et les tapages,
Je trouvai le paysage
Où le tumulte a cessé.

Je pris des doigts le silence;
D'un choc je le fis sonner,
Ecoutant le bruit d'absence
Dans mon âme résonner.

Or ce fut la voix des choses,
Du ciel, des bois, des coteaux,
La voix limpide de l'eau
Ou d'un oiseau qui se pose.

Je la suivais sans efforts,
Accoutumé des cadences,
Elle laissait des silences
Comme la vie a des morts.

Je l'ai vue pure et fragile
Rejeter l'âme des nuits,
Mourir au cyprès qui fuit
Noir parmi le ciel tranquille.

Au matin des hâtes viles,
Mon corps, hélas, s'est enfui.
Vêtu d'ombres et de bruits
Je suis rentré dans la ville.

Paris, 15 février 1929.

VOYAGES

Ah! les pays de rêves et d'images,
Où l'oiseau neuf déchire notre ennui,
Pendus au bout des sublimes voyages
Comme aux branches pèsent les fruits!

Les pays et leurs chants et leur lumière,
Et le vent léger qui ne lasse pas,
Et ce parfum d'une fraîcheur première
Qui se reforme à chaque pas!

Et nos corps nus courant dans le silence
Et les rameaux où se perd notre esprit,
Les beaux pays j'ouvre à leur ciel immense
Mon cœur de leur image pris.

J'ouvre ma joie à leur soleil de rire
J'élargis mes yeux à leur nouveauté,
J'attache au plus léger bruit qui soupire
Mon plaisir, mon chant, ma gaieté.

Mais je suis parti dans de vrais voyages
Et je n'ai trouvé que des hommes laids,
De laides odeurs et des paysages
Dont le souvenir me déplaît.

Paris, 25 mars 1929.

—

FORET VIERGE

Forêt rousse et verte, tapage,
Dans le silence, des ruisseaux
Et l'antilope dans les eaux
Qui follement se sauve, et nage
Loin des berges dures d'ici,
O bête rouge que traverse
Une flèche de vol précis!
Mais du ciel lourd pleut une averse.

Paris, 28 juin 1929.

L'OISEAU

L'oiseau et la feuille
Et le moindre vent
Que la branche accueille
D'un lent mouvement.
Ainsi un navire
La vague suivant,
Mais brusque le chant
Dans le soir expire.

30 juin 1929.

—

LE CHANT DU CALME

O ces soirs quand je prends mon âme dans le rêve
Dans la molle pensée où se brise le corps,
Ces temps de nuit, je sens que dans mon cœur se lève
Une frêle beauté qui ne sait pas la mort.

Elle se pose au mal sensible de mon âme
L'ombre de souvenir dont je fus détaché
Sans qu'il ait seulement fallu que d'une flamme
Les brutales vigueurs m'en viennent arracher.

Et je suis accablé de toute sa faiblesse
De toute sa douleur que je me sois dépris,
Et de ce long passé qu'elle apporte et me laisse
Et de sa voix où meurt lentement mon esprit.

J'assure alors mon cœur de pure intelligence
Pour suivre cet adieu de tempête qui fuit,
Pour me donner assez à son trouble silence
Et pour me retenir de sa trompeuse nuit.

Et le soir longuement quand je vais en moi-même
Pour veiller à ce mal qui ne fait que finir,
Ma voix ne lève plus que de grands souvenirs
Qui sonnent purement comme les soirs que j'aime,

Enfant, car de celui dont vous fûtes aimée
Il ne vous faut avoir ni haine ni remords,
La courbe de nos vies n'est belle que fermée
Et le plus bel amour doit connaître la mort.

Paris, 26 février 1929.

PIERRE FRAYSSINET.

LA VIERGE FOLLE ET L'ÉPOUX INFERNAL

DANS « UNE SAISON EN ENFER », D'ARTHUR RIMBAUD

—

« Ce charme a pris âme et corps. »
Une Saison en Enfer.

L'examen d'*Une Saison en Enfer,* particulièrement de *Délire I,* donne lieu à des exégèses non concordantes. Quoique très en relief et physiquement expressif, même en ses visions les plus échappées, le second Rimbaud, celui des ***Illuminations*** demeure un auteur difficile (1). Son langage n'est point continu ni à sens unique. Il s'est totalement affranchi du vieil esprit romain qui serre le faisceau et impose l'ordonnance militaire à la dialectique comme au discours. Rhétorique et cohorte obéissent à de mêmes règlements. Or, notre Rimbaud est anarchiste. Il ne pense pas que la discipline fasse la force de la littérature, comme celle des armées. Dans son art multiple, les détails hétéroclites se juxtaposent de la façon la plus imprévue. A l'expression successive et logique, il préfère la magique discontinuité qui lui permet de pousser en avant ses perceptions instantanées, de les disperser dans la phrase, dans le poème, où elles deviennent images et signes de sa sensibilité mobile et du réel fluctuant.

L'on peut dire encore de cet art, et cela importe ici, qu'il est essentiellement cinématographique. Ce sont des films intérieurs que Rimbaud déroule dans les ***Illuminations*** avec des prises de vues alternées et, surtout, des surimpressions, correspondant à celles qui se produisent

(1) Henri Clouard dit que Rimbaud n'est pas obscur, « mais inaccessible ». *Revue hebdomadaire,* 2-6-23.

sans cesse dans notre esprit. Des poèmes entiers sont composés avec un jeu rapide de ces surimpressions : *Soir historique,* par exemple. *Délire I* semble en contenir quelques-unes qu'il conviendra de signaler, car elles ont donné lieu à des méprises en ce qui concerne l'identification du sujet.

En dépit de sa dispersion et de son pluralisme, l'œuvre originale de Rimbaud reste cependant essentiellement « une », puisqu'elle ne comporte qu'un seul sujet, point de rassemblement de tout ce qui s'éparpille : Lui, en sa subjection réfractaire aux autres; lui, avec ses attractions et ses répulsions; lui toujours seul dans la crypte intérieure ou par le monde. Sa partie se joue au fond de l'être, où se produisent ses imageries, les alchimies sensorielles, émotives et intellectuelles. Personne avec lui, dans la *Saison en Enfer* surtout, personne d'autre que cet « horrible arbrisseau » qui est ce personnage qu'il va quitter.

Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un,

dit le poète, c'est-à-dire moi et nul autre. Autrui n'entrait guère dans les préoccupations du bizarre enfant de Charleville. Il s'en servait en passant, rien de plus. Tous ses amis s'effacent rapidement de sa mémoire (2). Il restera même sept mois sans écrire à sa mère. Ses haines sont génériques. Elles s'adressent surtout à des types; son amour, sa charité vont surtout à des entités. L'individuel laisse Rimbaud indifférent ou bien provoque son mépris. L'orgueil, qui lui donne l'assurance de sa supériorité, si agressif dans la vie courante, le condamne à la solitude en son âme, comme dans son œuvre.

Ces considérations préalables étaient nécessaires pour situer les différences d'appréciation auxquelles a donné lieu *Une Saison en Enfer.*

(2) M. Jean Cassou ayant demandé à Forain qui avait connu Rimbaud ce que le poète de *Bateau Ivre* pensait de son œuvre à lui, l'artiste répondit avec un éclat de rire:
« Bah! il avait pour cela le plus profond mépris. »

Nous avons dit qu'il n'y avait personne d'autre dans cette confession que le poète maudit lui-même. Pourtant dans *Délire I,* deux personnages apparaissent : la *Vierge Folle* et l'*Epoux Infernal.*

Oui, et cette dualité doit être étudiée en premier lieu, car elle fait partie de l'histoire de l'œuvre et peut servir de préambule aux exégèses sur l'ensemble.

L'Epoux Infernal, c'est incontestablement Rimbaud en sa partie surhumaine et maudite.

Mais qu'est la *Vierge Folle?*

Avant de la désigner, notons que cette créature, liée à l'*Epoux Infernal,* comme le bien l'est au mal et l'âme au corps, paraît son contraire moralement, comme le sont, au regard des fautes de Rimbaud, son innocence première et ce qui lui reste de sa bonne conscience. La douce victime se sent dévoyée, contaminée par son compagnon et elle lamente son affreux chagrin avec des paroles d'âme surtout.

Cependant, l'*Epoux Infernal,* son bourreau, elle l'aime, ne fait qu'un avec lui, si bien que, dans la confession du poète maudit, *Vierge Folle* semble avoir pris la voix de son innocence première, toujours subsistante et à tel point qu'en ses mauvais moments il s'irrite contre elle et s'écrie : « Innocence, fléau ! »

Alors, faut-il voir seulement dans *Délire I* l'*animus* monstrueux et la pure *anima* de Rimbaud?

Pour M. Marcel Coulon, critique aigu, informateur méticuleux, très lucide en sa rigueur dialectique, *Vierge Folle* serait Verlaine. Ainsi *Délire I* dévoilerait surtout la honte du « drôle de ménage » londonien. Il faut convenir que, par endroits, le texte de Rimbaud semble se prêter à cette attribution généralement admise. Bien qu'elle gêne leur culte fraternel, Paterne Berrichon et sa femme, Isabelle Rimbaud, l'admettent en l'atténuant, d'ailleurs, autant que possible.

Voici comment Berrichon prend son parti :

Pour qui sait pénétrer un texte et n'en a point peur, « Vierge Folle » c'est le pauvre Lélian tout entier, dans son âme comme dans son tempérament, caractère de femme et d'enfant, passion et faiblesse, expliquant, par les raccourcis de langage que lui attribue l'auteur sa vie à Londres, avec Rimbaud, « l'époux infernal, noirci à sublime dessein ».

Il faut maintenant que Paterne Berrichon se tire de cette interprétation — peu sérieuse, d'ailleurs. Il ajoute donc :

Il va sans dire que l'expression d' « Epoux Infernal », non plus d'ailleurs que celle de « Vierge Folle », ne doit éveiller aucune idée de matérialité, quelle que soit la nudité du style employé. Il en est de même pour les propositions réalistes... qui ne sauraient avoir un sens autre que spirituel et mystique... Nous sommes en Enfer, c'est-à-dire en un lieu où les corps sont absents, et l'auteur — il l'a dit — ne peut s'expliquer sans paroles païennes.

Examinons.

Dans *Délire I, Vierge Folle* est une sorte d'Iphigénie vouée à un perpétuel sacrifice. Elle accepte son sort avec une soumission de femme et des regrets d'ange déchu. Le diable l'attire et la perd, mais elle implore son Dieu, elle élève vers lui des bras suppliants. La touchante victime, quoi qu'on en dise, ne ressemble en rien à Verlaine, encore moins au Verlaine tel que le voyait Rimbaud à cette époque. Dans *Vagabonds* (3), illumination écrite en la même période que les premières parties de la *Saison*, il est « le pitoyable frère... aux raisons inquiétantes... le satanique docteur » à la « bouche pourrie, aux yeux arrachés ». Verlaine est donc bien, lui aussi, un « époux infernal » violent et impérieux lorsqu'il a bu; saturnien, bien avant sa rencontre avec Rimbaud. « Vierge Folle » ne

(3) Le poème en prose de Rimbaud s'énonce au passé; les choses dites sont déjà dans le souvenir. *Vagabonds* a donc dû être écrit après la séparation des deux poètes, c'est-à-dire au moment où Rimbaud va commencer la *Saison*, ou dans la période où il l'écrit.

saurait donc être le bohème aux relents d'absinthe, de gin ou de stout, ni ce païen non encore touché par la grâce. L'effacement non plus de l'entité qu'est la *Vierge Folle* ne convient au grand poète des *Poèmes Saturniens*, des *Fêtes Galantes* et de *La Bonne Chanson* que le jeune Rimbaud admirait et qui écrivait, à côté de lui, nombre de beaux poèmes et préparait même l'édition de son prochain recueil. Si Rimbaud avait voulu mettre son ami en scène, ce n'aurait pas été, sans doute, en éliminant ses caractéristiques, car nul ne savait saisir mieux que lui les traits distinctifs des êtres ou des choses en d'impressionnants raccourcis.

Selon Ernest Delahaye, ami de jeunesse de Rimbaud et son répondant, il faudrait voir dans *Vierge Folle* une femme, une jeune fille de Charleville qui aurait sauvé Arthur à Paris. Un autre camarade du poète de *Bateau Ivre* confirme l'existence de cette amoureuse. Mais personne n'en donne le nom, ni se trouve en mesure de fournir quelques détails sur cette idylle. On sait cependant que Rimbaud n'aimait point qu'on lui rappelât ce souvenir. Questionné à ce sujet par Delahaye ou par Pierquin, il s'assombrissait, et les larmes lui montaient aux yeux. Lorsque, après la mort du poète, M. Pierquin eut révélé à Isabelle cette liaison de son frère, la sœur comprit alors seulement le sens de certaines paroles prononcées par Arthur sur son lit d'agonie.

Je ne doute point que cet épisode de sa vie sentimentale n'ait laissé quelque trace dans les souvenirs malheureux du damné de la *Saison*. L'on peut croire même qu'il y est fait allusion en ce passage de *Délire I*, où Vierge Folle dit : « Il ne me fera pas mourir comme il a fait mourir cette femme » ; cette femme n'est donc pas elle. D'autre part, le rôle constant attribué à *Vierge Folle* écarte l'idée qu'elle puisse être personnifiée en la jeune amante de l'adolescent. Cette liaison fut éphémère, et sa fin certainement pénible, tragique peut-être, se place

à peine au commencement de ce que Rimbaud appelle sa saison en enfer.

Mais alors, si la *Vierge Folle* n'est ni l'ami, ni l'amie, qui donc est-elle?

L'AME de Rimbaud, tout simplement.

Avec le secours de ses pénétrantes intuitions et de sa vive intelligence, Isabelle Rimbaud, tout en admettant que la Vierge Folle donne un portrait de Verlaine en surimpression, croit discerner cependant sous cette image flottante « l'âme de Rimbaud, défaillante et égarée », saoulée de « poisons païens » et qui fut entraînée, comme une captive, dans les aventures voulues par l'esprit infernal.

Isabelle voit clair et juste, comme on le verra, dans cette autre remarque, essentielle pour comprendre le Rimbaud des *Illuminations* et de *Une Saison en Enfer* :

> Dans cette œuvre surprenante (*les Illuminations*) le poète devenu voyant se dédouble, se dépersonnifie à son gré. Qu'il s'y féminise, qu'il s'y pluralise, qu'il s'y décorpore en un ou plusieurs personnages à la fois, en un ou plusieurs paysages, qu'il parle de sa dame, de sa compagne, de son amie, de sa femme, de sa camarade, c'est toujours de lui qu'il s'agit. De lui total ou de plusieurs parties ensembles, de son entité morale ou physique.

Sujet et objet, en effet, ne font qu'un en Rimbaud, sous leurs aspects divers. Il eût pu dire, comme Walt Whitman : « Je ne demande pas au blessé ce qu'il sent, je suis moi-même ce blessé. » Oscar Wilde déclare dans *Intentions* que « l'expérience personnelle est un cercle vicieux et étroit ». Rimbaud pensait de même, c'est pourquoi il explose pour sortir de ce cercle. Chez lui, tout est projection en esprit, fuite dans le mouvement ou la pluralité, abandon aux vertiges intérieurs. Il se divise pour s'exprimer et lorsqu'il se rassemble, il faut qu'il s'oppose encore en sa partie adverse. D'où ses ricanements

et ses brusques dénégations, dans la *Saison en Enfer*, particulièrement. Même sous le truchement de la *Vierge Folle*, il faut qu'il dise : « Suis-je bête! »

Dans *Délire I*, les faits et gestes du poète se résolvent uniquement en une synthèse de désespoir. Lorsqu'il y est fait allusion à une circonstance, ce n'est que pour assombrir l'une ou l'autre des couleurs du drame intérieur. Comme nous en avons déjà fait la remarque, du premier au dernier mot de ce chapitre comme de l'œuvre entière, c'est Rimbaud seul qui s'exprime en sa dualité personnifiée séparément pour accuser le conflit de l'ange et de la bête, de Satan et de Dieu.

« Je vois le bien, dit Ovide, j'y souscris et c'est le mal que je fais. » C'est ainsi que l'ange en nous se trouve si souvent victime de cet *autre*, de ce démon qui se cache en nos profondeurs et dont un Joseph de Maistre avait peur. L'ange, c'est la Vierge Folle de Rimbaud, et l'autre, qui est encore lui, l'Epoux Infernal. « C'est un démon, vous savez, ce n'est pas un homme. »

Parler à son âme, c'est-à-dire à sa vierge folle, la considérer tantôt comme sa souveraine ou son esclave, tantôt comme une compagne à côté de lui, est chose particulière à Rimbaud, bien avant la *Saison*.

Les voici, elle et lui, dans *Ophélie* :

Ciel. Amour. Liberté. Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu te fondais à lui comme une neige au feu;
Tes grandes visions étranglaient ta parole.
Et l'infini terrible effara ton œil bleu.

Elle est encore « l'âme pourrie et l'âme désolée » des *Premières Communiantes*, et, sans doute, l'énigmatique « Elle » des *Illuminations*.

Le poète s'apitoye à son sujet, comme dans ces quatre vers :

O mille veuvages
De la si pauvre âme

Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame!

Le résumé de son histoire se trouve dans *Fairy* :

Pour Hélène se conjurèrent les sèves ornementales dans les ombres vierges et les clartés impassibles du silence astral.

Dans les fragments qui nous restent des *Déserts de l'Amour*, après avoir estimé que « de douces consolations religieuses se dégagent peut-être des amours du tout jeune homme », Rimbaud ajoute :

Mais cette bizarre souffrance possédant une autorité inquiétante, il faut sincèrement désirer que cette Ame, égarée parmi nous tous, et qui veut la mort, ce semble, reçoive en cet instant-là des consolations sérieuses et soit digne.

Ce sont bien de ces consolations que la Vierge Folle a soif, car elle est vraiment cette âme dont le poète n'a jamais pu se désintéresser. D'ailleurs, cette entité nous dit elle-même qui elle est dans *Délire I* :

Et souvent il s'emporte contre moi, *la pauvre âme* (4).

Mais, demandera-t-on, cette âme est-elle bien celle de Rimbaud?

Faisons répondre encore la Vierge Folle :

Aucune autre âme n'aurait assez de force — force du désespoir : — pour la supporter (sa charité), pour être protégée et aimée par lui. D'ailleurs, je ne me le figurais pas avec une autre âme : on voit son ange, jamais l'ange d'un autre — je crois.

Cet ange qui gémit, son ange et non celui d'un autre, Rimbaud le chasse de ses préoccupations volontaires, ne le jugeant point digne, avec ses attachements surannés et sa gênante innocence, de participer aux diaboliques

(4) C'est Rimbaud lui-même qui a souligné, pour accentuer cette indication de laquelle il résulte que la Vierge Folle est une créature spirituelle, non en chair et en os.

magies du Voyant. Alors, cet Ange, personnification morale de l'être, s'épouvante de la vie monstrueuse qui lui est faite et à laquelle, bon gré mal gré, il doit participer. Banni par la volonté agissante, il se trouve comme dans une maison vide et, s'il lui arrive de dire au poète, lorsqu'il le touche par ses mots de charité et d'amour : « Je te comprends », l'autre hausse les épaules. Tel est bien le drame intime de la Vierge Folle.

Scrutons maintenant l'énigme de plus près.

Délire I commence ainsi :

Ecoutons la confession d'un compagnon d'enfer.

Ce masculin ne désigne point nécessairement un mâle. Des jeunes filles folâtrant ensemble sont des *compagnes*; s'il se trouvait des garçons parmi elles, tous seraient des *compagnons de jeux*. Un mari dira : « Ma femme a été mon *compagnon* de voyage » et non ma compagne. De même Rimbaud, pour désigner l'être féminin qui l'a suivi dans sa saison en enfer. L'emploi du genre est ici un cas du « bizarre hermaphrodite » que Boileau a remarqué dans le langage français.

Durant sa commensalité avec Rimbaud, Verlaine, répétons-le, n'est pas encore devenu une ouaille du Seigneur. Lorsqu'il ne se trouve pas dans l'ivresse de la sensualité ou de la boisson, il songe surtout à sa femme, nous le savons. C'est de son vieil amour, celui de la *Bonne Chanson*, que proviennent ses « rêves de chagrin idiot (5); cette imploration ne saurait donc être sienne :

O divin Epoux, mon Seigneur, ne refusez pas la confession de la plus triste de vos servantes.

C'est bien l'âme d'enfance de Rimbaud qui exhale ainsi sa plainte; au moment où l'odeur de l'encens lui est revenue; où il a reçu le coup éphémère de la grâce; où il de-

(5) *Vagabonds.*

mande à Jésus de le sauver; où il est convaincu, enfin, que par l'Esprit l'on va à Dieu.

Je suis perdue. Je suis saoule. Je suis impure. Quelle vie.

Certes, Verlaine pourrait gémir ainsi. Mais pareillement Rimbaud. Comment douter, d'ailleurs, que c'est ce dernier qui parle ici? Cette perdition avouée ne motive-t-elle point la crise morale qui s'expose dans la *Saison en Enfer*? C'est bien Rimbaud lui-même qui a le dégoût du tabac, de l'ivrognerie et qui s'écrie : « Sans doute, la débauche est bête, le vice est bête; il faut jeter la pourriture à l'écart. » Ainsi agira-t-il désormais. Jamais plus on ne le verra boire ni fumer. Il aura extirpé le vice de sa peau. Mais, qui peut se croire davantage perdu que celui qui écrit sur les premiers feuillets de son carnet de damné :

O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié?

Lorsque la Vierge Folle s'exprime en son nom (6), elle dit la même chose que Rimbaud parlant de lui, parfois avec des expressions identiques, toujours dans le même sens, lorsque les termes varient. Vraiment, la communauté des états, les mêmes souffrances et désolations, d'identiques paroles réduisent les deux personnages de *Délire I* à une seule créature.

Donnons ici les exemples les plus frappants :

La Vierge folle dit :	Rimbaud s'exprimant directement en d'autres passages de la *Saison*.
—	—
A présent je suis au fond du monde...	*Ah! remonter à la vie...* (Nuits de l'Enfer).

(6) Bien qu'elle ne soit pas nommée, Vierge Folle prend la parole dans tous les autres chapitres de la *Saison*. Comment en serait-il autrement, puisqu'elle est Rimbaud en son état primitif?

Nous ne sommes pas au monde...	*Je ne suis plus au monde...* *Décidément nous sommes hors du monde.* (Idem)
Mais moi qui ai perdu la sagesse, qui suis damnée et morte au monde.	*Ma faiblesse me tirait jusqu'aux confins du monde et de la vie.* *Laissé toute l'âme aux embûches, épouvantables.* (Ebauche de *Mémoires*) *Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances.* (Délire II.)
...On ne me tuera pas.	*On ne te tueras pas plus que si tu étais cadavre* (Mauvais sang.) *Et c'est encore la vie si la damnation esi éternelle.*
Je suis au plus profond de l'abîme.	*C'est l'enfer, l'éternelle peine.*
Ah! je souffre, je crie. Je souffre vraiment.	*Tais-toi, c'esi la honte, le reproche ici...* *Je meurs de lassitude. C'est le tombeau, je m'en vais aux vers.* (Nuits de l'Enfer.)
Je ne sais même plus parler.	*Je ne sais même plus parler* (7). (*Matin.*)
Je suis en deuil, je pleure, j'ai peur. Un peu de fraîcheur, Seigneur, si vous voulez, si vous voulez bien.	*O Dieu! mon Dieu! j'ai peur. Pitié, ah! j'ai soif.* *La peau de ma tête se dessèche. Pitié, Seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif...*

(7) Souligné par Rimbaud.

Je meurs de soif, j'étouffe, je ne puis crier.
(Fausse conversion).

Je suis veuve... J'étais veuve.

O mille veuvages
De la si pauvre âme
qui n'a que l'image
de la Notre-Dame.
(Chanson de la plus Haute-Tour.)

J'essaie de m'émouvoir au souvenir... des cinq ou six veuvages.
(Les Illuminations : *Vies*, 11).

Mais oui, j'ai été bien sérieuse jadis.

Jadis ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs.
(Prélude de la *Saison en Enfer.*)

N'eus-je pas, une fois, une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuillets d'or.
(Matin.)

J'ai oublié mon devoir humain pour le suivre...

J'ai mon devoir, j'en suis fier à la façon de plusieurs, en le mettant de côté.

Je ne sais plus prier..

Si Dieu m'accordait le calme céleste, aérien, la prière.
(Mauvais sang.)

Nombre d'autres remarques seraient à faire pour montrer que l'Epoux Infernal et la Vierge Folle ne font qu'un seul personnage. « Je voyais tout le décor dont, en esprit, il s'entourait. » Qui peut dire cela, qui peut voir ce qui se passe en esprit, sinon un témoin intérieur? Quand la chère âme dit : « Lui me rendra forte, nous voyagerons », nous entendons l'écho de cet autre passage de la *Saison :*

Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons, etc...

Lorsque la Vierge soupire : « Ah! je n'ai jamais été jalouse de lui. Il ne me quittera pas, je crois », elle se pose en personne distincte. Mais il ne peut s'agir de Verlaine puisque, précisément, au moment où Rimbaud écrit ces lignes, il a quitté son compagnon. Nous avons ici, d'ailleurs, l'une des surimpressions que l'artiste, livré à ses spontanéités, fait intervenir sur les divers plans où son esprit travaille. Il se peut donc qu'une ou plusieurs images de Verlaine passent sur cette trame. Mais l'on peut se tromper, à propos de ce passage, par exemple : « Les nuits, souvent ivre, il se poste dans les rues ou dans des maisons, pour m'épouvanter mortellement. » Cela peut bien évoquer, en effet, une scène entre deux ivrognes. L'on croit voir Rimbaud se jouant de Verlaine. Toutefois, un autre sens doit être examiné. C'est toujours Vierge Folle qui parle. Pourquoi si grande a été sa peur? Parce que l'autre, son démon, au coin des rues ou sous le porche des maisons se donnait l'allure de celui qui va faire un mauvais coup. Cette leçon me paraît la bonne, parce qu'elle se trouve impliquée par les deux phrases achevant le texte cité :

« On me coupera vraiment le cou ; ce sera dégoûtant. Oh« ces jours où il veut marcher avec l'air du crime (8). » Tout l'alinéa d'ailleurs, où Rimbaud fait « de l'infamie une gloire, de la cruauté un charme », confirme cette interprétation. C'est donc bien son âme à lui, et non pas celle de Verlaine que Rimbaud épouvante dans ses mauvais moments.

Le passage de *Délire I*, dans lequel *Vierge Folle* parle

(8) Déjà Rimbaud a dit dans *les Illuminations* : « La Mort sans pleurs, notre active fille et servante, un Amour désespéré et un joli Crime piaulant dans la boue de la rue. (*Ville*). » Et dans la *Saison* : « Un crime, vite, que je tombe au néant, de par la loi humaine. » Verlaine avait lui aussi l'obsession du crime et de l'échafaud. Il se voyait la tête sous le couperet. Voir notre *Sagesse et Paul Verlaine*, p. 16.

des « baisers » et des « étreintes amies » du compagnon d'enfer, voire de sa « pénétrante caresse » semble ne pouvoir se concilier avec la thèse soutenue dans ce chapitre. Examinons. Celle qui parle se dit « condamnée à l'oubli de tous » ; tel ne saurait être, ce me semble, le cas de Verlaine, toujours candidat à la gloire. Quelle outrecuidance, d'ailleurs, de la part de Rimbaud, s'il annulait ainsi le poète des *Poèmes Saturniens,* des *Fêtes Galantes* et de la *Bonne Chanson,* alors que lui n'est rien encore devant le public ! Je ne crois pas non plus que la surimpression apporte ici le souvenir de la petite amie de Charleville. Cette représentation provient plutôt de la dualité rimbaldienne. Pourquoi s'en étonner? N'est-il point dans la manière de Rimbaud de créer des couples dont l'un des appariés est incorporel? Ecoutez :

L'aube et l'enfant tombèrent au coin du bois (9)... Le matin, où avec Elle vous vous débattîtes parmi ces éclats de neige (10)... Rêve intense et rapide de groupes sentimentaux avec des êtres de tous les caractères parmi toutes les apparences (11)... Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles! mes reines (12)!... Le Prince était le génie, le génie était le Prince (13)...

Et pensons à « ma camarade mendiante », à Michel et Christine, à Henrike, à Hortense, personnages détachés de lui pour cette figuration intérieure que parfois un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit.

En définitive, le poète de la *Saison en Enfer* donne de lui un témoignage moral, comme il fera dans *Délire II* pour l'écrivain. Vierge Folle et l'Epoux Infernal sont lui, comme « le Prince était le Génie, et le Génie le Prince ». Son habitude est de s'accompagner, tout maudit qu'il

(9) *Aube.*
(10) *Métropolitain.*
(11) *Veillées.*
(12) *Proses.*
(13) *Conte.*

soit, des anges issus de la partie invulnérable de son être. Il plaint même les « misérables qui, femme ou idée, ne trouveront pas la sœur de charité (14) ». Lui a ses filles, ses reines et sa Vierge Folle qui ne l'a jamais quitté : son âme première, sa victime.

Cette âme première, arrêtée dans le temps et détachée du souvenir, n'est point toute l'âme de Rimbaud. Celle-ci était tournée surtout du côté des affections et des sentiments; l'autre, sa continuation, s'est rapprochée de l'Esprit pur. D'où la redoutable lucidité de cette vierge guerrière qui se tient derrière la fantasmagorie pour tuer toute chose qui prend forme périssable hors de la transcendance éternelle. Cette âme sévère et nue du Rimbaud actif, du Rimbaud de la *Saison en Enfer* surtout, Jacques Rivière, ayant profondément exploré le génie du poète, ne pouvait manquer d'en déceler la présence et de l'observer. Selon lui, cette âme « était vierge ». Mais, ajoute-t-il, en accueillant ce mot, « gardons-nous de le laisser évoquer, comme on en a l'habitude, des images tendres et fragiles; il faut, au contraire, lui donner son sens le plus dur, le plus terrible. L'âme de Rimbaud, c'est une âme qui n'a pas subi la dure humiliation de l'étreinte, qui n'est alourdie, ralentie par aucun souvenir honteux, forte de toutes ses forces, violente, injurieuse, armée ».

Si nous avons insisté dans cet examen, c'est parce qu'il élucide une bonne partie de l'histoire en jeu dans *Une Saison en Enfer*, qui est bien, selon l'expression d'un poème médiéval (15), « le dialogue d'un seul être », *Délire I* y compris.

RAYMOND CLAUZEL.

(14) Lettre du 17 avril 1871.
(15) *L'Extase*, de Donne, traduit par M. Jean de Menassa (*Le Roseau d'Or*, vol. III, p. 165).

DU NOUVEAU
DANS
L'ASCENDANCE DE L'HOMME

—

La question de l'origine de l'homme intéressera celui-ci tant qu'elle ne sera pas résolue. De temps à autre, une découverte nouvelle éveille des espoirs, aiguise la discussion, suscite des polémiques. C'est le cas de deux trouvailles faites au cours de 1929. La préparation des pièces hors de leur gangue et leur étude préliminaire a exigé plusieurs mois et nous ne sommes en possession de ces études préliminaires que depuis peu de semaines. La description définitive demandera encore d'autres mois, mais on en sait déjà assez pour se rendre compte des principaux faits révélés. La conclusion qu'on peut tirer de l'examen de la première de ces pièces aurait rempli de joie feu Louis Vialleton, champion de l'anti-transformisme; les constatations qui s'attachent à la seconde trouvaille l'auraient par contre rendu perplexe. Il s'agit — première découverte — d'un crâne d'hominien trouvé à Saccopastore, près de Rome; il s'agit ensuite — seconde découverte — de la révélation d'un nouvel hominidé trouvé à Chou Kou Tien, près de Peiping (Pékin).

§

DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

La confusion qui règne généralement dans la discussion de l'ascendance de l'homme est due en bonne partie à la terminologie incomplète et malheureuse habituellement en usage. Commençons donc par définir et étiqueter.

Le règne animal se divise en embranchements (celui qui nous concerne ici étant celui des vertébrés), les embranchements en classes (mammifères, etc.), les classes en ordres (primates, etc.), les ordres en familles (hominidés, etc.), les familles en genres (hominiens, etc.), les genres en espèces (hominien humain ou *homo sapiens*, ou homme tout court). Chaque division peut éventuellement être subdivisée; on aura alors des sous-familles, des sous-genres, des sous-espèces (ou variétés ou races). Il résulte de ce qui précède que chaque division porte un seul nom, sauf l'espèce, qui porte, en latin, le nom du genre (*Homo*), auquel est accolé un adjectif (*Homo sapiens*). D'autre part, l'espèce, qui est le groupement fixe d'où partent les classifications... et les discussions, est caractérisée par le fait quasi général qu'elle ne peut se reproduire qu'à l'intérieur d'elle-même, les croisements entre des espèces différentes ne donnant pas de produits ou des produits inféconds (mulet). Tous les hommes actuels donnent entre eux, quelles que soient les races, des produits féconds; c'est pourquoi les hommes forment une et ne forment qu'une espèce. Par ailleurs, le genre *Homo,* duquel relève l'espèce humaine, comprend d'autres espèces, quatre dans l'état actuel de nos connaissances, toutes quatre éteintes, mais dont les fragments squelettiques témoignent d'une telle diversité par rapport à l'homme actuel, que les anthropologistes sont à peu près tous d'accord pour en faire non des races humaines, mais des espèces différentes de l'homme. Ces autres espèces hominiennes (non pas humaines!) sont celles de Heidelberg, de Neandertal, de la Rhodesia et de Piltdown (nous ne parlerons plus de cette dernière, vu l'incertitude d'interprétation à laquelle elle donne lieu). On voit maintenant que le terme d'« homme » néandertalien, d'« homme » de la Rhodesia, appliqué habituellement à ces êtres par ceux mêmes qui en font des espèces différentes de l'homme, induit le public en erreur. Le public,

appliquant le terme d'homme (sans adjectif) à l'*Homo sapiens,* il convient d'avoir d'autres désignations pour les autres espèces et de dire, quand on veut être bref et utiliser un seul terme : le néandertalien, le rhodésien, etc. Si l'on peut être scientifiquement complet — et c'est ici que les règles d'appellation doivent être rigoureuses, — il faut traduire le terme *Homo,* non pas par homme, mais par hominien (tout homme est un hominien, mais tout hominien n'est pas un homme). On dira donc l'hominien de Neandertal, l'hominien de la Rhodesia. Le terme d'*hominien humain* est celui, complet et scientifique, en français, correspondant au terme vulgaire d'« homme ».

Mais, de même que l'espèce humaine a des espèces sœurs (néandertalienne, etc.), le genre hominien avait, dans l'état actuel de nos connaissances, un genre frère, le genre pithécanthropien (genre *Pithecanthropus,* composé d'une seule espèce, *Pithecanthropus erectus*). Le pithécanthrope — terme abrégé comme l'homme — n'est pas un singe; la découverte récente, au moyen des rayons X, de la présence de sinus frontaux chez le pithécanthrope paraît le séparer définitivement des singes et en particulier des gibbons. Les genres pithécanthropien et hominien forment ensemble la famille des hominidés, laquelle, avec les quatre familles de singes et la famille des lémuridés (faux singes), rentre dans l'ordre des primates.

La gradation terminologique exposée (homme, hominien, hominidé) fera saisir immédiatement la gradation anatomique correspondante, et ne laissant plus l'homme en l'air dans la classification zoologique, elle l'intègre sans à-coup, et conformément à la réalité, dans l'ordre des primates. Dernière observation : de même qu'un homme, d'un seul mot, se rapportera à l'*Homo sapiens* à l'exclusion des autres espèces d'*Homo,* de même un hominien tout court signifiera un hominien à l'exclusion de l'homme, et un hominidé tout court signifiera un ho-

minidé à l'exclusion des hominiens et de l'homme. Voyons maintenant ce qu'offrent d'inédit l'hominien de Rome et l'hominidé de Pékin.

§

LE CRANE NEANDERTALIEN DE ROME

Il appartient typiquement à l'espèce hominienne de Neandertal, dont on possède maintenant une quarantaine de représentants, plus ou moins complets, trouvés en divers points de l'Europe continentale. L'Italie n'en avait cependant pas encore fourni, mais si la nouvelle trouvaille est topographiquement intéressante, elle n'est nullement imprévue.

On sait que l'hominien de Neandertal, par rapport à l'homme, est caractérisé par des stigmates très primitifs: voûte cranienne aplatie, fortes arcades sourcilières formant visière, protrusion de l'occiput formant chignon, face énorme prognathe, c'est-à-dire formant museau, menton en retrait. Par contre, fait qui a toujours étonné, la capacité cranienne est tout aussi forte, parfois même plus forte que chez l'homme. L'exemplaire de Rome, avec ses 1.200 cm^3, a une capacité inférieure à la moyenne humaine masculine, mais comme c'est probablement une femelle, ce chiffre rentre dans les limites du normal. On note la largeur (brachycéphalie) du crâne de Rome, caractère qu'il partage avec une pièce de Krapina en Croatie, alors que tous les autres crânes d'hominiens sont allongés (dolichocéphalie). Le crâne de Rome est très prognathe, c'est-à-dire qu'il a un museau fortement projeté en avant, caractère de bestialité encore plus fort chez lui que chez d'autres exemples d'hominiens. Mais il présente — et c'est ici le fait nouveau — un autre caractère qui le rapproche, sous ce rapport, des hommes actuels.

Le crâne de Saccopastore est le premier crâne d'hominien qui ait été trouvé avec sa base intacte. Dans les

pièces obtenues jusqu'ici, ou bien la base manquait, ou bien elle était fracturée; les fragments rapprochés permettaient bien alors une reconstitution, mais une reconstitution est souvent problématique. Au milieu de la base du crâne se situe le trou occipital, lequel livre passage à la moelle épinière. Chez les animaux, et même chez ceux qui se rapprochent le plus de l'homme, c'est-à-dire chez les singes anthropoïdes, le trou occipital regarde en arrière; chez l'homme, condition de la stature droite, le trou occipital est à peu près horizontal, regardant légèrement en avant. Il est cependant des individus (jamais des groupes entiers), par exemple chez les Esquimaux, dont cet orifice est légèrement tourné vers l'arrière, caractère que l'on considère avec raison comme marque d'une tendance à l'animalité. Les reconstitutions de la base de crânes d'hominiens exécutées jusqu'ici avaient fait adopter comme vraisemblable une inclinaison vers l'arrière du trou occipital, d'où l'on déduisit (en s'appuyant aussi sur certains symptômes du tronc et des membres que nous ne pouvons discuter ici) une attitude penchée en avant de l'hominien, analogue à celle des grands singes anthropoïdes. Or, le crâne de Rome présente un trou occipital nettement tourné vers l'avant, comme chez l'homme le plus moderne. Le professeur Sergio Sergi, à qui est confiée l'étude dudit crâne, en conclut que les reconstitutions antérieures n'ont pas été tout à fait correctes et que l'hominien marchait droit comme l'homme.

Certes, la question n'est pas définitivement tranchée. Il faut se demander en effet : 1° Si la base du crâne de Rome n'a peut-être pas subi une déformation (la possibilité de telles déformations est affirmée par un auteur russe, Minakov, mais rejetée par la majorité des anthropologues) ; 2° Si ce crâne ne représente pas une exception pour les hominiens, comme les crânes à trou occipital regardant en arrière en sont une pour l'homme;

3° S'il ne vaut pas mieux ne pas se prononcer jusqu'à la découverte d'un squelette intact et complet. Ces réserves faites, il n'en est pas moins vrai que la morphologie du crâne de Saccopastore nous révèle un caractère inattendu qu'il y a lieu de signaler. Géologiquement, le crâne de Rome appartient à la période qui sépara les deux dernières glaciations (Riss et Wurm) ; on peut donc lui attribuer un âge de 50.000 à 200.000 ans.

§

L'HOMINIDÉ DE PÉKIN

Les ossements de Chou Kou Tien, près Pékin, sont actuellement les plus importants documents relatifs à l'ascendance présumée de l'homme qui soient à l'examen. Géologiquement, ils appartiennent à ce qu'on appelle le quaternaire ancien et datent, très approximativement, de 500.000 ans.

Depuis 1922, Zdansky avait déjà trouvé dans le terrain des cavernes de l'endroit des restes (dents, fragments de mâchoires) devant appartenir à un préhumain, lorsqu'à la fin de 1929 le Chinois W. C. Pei mit la main sur un crâne presque complet (crâne I) dont le dégagement et la description se font par les soins du directeur des fouilles, l'Américain Davidson Black. Sans parler d'autres fragments, un deuxième crâne (crâne II) fut mis à découvert tout récemment, en 1930.

Et maintenant, voici qui est très important :

1) Les trouvailles faites jusqu'ici se rapportent à treize ou quatorze individus, mais *à une seule et même espèce préhumaine.*

2) Elles furent faites en différents points, mais appartiennent toutes à *la même couche géologique, caractérisée par divers mammifères aujourd'hui éteints.*

3) Contrairement à ce qui se passe régulièrement avec les restes d'hominiens, les fragments squelettiques de

l'hominidé de Pékin n'étaient accompagnés *d'aucun instrument façonné et d'aucune trace de feu* (ce dernier point n'est pas absolument certain, car certains ossements présentent un noircissement de caractère douteux qui doit encore être soumis à l'examen microscopique et chimique, mais le Père Teilhard de Chardin, chargé de ces fouilles du point de vue géologo-archéologique et qui vient de communiquer ces renseignements, n'a pas l'impression qu'il s'agisse de traces de feu).

Morphologiquement (fig. 1 et 2), l'être de Pékin est plus primitif que l'hominien et il se rapproche du fameux pithécanthrope de Java, au sujet duquel il y a lieu d'ouvrir une parenthèse. L'auteur russe précité, seul d'entre tous les anthropologues, admettait que la calotte du pithécanthrope était une calotte brisée, puis déformée, ne provenant pas d'un être différent de l'homme. Sans parler de considérations anatomiques s'opposant à cette manière de voir, il était évident que cette hypothèse tomberait le jour où l'on découvrirait — ce jour est arrivé — un second exemplaire, plus ou moins rapproché, de l'être de Java. Il en est ici exactement de ce qu'il en fut de l'hominien de Neandertal. Tant que l'on ne posséda qu'une seule calotte, celle même trouvée à Neandertal, une autorité comme Virchow put faire admettre par un grand nombre d'anthropologues qu'il s'agissait d'un cas pathologique. Depuis, les découvertes subséquentes d'hominiens identiques, appelés néandertaliens en souvenir du premier, réduisirent à néant l'hypothèse de Virchow.

L'être de Pékin (crâne I) est légèrement plus volumineux, moins aplati de voûte que le pithécanthrope, comme le montre la figure 2. La capacité du crâne est de 980 cm^3. Celle du pithécanthrope (elle ne peut être déterminée exactement, vu l'absence de la base) est de 800 à 900 cm^3. Les crânes des hominiens sont beaucoup plus capaces : ils vont, masculins et féminins mêlés, de 1.150 à 1.600 cm^3 (la moyenne humaine va de 1.150 à 1.300

pour les femmes, de 1.300 à 1.450 pour les hommes, mais beaucoup d'individus franchissent cette « classe » moyenne dans un sens ou dans l'autre; le chiffre de 980

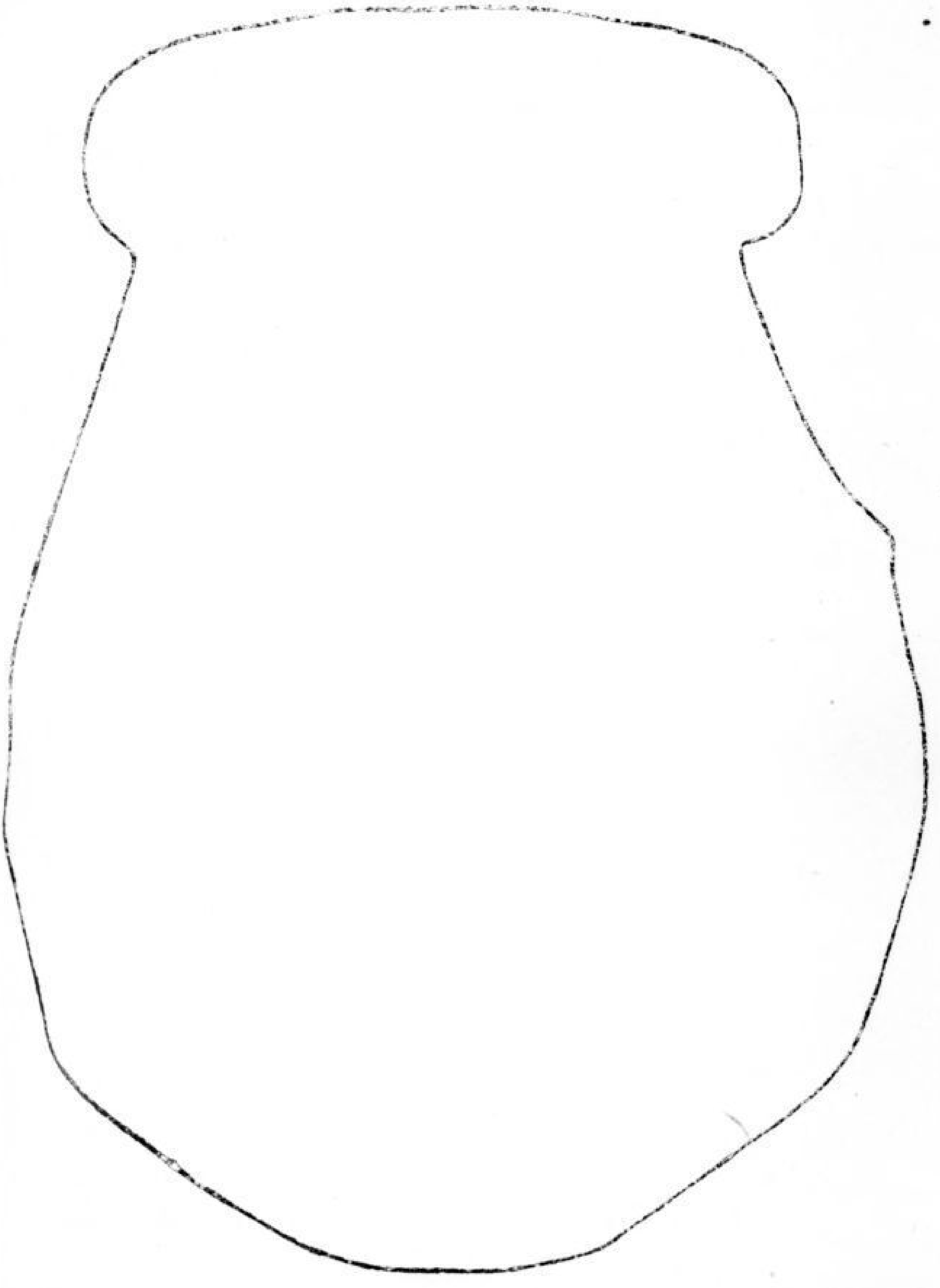


Fig. 1. — Le contour de la vue supérieure du *Sinanthropus pekinensis* (crâne I). En haut, la puissante visière sourcilière. — Réduction aux 7/10 environ de la grandeur naturelle (longueur maximum réelle du crâne, 192 millimètres).

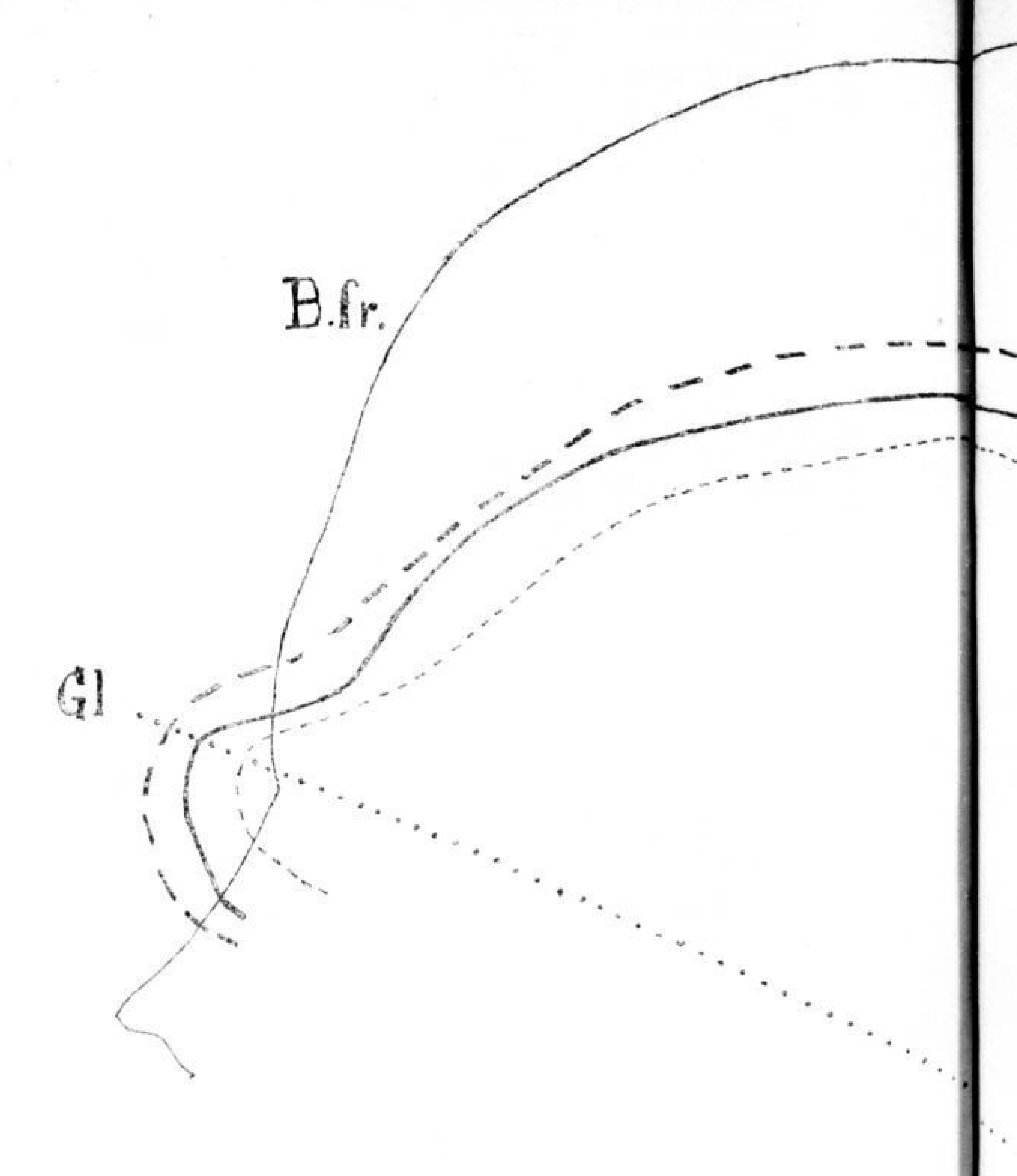


Fig. 2. — Superposition, à partir du milieu de la ligne qui réunit la glabelle Gl (point proéminent entre les sourcils) et l'inion In (point occipital), des profils latéraux, en grandeur naturelle :

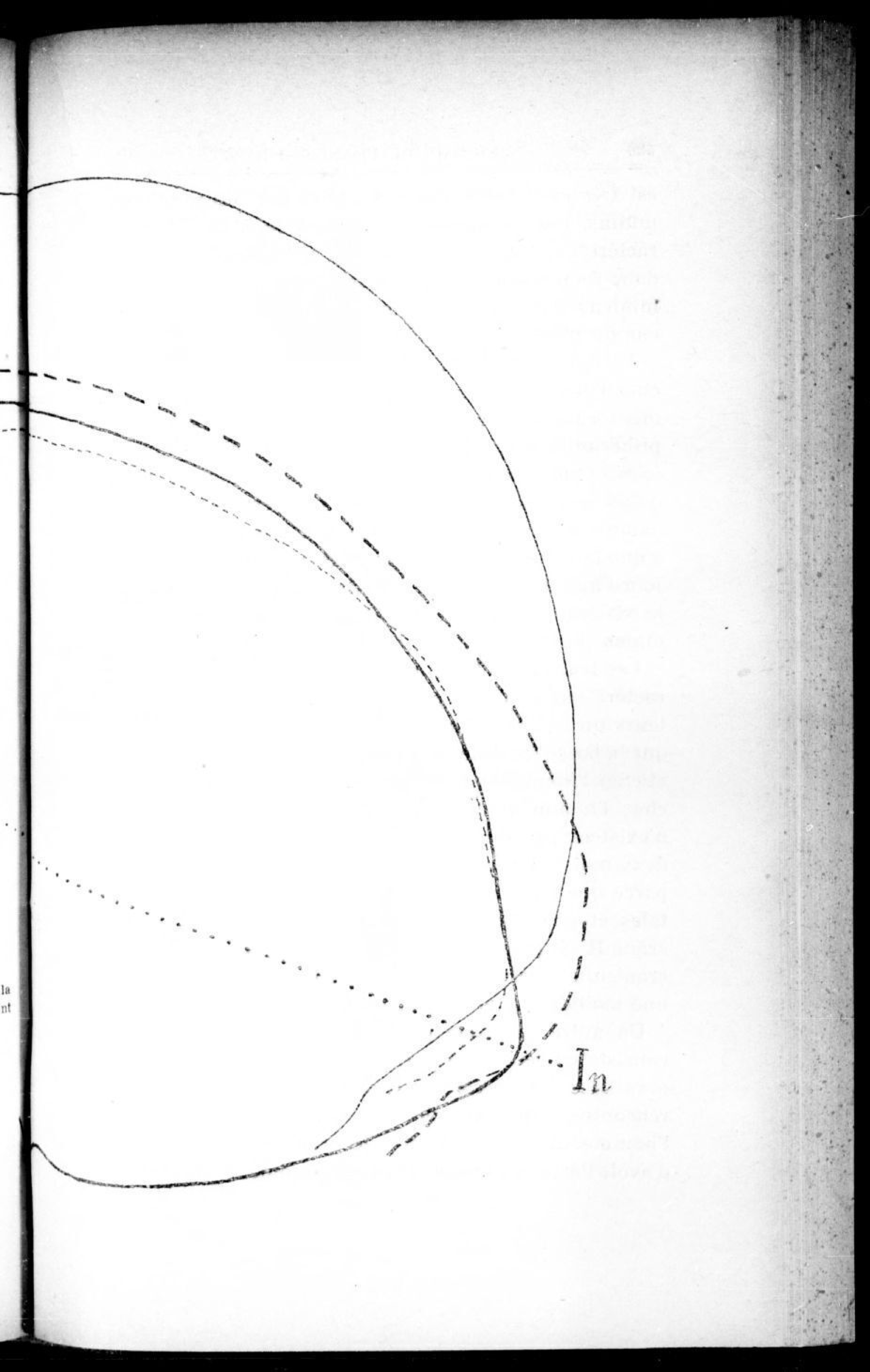
de l'hominidé pithécanthrope - - - - - - -

de l'hominidé sinanthrope ———

de l'hominien néandertalien (exemplaire de La Quina) — — —

de l'homme (Arabe moderne) ———

B. fr. indique la région de la bosse frontale.


In

est très exceptionnellement atteint par des individus féminins, non européens, de l'*Homo sapiens*). Par ce caractère capital, l'être de Pékin, qui est adulte, se place donc à mi-chemin du pithécanthrope d'une part, des hominiens et de l'homme d'autre part; il est même plus proche du pithécanthrope.

La figure 1 montre l'énormité de la visière sourcilière chez l'être de Pékin, aussi développée du reste, relativement à la grandeur absolue de la boîte cranienne, chez le pithécanthrope, chez l'être de Pékin et chez l'hominien (c'est l'hominien de la Rhodésia, dont on ne possède qu'un seul exemplaire, qui a la visière la plus formidable); parmi les races de l'espèce *Homo sapiens*, il n'y a que la race éteinte de Brux et la race australienne d'aujourd'hui qui aient des arcades rappelant quelque peu la visière des préhumains (hominidés) et des protohumains (hominiens).

Les bosses frontales, chez l'être de Pékin, sont un caractère qui n'est pas primitif (elles peuvent être par ailleurs un caractère de féminité) ; sur la figure 2, on voit que la bosse frontale est nettement marquée chez l'homme et chez l'hominidé de Pékin, qu'elle est par contre effacée chez l'hominien et chez le pithécanthrope. Ces bosses n'existent pas sur le crâne II, et c'est l'occasion de dire deux mots de celui-ci, beaucoup moins utilisable que le I parce que très incomplet. Par l'absence des bosses frontales et peut-être aussi par sa forme plus allongée, le crâne II est plus primitif que le I, mais, par une capacité cranienne légèrement supérieure (à l'estimation) et par une moindre épaisseur des os, il est moins primitif.

Un autre caractère de primitivité de l'être de Pékin consiste en ceci que la plus grande largeur du crâne est à sa base même, comme chez les singes, fait qui ne se rencontre, sauf exception, ni chez l'hominien, ni chez l'homme. Ainsi, vu de dos, le crâne de Pékin, au lieu d'avoir l'aspect d'une boule plus ou moins ronde (homme)

ou aplatie (hominien de Neandertal), a le profil d'une cahute à parois inclinées surmonté d'un toit à deux pentes encore plus inclinées.

Enfin, quoiqu'il soit impossible d'entrer ici dans la description des caractères de détail, l'un d'entre eux doit être mentionné. Parfois, l'homme présente à l'occiput une crête transversale dite crête occipitale, et parfois, plus rarement, il en possède une autre au-dessus de l'oreille, dite crête supramastoïdienne. Chez le pithécanthrope, ces deux crêtes, formant un fort bourrelet, sont le prolongement l'une de l'autre. Or, chez l'être de Pékin, si les deux crêtes sont là, elles ne sont pas dans la continuation l'une de l'autre; prolongées, elles formeraient des parallèles, ce qui prouve un accroissement de la boîte cranienne, et primairement du cerveau, entre les deux plans correspondant aux deux lignes (Sergio Sergi, plus haut cité, admet en effet que le cerveau a commencé à devenir humain par un développement de sa partie postérieure). Le comportement des crêtes en question ne peut être bien décelé par des figures; seul le crâne lui-même ou un bon moulage permettrait de juger de l'état des choses, mais c'est au Père Teilhard de Chardin que, sur notre demande, nous devons personnellement communication de ce qui en est sous ce rapport, conformément à ce dont Black lui a fait part (le mémoire définitif de ce dernier ne paraîtra qu'en 1931).

En résumé, l'être de Pékin, qui n'est naturellement pas un homme, est plus primitif qu'un hominien et moins primitif que le pithécanthrope, et c'est légitimement qu'il a reçu un nom spécial, celui de *Sinanthropus pekinensis*.

Le genre sinanthropus rentre naturellement dans la famille des hominidés; celle-ci comprend donc maintenant trois genres, à savoir, du moins au plus évolué : *Pithecanthropus, Sinanthropus, Homo* (hominiens et homme). La figure 2 montre cette gradation; comme exemple d'hominien de Neandertal, nous avons choisi l'hominien de

La Quina (Charente), très typique, dont la belle description est due au Dr Henri Martin et dont un schéma, augmenté du profil du sinanthropus, nous a permis d'établir la figure 2.

§

CONCLUSIONS

La description qui vient d'être donnée du sinanthrope et les circonstances concomitantes de sa découverte, à savoir l'absence d'industrie, montrent que lorsqu'on connaîtra tous les échelons de la chaîne — apparente ou réelle génétiquement — qui relie l'animal à l'homme, il sera peut-être très difficile de tracer une limite précise entre le premier et le second. Les singes anthropoïdes sont dûment des animaux; le pithécanthrope et le sinanthrope relèvent d'une animalité tempérée. L'homme est dûment humain; les hominiens relèvent d'une humanité tempérée. Pour ceux qui désirent des linéaments précis, la nouvelle découverte confirme le schéma du cadre que nous avions tracé voici trois ans déjà : « Les primates (sauf les hominidés) sont des animaux anatomiquement et industriellement. Les hominidés (sauf les hominiens) sont des êtres qui ont acquis une première forme préhumaine sans posséder de faculté industrielle. Les hominiens (sauf l'homme) sont des êtres qui ont acquis une forme protohumaine en même temps que la première faculté de fabrication industrielle. L'homme, enfin, est l'être chez lequel l'habitus humain s'accompagne des aptitudes industrielles que nous lui connaissons. »

La découverte du sinanthrope permet enfin une déduction d'ordre plus général. Elle apporte sa pierre à la théorie récente de l'ologenèse humaine, théorie de la naissance *ubiquitaire* de l'homme à partir des protohumains et des préhumains, formant une seule souche, mais une souche panterrestre, descendant elle-même d'êtres ani-

maux également panterrestres (théorie opposée à celles du monogénisme et du polygénisme qui croyaient en un, respectivement en plusieurs « berceaux » de l'humanité). Nous savons maintenant que les quatre angles de l'Ancien Monde ont été occupés par des ancêtres de l'homme, à savoir, en allant du moins au plus développé, et, géographiquement, dans le sens contraire à celui des aiguilles de la montre : la Malaisie par le pithécanthrope, la Chine par le sinanthrope, l'Europe par les hominiens de Heidelberg et de Neandertal, l'Afrique du Sud par l'hominien de la Rhodesia. La légitimité de la thèse otogénétique — qu'admet avec certaines atténuations le professeur Fraipont de Liége — est ainsi démontrée, du moins pour l'Ancien Monde, selon la proposition pacificatrice du professeur von Eickstedt, de Breslau. Conciliateur entre l'ancienne théorie des migrations à partir de centres et l'ologenèse humaine panterrestre, von Eickstedt conçoit que cette dernière peut être admise pour l'Ancien Monde, tandis que le Nouveau Monde aurait été occupé par migrations à partir de l'Ancien. Mais le principal, pour l'ologénisme, c'est que son processus ait été reconnu comme valable pour la plus grande partie du globe, validité que soutient dès maintenant la révélation du *Sinanthropus*.

Dr GEORGE MONTANDON
Membre de l'Institut français d'Anthropologie.

« *FIGURES* »

COLETTE

Willy (Henry Gauthier-Villars), qui fait de la critique musicale, et sous le pseudonyme de Maugis participe au mouvement symboliste, a trente-quatre ans quand il épouse, en 1893, Mlle Gabrielle Colette.

Elle porte encore ses « royales tresse », et il plaisante : « Dans la rue, j'ai toujours peur, avec elle, qu'on m'arrête pour détournement de mineure ». Mais cette toute jeune femme dont les souvenirs de son pays natal — Saint-Sauveur-en-Puisaye — embuent de rêverie les yeux, « beaux comme des huîtres », étonne par la fraîcheur de ses impressions l'écrivain blasé qui hante les cénacles et les cafés de Paris depuis près de trois lustres déjà. Il la fait parler et bientôt écrire. C'est la période où, la tenant cachée, tel un escamoteur, sous son légendaire chapeau de haute forme, il tire de ce chapeau truqué, avec le geste de dérouler des serpentins, et en étourdissant le public de calembours, la fructueuse série des *Claudine*.

L'étonnant est que la critique n'ait point deviné qu'aucun homme n'eût été capable d'inventer les attitudes ni les propos de l'enfant terrible, puis de la jeune fille et de la femme qui s'exprimaient dans ces livres.

Signaler, en effet, ce qui n'est pas de Colette dans les *Claudine*, le moindre grimaud de lettres le pourrait aussi aisément qu'un marmiton les taches d'ébène d'une dinde truffée... Mais, avec *Claudine s'en va*, en 1903, la collaboration Colette-Willy cesse. Le divorce va suivre.

« J'ai découvert une créature épatante. Savez-vous qui? C'est exactement moi, avant mon mariage. »

Il faut retenir cet aveu, daté de 1895. Colette ne l'a point renié depuis, et l'on peut affirmer qu'au vice près, dont Willy la farde ou l'incite à se farder pour faire scandale, elle est déjà tout entière dans l'héroïne de la pension de Mlle Sergent, à Montigny, que Polaire incarne sur la scène des « Bouffes-Parisiens » : masque aigu à bouche de clown, dans les courtes boucles d'une chevelure ébouriffée, au-dessus d'un large col plat, empesé; tablier de lustrine noir et jambes nues, coupées de chaussettes.

Mais Colette fait aussi du théâtre, de son côté. Que dis-je? du music-hall (elle en décrira l'*envers,* d'un pittoresque bohémianisme) et elle apprend avec Wague l'art de la pantomime. On le devine, cependant : ce ne sont pas ses œuvres qu'elle interprète. Elle a besoin de gagner son indépendance. Et comment mieux sentir qu'en liberté?

Toutes les tentatives, et les plus folles, auxquelles se livrera cette sauvageonne seront autant d'essais de sa part pour se soustraire aux contraintes sociales. Non qu'elle ait rien d'une Nora ou d'une Hedda. Mais la civilisation la détraque comme un vin trop capiteux, et c'est sa façon de réagir contre l'ivresse mauvaise qu'elle en éprouve que de commettre des excentricités.

L'Ingénue libertine reprend-elle racine dans son sol natal, ayant rompu *L'entrave*? La voilà s'épanouir aussitôt avec calme, et donner ses fleurs. Elle l'a constaté dans *La retraite sentimentale* qui fait suite à *La vagabonde :* jamais elle n'est aussi heureusement elle-même qu'au milieu des champs, des bois, des eaux, dont elle sait surprendre les palpitations les plus fugitives, et parmi les bêtes dont personne ne recueillit aussi fidèlement les confidences. Point de femme, au surplus, moins compliquée qu'elle, car subtilité de perception ne veut pas dire raffinement cérébral, et ce serait plutôt le contraire.

« Je ne suis pas une princesse enchaînée », s'écrie Lola, de *l'Envers du Music-Hall*. Et Colette serait tentée d'ajouter comme elle : « Mais une chienne, une vraie chienne, au cœur de chienne. »

Rien de factice, dans sa façon de goûter les choses et d'en épuiser le plaisir jusqu'à la limite de la douleur. Elle a des nerfs comme sa chatte Kiki-la-Doucette, et elle est douée de flair comme son bull Toby. Elle adore la vie aussi éperdument qu'eux, et son instinctif effroi de la mort est égal au leur.

La mort, elle la sent dans tout, et dans la communion charnelle, en particulier, à laquelle Claudine reproche, en secret, à son mari d'apporter une âme trop légère, car la volupté lui révèle un infini mystérieux qui la bouleverse. Elle a peur de l'amour qui a peur de tout, et que tout menace...

Aussi bien, est-ce en dehors des expériences du cœur, qui toutes lui furent amères, qu'elle a savouré le vrai bonheur. Après avoir été quelque temps baronne de Jouvenel, Colette a trouvé asile dans *la maison de Claudine* où s'entrelacent *Les vrilles de la vigne*. Ecoutez-la parler à son chien : « Je veux faire ce que je veux... Je veux écrire des livres tristes et chastes où il n'y aura que des paysages, des fleurs, du chagrin, de la fierté et la candeur des animaux charmants qui s'effraient de l'homme. »

De ces beautés que fait une heure et qu'une autre défait, nulle n'échappe à sa merveilleuse sensibilité. Ecoutez-la encore, devant la mer si éclatante de soleil que les mouettes ont le dessous des ailes couleur de rose : « Fais un signe, le vent s'assoira sur la dune, léger, et s'amusera, d'un souffle, à changer la forme des mouvantes collines. »

Au spectacle de cette édification et de cette transfiguration perpétuelles des formes sous la fugacité des lumières, son âme blessée s'apaise et lentement guérit. C'est *La naissance du jour*, à la faveur duquel se dissipent les der-

niers fantômes d'une réalité fallacieuse. Dans ce monde matériel, plein de secrets obscurs où elle s'est retirée — après avoir vécu incognito parmi les hommes pour apprendre à souffrir — on dirait qu'une pullulation anonyme la comble et qu'elle recueille de son adaptation complète à la nature une douceur qui lui fait oublier jusqu'aux joies de l'esprit...

JOHN CHARPENTIER.

LES DESTINS SOLIDAIRES [1]

III

Lucien ne parla pas de son engagement à sa mère. Celle-ci gardait, à l'égard des signatures données, la méfiance des artisans trop souvent dupés par les hommes d'affaires. Il se dit : « Après le succès, l'aveu sera plus facile. »

Cependant, il se sentait plus nerveux à mesure que le grand jour approchait. Le soir de la répétition générale, Madeleine et lui prirent leur repas en hâte, car ils voulaient arriver de bonne heure, au cas où quelque détail imprévu causerait des difficultés au dernier moment. Leur mère les servait sans prendre le temps de manger elle-même. Elle demanda :

— Alors, vous ne pouvez pas m'emmener avec vous?

Ce fut Lucien qui répondit :

— Mais non, maman, c'est impossible... Nous ne saurions que faire de toi.

Il parlait sans brutalité et sans insolence; elle s'était toute sa vie effacée devant ses enfants; elle les avait toujours admirés ; si bien qu'ils s'adressaient habituellement à elle d'un ton affectueux et cavalier. Madeleine, plus tendre de sa nature, expliqua :

— Tu comprends, maman, dans les coulisses, tu te sentirais dépaysée... Et la salle ne sera même pas éclairée quand nous arriverons.

Mme Mirault poussa une exclamation de désespoir, sincère et comique :

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 782.

— Comment ferai-je pour trouver le théâtre?

— Tu prendras un taxi, dit Madeleine de son même ton prévenant.

La vieille femme hocha la tête :

— Ça coûte cher?

Lucien leva les bras au ciel avec une indignation affectée, pleine d'entrain :

— Alors, quoi, maman, le jour où ton fils et ta fille font leurs débuts sur la scène française... tu en es à quarante sous près?

Elle sourit. Lui, c'était son plus jeune; elle ne savait pas lui résister. Pourtant, son instinct de petite bourgeoise protesta avec méfiance :

— Quarante sous, c'est une façon de parler. J'en aurai au moins pour dix francs.

Il se leva et, de son air d'enfant gâté :

— Ah! non, là, maman, tu exagères... Ou tu es de mauvaise foi. Pour combien en avons-nous eu l'autre fois, Madeleine?

— Huit francs, pourboire compris.

— Voyons, reprit Lucien... Un jour comme celui-ci, où tes deux enfants entrent dans la gloire la main dans la main...

Il avait pris sa sœur par la main, et il voulait la forcer à se lever, mais elle résistait en riant. Il avait un enjouement nerveux, un peu fébrile :

— C'est le plus beau jour de ta vie...

Comme Mme Mirault esquissait un geste, il protesta, devançant l'objection :

— Ah! non! je t'en prie, ne nous reparle pas de ce jour bachotesque... Tu trouves qu'il était plus beau que celui-ci ?

Elle regarda son fils avec tendresse :

— Ah! ce télégramme-là m'avait fait plaisir... Tous les deux reçus au bachot...

Il éclata de rire :

— Tu oublies que moi, c'était seulement ma première partie.

— Ça ne fait rien, vous aviez quelque chose...

— Quelque chose en poche! railla Lucien.

Il frappait sur sa poche, comme il avait souvent vu faire à sa mère, en rappelant ce télégramme, célèbre dans la famille. Et il ajouta, en se tournant vers Madeleine :

— Ah! ma grande, nous ne savions pas ce jour-là que nous accomplissions la plus belle action de notre vie. Quelle idée nous avons eue de mettre cela sur le même télégramme! Si nous avions envoyé chacun la nouvelle séparément, cela aurait moins frappé maman. Voilà, c'est fini, nous ne ferons jamais rien de mieux dans notre vie.

Il plaisantait, mais il y avait de l'amertume dans sa voix. Il s'irritait souvent de voir sa mère émue en rappelant telle parole qu'il avait prononcée, enfant, et qui lui semblait insignifiante ou ridicule. Il aimait beaucoup sa mère, au point d'être jaloux du petit garçon qu'il avait été, et auquel elle conservait encore toute sa tendresse.

— Je t'assure, maman, que si ça réussit, c'est une affaire épatante pour nous deux. Plus besoin de chercher une situation sociale. Je place ma première pièce chez Mercœur, la suivante à l'Odéon. Et puis après, le boulevard, la grosse galette...

Mais la vieille n'était pas convaincue :

— Il y en a tant qui ne réussissent pas.

— Pas nous, pas nous, maman, dit Lucien. Allons, vite, ma grande, filons. Dumas va s'impatienter, croire que sa vedette est malade...

— C'est de moi que tu parles? demanda Madeleine avec un petit sourire.

— Eh! de qui veux-tu que ce soit?

— De Mme Lanièvre?... Sait-on jamais?

Elle regardait son frère avec un peu d'ironie. Il rougit et passa devant elle. Dans le couloir, il mettait son pardessus- :

— Allons, vite, vite, Madeleine. Au revoir, maman.

— Attends-moi donc, dit sa sœur. Je n'ai même pas eu le temps de mettre mon chapeau.

— Il n'y en a pas dans ma pièce. En un tel jour, l'auteur est maître.

Il riait, mais il trépignait d'impatience. Enfin, Madeleine fut prête à le suivre. Ils descendirent l'escalier rapidement; ils avaient, dans leur hâte, laissé la porte de l'appartement entr'ouverte. Et en venant la fermer, Mme Mirault leur cria :

— Bonne chance!

Mais ils étaient déjà trop loin de leur mère pour l'entendre.

Restée seule, elle mit soigneusement l'appartement en ordre et s'habilla. Puis elle descendit et, sur le bord du trottoir, s'efforça d'arrêter un taxi. Elle s'y prenait avec maladresse. Tantôt, elle faisait de grands gestes pour arrêter une voiture contenant des voyageurs; et tantôt, craignant de se rendre ridicule par un geste de main, elle laissait passer une voiture vide. Enfin, un chauffeur plus avisé s'arrêta juste devant elle, et elle monta.

Elle était émue à la pensée que, tout à l'heure, elle allait se trouver seule parmi des inconnus. Elle avait demandé à Lucien de l'attendre à la porte, de la mener à sa place; mais il avait plaisanté, puis s'était presque fâché : elle avait un fauteuil numéroté, il ne pouvait pas y avoir d'erreur. Elle avait insisté pour ne pas être au premier rang; elle imaginait d'instinct la salle comme le patronage où sa fille avait débuté à l'âge de douze ans : la place de la mère était alors auprès de M. le Curé. Aujourd'hui, elle savait qu'il y aurait des gens importants, de grands critiques de qui dépendait le sort de la pièce. Elle se sentait humble en pensant à eux; et pourtant, elle était fière que ses deux enfants fussent les héros de la soirée.

Le taxi, ralentissant, vira vers un trottoir sombre où

brillait une seule porte éclairée. Mme Mirault descendit et se mit à fouiller maladroitement dans son sac. Elle aurait voulu lire le chiffre marqué sur le compteur, mais elle ne le pouvait pas sans lunettes; et les tirer de l'étui, les ajuster sous le regard impatienté du chauffeur, elle sentait bien que c'était impossible. Quand il releva le drapeau, elle éprouva comme un petit choc : « C'est fini, maintenant, il peut me compter ce qu'il veut, il n'y a plus de preuve. »

Deux autres voitures étaient déjà venues se ranger contre le trottoir et étaient reparties avant qu'elle eût payé. Elle suivit un couple qui entrait. Elle se trouva dans un vestibule, et elle ne se sentit pas dépaysée. Au vestiaire se tenaient des jeunes filles qui s'empressaient avec des sourires; au contrôle, c'étaient des jeunes gens qui, le front barré d'un pli, s'appliquaient avec gravité : ni les uns ni les autres n'exerçaient leur métier habituel. Dans cette même atmosphère d'amateurs dévoués, autrefois, pénétrait Mme Mirault lorsqu'elle entrait au patronage. Mais là-bas, on l'aurait déjà reconnue, on lui aurait dit : « A la bonne heure, vous venez voir Madeleine. Elle est étonnante, cette petite. Elle est sur la scène comme chez elle... Un véritable talent d'actrice. »

Ces mots-là, elles les avaient souvent répétés, les dames patronnesses de là-bas. Si elles avaient su que le destin les prendrait au mot... Maintenant, il était trop tard pour reculer. Seul un échec, ce soir, pouvait détourner Madeleine de cette voie. Et elle en serait déçue, brisée peut-être à jamais... Mme Miraut fit un effort sur elle-même : il ne fallait pas être triste aujourd'hui, ses enfants le lui avaient défendu. Elle avança vers une porte et tendit son billet.

Elle se sentait perdue dans cette foule. Parmi les hommes, les uns, en smoking, faisaient bomber des chemises souples; les autres, en tenue de ville négligée, affectaient de garder quelque foulard noué autour de la gorge ou,

sur la tête, quelque chapeau de forme inconnue. Mme Mirault n'en était point surprise; de la part d'un homme, il faut s'attendre à tout : un homme a le droit de s'habiller comme il veut. Mais le fard, sur le visage des femmes, lui causait une répulsion physique et la gêne que l'on éprouve devant un spectacle indécent. Les vieilles avaient les cheveux d'un blond terne ou d'un brun violacé; leur visage était ravagé de fissures qu'aucun plâtre ne pouvait boucher; les jeunes masquaient la ligne pure de leur joue sous une couche de poudre uniforme, qui leur donnait des regards effrontés. Gênée par tout ce voisinage, se croyant regardée, Mme Mirault était mal à l'aise.

Quand elle fut assise, pourtant, elle se reprit. Sans d'abord savoir pourquoi, elle retrouvait l'atmosphère connue. Elle avait cru voir des gens raides, ennuyés d'attendre le début du spectacle, comme au théâtre de Rouen, où elle allait autrefois avec M. Mirault. Mais ici, on bavardait, on prononçait le nom des amis communs, on les dénigrait. Jamais, à Paris, Mme Mirault n'avait vu réunis autant de gens qui parussent se connaître. Et cela, une fois de plus, lui rappela le patronage de sa province, sans qu'elle sentît l'ironie du rapprochement.

Car elle s'isolait dans ses souvenirs. Elle était comme un navire dont les passagers causent entre eux sans s'occuper des vagues ni du vent, un navire au complet qui fend l'onde et l'écarte devant lui. Elle revoyait la petite scène de là-bas, la première fois que sa fille y avait paru. Madeleine n'avait pas encore fait sa première communion, et on lui avait mis un voile blanc, car elle figurait une mariée dans une opérette puérile. Le lieutenant Mirault n'était pas là, hélas, puisqu'il se battait sur le front. Mais comme elle était fière, la maman! Elle pensait aux deux grands jours qui viendraient, où Madeleine porterait un voile blanc. Elle avait vu le premier, et elle avait pleuré de joie. Mais l'autre, le verrait-elle jamais?

Elle voulut penser à autre chose, regarder autour d'elle. Cet homme de haute taille, avec ses fortes moustaches, elle se rappelait avoir vu son portrait quelque part. Où donc? Elle s'efforça de se rappeler le nom sous le portrait. Elle n'y réussit point. Et la question lui revint à l'esprit malgré elle : « Quand donc marierai-je ma fille? Toutes ces femmes-là ont-elles des maris? » Elle était inquiète de ne point connaître les siens qui unissaient ces gens, de ne pouvoir encadrer chacun dans son histoire, et dans celle de sa famille.

Les trois coups furent frappés à longs intervalles, et la foule ne se tut que longtemps après le lever du rideau. Mme Mirault en fut choquée, ramenée au présent : l'avenir de ses enfants se décidait là. Elle se le répétait, mais au fond, elle ne le croyait pas; qu'une vie pût se jouer dans ces décors de toile, cela lui semblait aussi invraisemblable que ces récits du grand monde où une fortune se joue sur un tapis vert.

Etranges parurent les premières paroles de la pièce aux oreilles de Mme Mirault. Elle les connaissait, certes, elle les avait entendu lire, discuter, répéter. Mais c'était toujours par la voix de ses enfants, dans leur bureau, parmi les tentures qu'elle arrangeait elle-même. Et ces paroles, qui étaient leur bien à tous trois, elles étaient maintenant distribuées à ces gens-là. Les mots prononcés appartiennent aussitôt à ceux qui les entendent. Mme Mirault sentit bien qu'ils n'étaient plus à elle.

Madeleine parut, avec une aisance un peu insolente. A vrai dire, Mme Mirault ne reconnut pas sa fille. Madeleine avait le visage fardé comme les autres femmes; ses yeux étaient plus grands et plus sombres que de coutume, à cause de quelque artifice. Les vêtements mêmes, sous la lumière brutale, semblaient de couleur plus crue. Ce corsage, pourtant, Mme Mirault l'avait monté de ses propres mains : Madeleine n'aimait guère la couture. La voix aussi était plus haute, plus variée, tantôt mordante

et tantôt chaude, avec des intonations que Mme Mirault ne connaissait point.

Le premier acte fut accueilli sans enthousiasme. Avant même que le rideau eût touché les planches, les gens étaient debout. Dans le couloir, tout près de Mme Mirault, deux hommes causaient :

— Heu, heu...

— Désuet, démodé...

Mais l'un d'eux avisa cette vieille femme qui écoutait ingénument en levant la tête et en tendant l'oreille, et il poussa son compagnon du coude. Il avait une figure honnête, avec un lorgnon aux verres sans monture, à la mode de naguère. Mme Mirault lui sut gré de s'éloigner.

Le public ne fut vraiment pris que vers le milieu du second acte. Mme Mirault restait étonnée, mais point comme tout à l'heure. Il y avait dans les mots, maintenant, une puissance dramatique entraînante. Madeleine jouait avec plus de vérité et de concentration. Mme Mirault elle-même oublia sa fille et ne vit plus que l'héroïne se débattant pour sauver celui qu'elle aimait. Pourtant, quand le rideau tomba, la vieille femme se sentit honteuse : c'était sa fille qui avait montré une telle ardeur d'amour, une telle fièvre de dévouement. Mme Mirault se dit : « Bah ! elle joue un rôle ! » Mais elle en garda un malaise dont elle devait se souvenir plus tard.

S'accoutumant au milieu, plus rusée maintenant, Mme Mirault se leva et chercha à surprendre des conversations.

— Pas mal, évidemment...

— Facile...

— Il y a de l'émotion...

— L'acte est trop monté... Attendez le trois...

La vieille femme s'intéressait à l'issue de ce combat. Elle voulait se souvenir du troisième acte; elle en retrouvait bien les lignes générales, elle revoyait certains gestes de son fils, elle entendait des inflexions de voix; mais tou-

jours dans le bureau là-bas. Que deviendraient ces mêmes paroles prononcées ici tout à l'heure, elle ne le savait point; et quels gestes, quel décor?

Elle espéra une minute que ses enfants allaient la rejoindre dans la salle, pour lui confier leurs espérances. Ils seraient reconnus, regardés. Et elle comprit aussitôt qu'ils ne pouvaient pas venir vers elle. Ils avaient toujours vécu dans un autre monde, supérieur et factice, un monde où elle ne les suivrait jamais. C'était aujourd'hui comme les autres jours : elle les admirait de loin, séparés d'elle par une rampe brillante. Ils ne lui appartenaient que dans leurs actes familiers. Elle n'avait d'autre joie que de les bien servir.

Elle regagna sa place avec le désir que le spectacle fût fini; il lui tardait de les retrouver près d'elle, ce soir, de brosser leurs vêtements quand ils les auraient quittés.

Le début du troisième acte fut écouté dans le silence, avec plus de respect que d'intérêt. Il était très différent du précédent, plus calme, sans guère d'action. Puis Madeleine reparut. Elle avait toujours cette même ardeur concentrée, mais elle paraissait se dominer; elle était plus grande dans la douleur résignée qu'elle n'avait été auparavant dans la lutte. L'homme était déchu devant elle, et voilà que, par sa présence, par on ne sait quelle musique qui n'était pas dans sa voix, elle le rapprochait d'elle, elle le reprenait, le recréait. Le rideau descendit et la foule resta un instant comme hébétée. Dumas, aux aguets derrière un portant, crut la partie perdue.

Quelques applaudissements violents, provocants, éclatèrent dans un coin; mais ils cessèrent dès que le rideau se releva. Madeleine parut, suivie des autres acteurs; elle était redevenue elle-même, plus petite et plus jeune; ses traits étaient tirés par la fatigue.

— La pièce que nous avons... que nous venons...

Elle, qui paraissait si sûre d'elle-même tout à l'heure, elle se troublait maintenant. Elle savait que derrière elle

se trouvait Dumas accablé, et seul, dans le couloir froid, son frère blême et nerveux.

Sentant qu'elle balbutiait, elle se passa les mains sur le visage; et il y eut, dans son geste, quelque chose de si naïf que la salle entière applaudit. Alors seulement, Madeleine comprit qu'elle maîtrisait cette foule; et, avec sa même audace tranquille, qui ne la rendait pas entièrement sympathique, mais qui l'imposait :

— La pièce dont nous venons de donner la répétition générale devant vous est de M. Lucien Mirault.

Encore, une seconde de silence; on attendait un geste du voisin, on craignait d'être dupe ou de se rendre ridicule. Puis, du même coin que tout à l'heure, partirent les applaudissements. La salle entière s'y joignit. Les gens qui étaient déjà dans le couloir ralentirent leur marche; ils avaient peur de fuir trop vite, maintenant, devant ce qui était peut-être un succès.

— L'auteur! l'auteur!...

Ce n'étaient que quelques voix timides. Mais Dumas eut un geste heureux. Au lieu de regarder vers la coulisse pour inviter l'auteur à paraître, il leva les bras en l'air avec une attitude involontairement comique, comme un domestique désolé que son maître soit absent. La gaucherie de Dumas décida de la victoire. La foule entendait ne pas être frustrée du spectacle de l'auteur, s'il lui plaisait de le voir. Alors, de partout, jaillirent des cris confus :

— L'auteur! l'auteur!...

Dumas se précipita dans la coulisse et revint en tirant une manche de veston qui révéla la chemise à l'épaule; mais le tout disparut dans un effort violent. Cette fois, ce fut du délire; la foule exigeait de voir l'auteur comparaître devant elle, piteux, ridicule et pantelant.

Dumas fit signe à Madeleine et tous deux s'enfoncèrent dans la coulisse. La foule criait toujours : « Bravo, bravo! l'auteur! » Dumas, muni d'une poigne solide, ramenait

cette fois Lucien tout entier; Madeleine le tenait de l'autre côté, et le jeune homme finit par ne plus se débattre. Il s'avança pour saluer. Dumas sentit que la scène allait tourner à la confusion de l'auteur, et il fit baisser le rideau rapidement, alors que Lucien avait encore le dos courbé sous les applaudissements. Si bien que la foule, n'ayant pas pu se rassasier, continua de hurler avec violence : sa volonté tyrannique, c'était de voir sous ses yeux l'auteur réduit à merci. Les vieux routiers haussaient les épaules, mais n'osaient pas sortir.

Par suite d'un malentendu, le rideau se releva. Le silence se fit aussitôt, mais la scène resta vide. Les cris recommencèrent, plus comiques, plus gouailleurs. Alors, Dumas eut encore une inspiration : de toutes les mises en scène de sa carrière, ce fut peut-être la plus brillante: il poussa Madeleine seule sur le plateau. Les applaudissements recommencèrent pour elle. Trois fois elle fit mine de se retirer, et trois fois elle dut revenir. La troisième fois, comme les bravos ne s'arrêtaient point, Dumas la happa et la fit rentrer de force dans la coulisse. Dans son émoi, il la tutoya, sans que personne en fût surpris, car c'est un usage courant au théâtre :

— Reste donc ici, petite sotte, tu finirais par tout gâcher...

Cependant, les autres acteurs se pressaient autour de lui :

— Faites donc relever le rideau, on applaudit encore.

— Fichez-moi la paix. Ils nous emboîteraient. Vous ne les connaissez pas.

Puis tout à coup, il se tourna vers Madeleine avec mauvaise humeur :

— Sapristi, tu ne m'as pas nommé... La mise en scène est de M. Dumas...

Le visage épuisé de Madeleine s'assombrit :

— Excusez-moi... Voulez-vous que...?

Il eut un geste de dépit :

— Trop tard, maintenant... Ce sera aujourd'hui comme d'habitude... J'ai toujours travaillé pour les autres...

Elle vint tout près de lui et lui dit presque à l'oreille :

— Je te demande pardon.

Mais il se recula avec précipitation :

— Je t'en prie... Pas de sentiment ici...

Alors, Madeleine rougit et baissa la tête.

Cependant, dans la salle presque vide, une vieille femme cherchait son sac qu'elle avait posé à côté d'elle. Elle pensait aux grands jours de sa vie, à la première communion de ses enfants, aux distributions de prix quand ils montaient sur l'estrade. Et elle sut bien que c'était un soir de triomphe, puisqu'elle pleurait.

Sur le trottoir, elle s'essuya les yeux et attendit.

— Eh bien, maman?

C'était la voix de sa fille, tout près d'elle. Elle se retourna et se trouva en présence de ses deux enfants. Mais derrière eux, elle aperçut une femme petite, vêtue d'un paletot de vison. L'inconnue s'approcha de Mme Mirault, tandis que Lucien disait, de sa voix persiflante des mauvais jours :

— Mme Lanièvre, qui a tenu à t'être présentée.

Mme Mirault entendit bien l'ironie dans la dernière partie de la phrase, mais elle n'en distingua pas la cause. Elle avait, dans l'accueil, la bonhomie des gens simples, et elle tendit la main avec empressement :

— Madame, je suis très contente de vous connaître... Surtout un jour comme celui-ci, où mes enfants ont remporté un tel succès.

De sa même voix sourdement irritée, Lucien expliqua :

— Mme Lanièvre a joué son rôle avec beaucoup de talent.

Mme Mirault comprit qu'elle n'avait pas dit ce qu'il aurait fallu. Cette dame était donc parmi les actrices?

Ah! oui, cette petite brune qui paraissait aussi gênée sur la scène que désinvolte à la ville. Mme Mirault ne l'avait pas reconnue.

— Attendez-moi une seconde ici, dit Lucien. J'avance jusqu'au boulevard pour trouver un taxi.

Les trois femmes restèrent seules. De sa voix aimable, aiguë, où l'accent du Midi rebondissait parfois, Mme Lanièvre complimentait Mme Mirault au sujet de ses deux enfants. Mais la vieille femme se trouvait mal à l'aise : elle sentait, sans comprendre pourquoi, que cette présentation avait déplu à son fils.

Il revint bientôt avec une voiture, et ils montèrent tous quatre. Lucien donna au chauffeur l'adresse de Mme Lanièvre :

— 74, rue d'Inkermann, à Neuilly.

Le nombre frappa Mme Mirault. Soixante-quatorze, c'était le numéro du régiment de son mari. Le sept-quatre, comme il disait. Et elle pensa à lui, disparu là-bas, devant Douaumont. Puis elle voulut chasser ce souvenir, pour ne pas s'attrister. Le nom que Lucien venait de prononcer avait aussi trouvé un écho en elle : Inkermann. Elle avait entendu son mari prononcer ce mot-là. Une bataille, sans doute, où le régiment s'était distingué. Et elle revoyait l'homme dans leur petite salle à manger, tel qu'il était avant la guerre. Il entrait brutalement, avec son képi rouge un peu de côté; et il s'asseyait aussitôt, impérieux et las, en beau garçon heureux de se reposer...

Madeleine et sa mère étaient placées dans le sens de la voiture, Lucien et Mme Lanièvre en face d'eux. Il faisait sombre, et Mme Mirault ne distinguait pas le visage de la femme. Elle se demanda seulement :

« Tiens, son mari n'est donc pas venu la chercher? »

Puis elle se rappela. Madeleine lui avait parlé de Mme Lanièvre un jour que Lucien n'était pas là. Son mari était chef-chasseur dans un restaurant de luxe. Mme Mirault avait eu du mal à comprendre que, tenant

le milieu entre le valet et le garçon de café, cet homme pût gagner beaucoup d'argent et être riche. Madeleine avait parlé sans sympathie de cette femme, d'autant plus vaniteuse qu'elle était plus humiliée par le métier de son mari.

Tous ces souvenirs revenaient à l'esprit de Mme Mirault en entendant son fils causer avec Mme Lanièvre. Ils avaient d'abord parlé de la pièce et de son succès. Et, comme la femme évoquait maintenant l'avenir brillant de Lucien, il l'avait interrompue avec impatience. Il se donnait l'air froid de quelqu'un qui ne veut pas se leurrer; en réalité, il était délicat au point de redouter une déception. Aussi parla-t-il de cette voix supérieure qu'il prenait rarement, et seulement quand il était trop ému pour rester maître de lui-même :

— Je vous en prie, ne prononçons pas le mot de succès. Nous verrons dans quelques jours, quand nous aurons lu la presse.

Mme Lanièvre se tut. Mme Mirault fut surprise un instant de voir comme cette femme subissait l'ascendant de Lucien; mais sa pensée n'alla pas plus avant.

D'ailleurs, Mme Lanièvre reprit bientôt la parole pour attaquer un sujet tout différent. Elle racontait une visite à une Exposition de la Révolution française. Elle n'était pas sotte. Désireuse de faire oublier à quel milieu social appartenait son mari, désireuse peut-être de l'oublier elle-même, cherchant au surplus à occuper les longues journées où elle restait chez elle, elle s'était mise à lire l'histoire anecdotique de la Révolution, et elle était renseignée sur les moindres faits.

— C'est sérieux, au moins, cette exposition, disait-elle. Ce n'est pas comme tant d'autres endroits. Vous vous rappelez cette visite que nous avons faite à la Conciergerie et où le guide nous a dit que la princesse de Lamballe avait été égorgée au Temple. Comme si tout le

monde ne savait pas que, le 2 septembre, elle était à la prison de la Force...

Pourquoi cette femme, débitant des choses aussi indifférentes, pouvait-elle déplaire à Mme Mirault? Elle ne se l'expliquait pas. Elle sentait seulement que Mme Lanièvre avait choisi ce sujet pour y briller.

De nouveau, Lucien interrompit la femme :

— Dites-moi, puisque vous prétendez que c'est un jour de succès, nous pourrions aller boire le champagne quelque part?

Mme Mirault sourit, car elle reconnaissait l'une des faiblesses de son fils. Les compliments tirés à bout portant l'irritaient; mais il était fort sensible à une flatterie délicate, et il lui arrivait de la provoquer inconsciemment. Tout à l'heure, quand on lui parlait de succès, il ne voulait pas écouter; et c'était lui maintenant qui reprenait le mot.

Mme Lanièvre parut hésiter :

— Mon Dieu, ce n'est peut-être pas très utile.

Lucien insista, sentant qu'elle était prête à se laisser convaincre :

— Si on ne faisait jamais que ce qui est utile!

La femme cita avec une pédanterie naïve :

— Le superflu, chose si nécessaire...

Lucien haussa les épaules :

— En voilà un vers filandreux, et qui ne donne pas le mot propre, le mot vrai, le mot voluptueux, le mot : luxe... D'ailleurs, il y a tant d'imbéciles qui n'en comprennent pas le sens... Aimer le luxe, c'est enrichir ses perceptions de toute la richesse stupide accumulée par les autres...

Mme Mirault fut surprise de cette sortie; elle n'avait jamais entendu son fils montrer tant d'âpre convoitise : elle se rendait compte qu'il parlait pour Mme Lanièvre comme tout à l'heure elle avait parlé pour lui. Il y avait, entre ces deux êtres, un besoin de s'éblouir l'un l'autre;

elle jouait l'intellectuelle comme il se donnait des airs de jouisseur. Mme Mirault fut choquée qu'il pût y avoir une ressemblance entre son fils et cette femme; et il lui vint à l'esprit une pensée qu'elle écarta aussitôt.

— Alors, reprit Lucien, ça va pour le champagne?

Mme Mirault n'osait pas refuser cette proposition, qui pourtant choquait ses habitudes de vie raisonnable. Ce fut Madeleine qui répondit doucement :

— Ecoute, mon petit Lucien, je t'avouerai que je suis très fatiguée.

Il fit un geste d'impatience :

— Eh! nous dormirons demain.

— Non, je t'en prie, dit Madeleine.

— Mais laisse au moins parler Mme Lanièvre.

— Non, ce n'est pas la peine, je vous remercie.

La femme paraissait dépitée, déçue peut-être de n'avoir pu accepter. Lucien se rencogna et ne souffla mot. Sa mère le sentait humilié de ce refus, comme d'une insulte à sa pauvreté. Mais pourquoi s'occupait-il de l'opinion de cette femme?

Et quand Mme Lanièvre fut descendue devant sa porte et que la voiture repartit, Mme Mirault respira plus librement.

IV

Deux jours après, le matin, Lucien recevait une lettre qu'il agita joyeusement sous les yeux de sa mère :

— Regarde, c'est de Mercœur...

Et comme elle ne comprenait point, il expliqua :

— Mercœur, le metteur en scène...

— Comme Dumas?

— Mais non, Mercœur a une salle à lui; sa troupe joue tous les soirs... Et surtout, surtout, tu comprends, petite mère, avec Mercœur, on gagne de l'argent... Enfin, quoi, c'est l'échelon au-dessus.

— Et qu'est-ce qu'il te dit?

— D'aller le voir. C'est bon signe, maman... Il va me demander une pièce...

Mercœur recevait à midi, et Lucien décida d'aller chez lui le jour même. Ce metteur en scène d'avant-garde habitait dans un endroit digne du vieux répertoire : il avait son appartement dans « un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain ». Lucien traversa la vaste cour, monta les marches d'un perron. La concierge l'avait prévenu que le domicile de M. Mercœur se trouvait à l'entresol, mais Lucien allait passer quand il s'aperçut que le mur était truqué : une porte y était pratiquée, que révélaient seulement deux lignes sombres à angle droit. Il s'approcha et tourna la poignée de cuivre avec curiosité. Derrière cette première porte cachée, se trouvait une porte banale que Mercœur n'avait point voulu placer sur l'escalier même, pour ne point en détruire la haute harmonie.

Lucien fut introduit dans un bureau qu'il eut le temps d'examiner. Des rayons chargés de livres occupaient la moitié inférieure des murs. Derrière le fauteuil du maître, un grand christ ancien tenait tout le panneau. En face, un divan Restauration repliait ses cols de cygne. Sur un mur, un tableau patiné, représentant une descente de croix, s'entourait de maquettes de décors aux couleurs crues. Bourgeois et catholique, Mercœur prétendait renouer la grande tradition médiévale, réconcilier le théâtre et l'Eglise; moderne et audacieux, il accueillait toute mise en scène nouvelle, voire extravagante, raffolait des Bolchéviks et adorait les Juifs, pourvu qu'ils fussent frais émoulus du ghetto.

Il parut enfin. Il avait quarante ans, les cheveux en arrière et le menton en avant. Le regard semblait parfois s'échapper; le cou raide était enveloppé d'une cravate doctrinaire; Mercœur avançait d'un pas léger, sautillant, précieux; Lucien se rappela l'expression des paysans normands : « On dirait qu'il marche sur des œufs. »

— Je m'excuse de vous avoir fait attendre, prononça Mercœur.

— L'honneur est pour moi, balbutia Lucien en rougissant.

Mercœur lança un geste pour écarter toute formule de convention; puis il hésita et s'assit enfin. Après avoir toussoté, il commença d'un ton bref, parlant vite pour cacher cette timidité naturelle qu'il se reprochait :

— Voilà. Votre pièce a du succès. Je l'ai vue moimême. Je suis sûr que vous avez du talent. Si vous avez une œuvre achevée, je serais heureux de la lire... Bien sûr, je ne prends pas d'engagement; il faut d'abord que je voie si cela pourrait convenir à mon public...

Lucien se rassurait en voyant l'autre gêné; il leva les yeux :

— Je vous en enverrai une le plus tôt possible, Monsieur.

— Le plus tôt possible?... C'est cela... A la bonne heure!

Il y eut un nouveau moment de silence. Le regard de Lucien erra dans la pièce. La table de travail était nette, mais sur un guéridon s'accumulaient des manuscrits aux couleurs passées : la fenêtre était proche et le soleil venait les caresser. Une auto sombre entra dans la grande cour de pierre.

Lucien, imité par Mercœur, se leva pour couper court :

— Alors, Monsieur, je vais vous demander permission de me retirer.

Mercœur fit le tour de la table, comme pour accompagner Lucien jusqu'à la porte; mais il s'arrêta tout près du jeune homme; et, d'une voix chantante où perçait l'affectation :

— Je voulais vous demander aussi... Mademoiselle votre sœur a-t-elle l'intention de faire du théâtre?

Cette fois, Lucien rougit de plaisir et se balança un peu avant de répondre :

— Ça dépend... Elle ne voudrait pas...

Mercœur reprit son ton précipité :

— Dans la pièce que je vais monter en octobre, il me semble qu'il y aurait un rôle pour elle... Naturellement, on ne pourrait voir qu'au bout de quelques répétitions...

Lucien se sentait tout joyeux. Il allait donc rapporter une bonne nouvelle à sa grande; elle paraissait triste, depuis quelque temps. Mercœur continuait :

— Croyez-vous que ma proposition soit susceptible de l'intéresser?

— Mais certainement.

— J'avais un peu hésité à lui demander de venir me voir. Alors, j'ai pensé que, puisque je voulais vous parler aussi...

La timidité de Mercœur reprenait le dessus; mais brusquement, il avança le menton :

— Asseyez-vous, il faut que nous fassions connaissance.

Lui-même prit place sur le divan; il avait, de la main, un geste machinal et précieux pour caresser le col du cygne.

— Je voudrais que vous me parliez un peu de vous-même. Ma curiosité n'est pas vaine. Puisque nous sommes appelés à travailler ensemble, nous avons besoin de nous connaître...

Lucien essaya de flatter l'homme :

— Pour moi, je n'ignore pas votre talent de metteur en scène.

Mercœur écarta le compliment :

— Moi, je vous connais comme auteur, mais ce n'est pas suffisant. Mon ambition, voyez-vous, ce serait de vous éclairer sur vous-même, de vous engager dans votre véritable voie.

— Vous voulez être un animateur.

— Oui, c'est cela.

Mercœur baissa un peu la tête :

— Dumas, qui m'a dit beaucoup de bien de vous, m'a parlé de votre père tué à l'ennemi, je crois...

— Oui... C'était un chef merveilleux : de l'entrain, de l'ascendant... Ç'a été une grande perte pour moi; car il m'aurait guidé... Oh! il n'avait point fait d'études, il avait vécu... Un homme, quoi...

Lucien parlait d'une voix nonchalante, intime. Il se reprit soudain :

— Je vous demande pardon, je me laisse aller à des confidences qui vous ennuient...

Mercœur rejeta la tête en arrière :

— Non, non, pas du tout, continuez... C'est peut-être là le sujet. On a tant abusé de l'amour tout court. L'amour filial, qui sait?... Il faudrait renouveler... Votre mère vit encore?

— Oui. Elle sera contente quand elle saura quelle chance vous offrez à ma sœur.

— Elle ne fera pas d'objections?

— Elle aurait mieux aimé voir ma sœur se marier, bien sûr...

— L'un n'empêche pas l'autre.

— ...mais elle est résignée.

— Vous êtes Parisien?

— Non.

— C'est un avantage. Les Parisiens, le boulevard, c'est fini, tout ça... C'est le sérieux de la province qui renouvellera le théâtre.

Mercœur croisa les jambes et avança le menton :

— Je vais vous poser une dernière question... Si je ne suis pas indiscret...

— Mais je vous en prie.

— Quelle religion?

— Nous sommes catholiques.

— Allons, tant mieux... Certes, j'ai monté des pièces de Juifs; ces gens-là ont le sens du mystère, et une cer-

taine sensualité qui fait qu'ils sont hommes de théâtre... Tout de même...

— Je dois avouer cependant que je ne suis pas pratiquant.

Mercœur secoua les longues mèches de sa chevelure :

— C'est la formation, l'éducation qui compte... Enfin, je lirai votre pièce.

Lucien se sentait vraiment ému devant Mercœur. Si quelqu'un en France pouvait rénover l'art dramatique, c'était celui-là. La défiance de lui-même le prit soudain :

— Le sujet de la pièce que je vous enverrai n'est pas dramatique.

— Il n'y a pas de sujets dramatiques. Il n'y a que des dramaturges et des impuissants.

— C'est que je suis impuissant, alors.

— Vous avez montré le contraire.

Lucien comprit que l'entrevue était finie et il se leva. Mercœur lui dit encore :

— Alors, je puis compter sur Mlle Mirault? Qu'elle vienne me voir le plus tôt possible.

— Elle sera très heureuse et très fière... Et je vous remercie encore, Monsieur.

— Non pas. J'ai besoin de talents autour de moi.

D'un pas léger, Lucien descendit l'escalier; de marche en marche, le tapis se déroulait jusqu'à la cour maintenant froide et sombre.

V

Madeleine Mirault regardait ce studio où elle se plaisait tant naguère encore; elle se rappelait sa joie en choisissant, avec son frère, les reliures des livres qui étaient devant elle; mais rien ne l'intéressait plus.

Elle voulait se persuader qu'elle attendait avec anxiété le résultat de cette visite que Lucien était allé faire à Mercœur, mais elle pensait à autre chose. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva et se mit à marcher dans la pièce.

Elle était grande et fine; elle eût paru maigre sans l'harmonie de son allure. Elle avait le visage aminci du bas et la peau fraîche comme Lucien. Même quand elle était joyeuse, son regard restait sombre, d'un éclat que l'on pouvait difficilement supporter. Visage de tragédienne, lui répétait-on; visage tragique, peut-être.

Elle entendit enfin le pas de Lucien dans l'impasse, et elle se pencha à la fenêtre. Il lui fit un geste joyeux et remua les lèvres pour prononcer sans voix :

— Bonne nouvelle.

Elle crut qu'il s'était entendu avec Mercœur au sujet de sa prochaine pièce, car elle ne pensait pas à elle-même. Bientôt, Lucien ouvrit la porte en répétant, très haut, cette fois :

— Bonne nouvelle, ma grande... Mercœur veut t'engager.

— Moi?

— Tu n'es pas contente?

Elle était surtout surprise; Lucien eut un sourire taquin :

— Eh bien, tu n'embrasses pas ton frère, qui a négocié cette affaire difficile?

— Mon petit Lucien!

Elle le prit par le cou et fit résonner ses lèvres sur les deux joues. Elle hésitait à le croire :

— Non, mais... c'est vrai?

— Est-ce que j'ai l'habitude de raconter des bobards? Il veut que tu ailles le voir le plus tôt possible.

Elle se rassit, comme un peu lasse. Il agita les genoux en un mouvement de danse, puis soudain, son visage se fit soucieux en regardant sa sœur.

— C'est drôle, j'ai l'impression que tu n'es pas aussi contente que j'aurais cru.

— Si, si. Seulement, je ne m'y attendais pas...

— Je vais annoncer la bonne nouvelle à maman.

Il sortit; le buste de Madeleine s'affaissa et elle resta

une seconde absorbée, loin de la minute présente; puis elle se redressa brusquement et alla se regarder dans la glace. Elle se trouva les traits tirés.

Mais quand la vieille femme entra dans le studio, suivie de Lucien, Madeleine tourna vers eux un visage souriant. Mme Mirault était rouge de plaisir et ses jambes, généralement lourdes, ne lui pesaient plus.

— Lucien m'a dit... Quelle chance, ma petite Madeleine!

— Alors, tu es contente, maman?

— Oui, puisque c'est ta vocation.

Lucien frappa dans ses mains :

— Attention, maman, tu ne vas pas recommencer tes discours mélancolique...

Madeleine et lui plaisantaient souvent leur mère à cause de son manque de confiance en la vie. La vieille femme répétait constamment : « Je me demande comment ça finira. » Et quand ils lui reprochaient d'être découragée d'avance : « Que voulez-vous, mes enfants, j'ai eu tant de malheurs! »

Elle les regardait avec amour, Madeleine droite et élancée, Lucien assis sans façon sur le bord de la table, balançant ses jambes et s'amusant à faire gonfler comiquement le bas de ses pantalons. La mère était fière de leur beauté à tous deux, qui les rapprochait étroitement l'un de l'autre. Madeleine, avec son masque dur et ses cheveux plats, avait parfois un air viril; tandis que Lucien, en agitant ses cheveux flous, faisait des gestes d'une douceur quasi-féminine. Mme Mirault déplorait, certes, de les voir s'engager dans le théâtre; mais malgré son bon sens bourgeois, il y avait, au fond d'elle-même, un peu d'orgueil à penser que ses enfants n'étaient pas nés, comme elle, pour une destinée commune. Elle demanda :

— Alors, tu es heureuse, ma petite Madeleine?

— Oui, maman. Avec Dumas, je n'étais qu'amateur. Avec Mercœur, je suis professionnelle...

— Et tu vas jouer dans un vrai théâtre?

— Oui, un petit théâtre où ne vient pas le grand public, mais un vrai théâtre, comme tu dis...

— C'est ça qu'on appelle un théâtre à côté?

— Tu deviens Parisienne, maman, dit Lucien.

Il la saisit par le cou, du même geste dont sa sœur l'avait pris tout à l'heure :

— Maman, en l'honneur de ce succès, il faut que tu fasses un tour de valse avec moi.

Elle riait, mais elle se laissa entraîner avec émotion. Quatre ou cinq fois, elle fit tourner en cadence son vieux corps alourdi; elle pensait au temps où elle dansait ainsi, plus légère, au bras du sous-officier qui devait devenir son mari. Comme Lucien lui ressemblait! Même entrain endiablé parfois, même air sombre et silencieux certains jours.

Lucien la fit asseoir, essoufflée. Des cheveux blancs mousseux voltigeaient sur son front. Alors, Lucien la regarda avec une ironie affectueuse :

— Maman, la fête n'est pas complète. Nous avons dansé, comme quand j'ai eu mon bachot, mais tu n'as pas prononcé la phrase traditionnelle...

— Laquelle donc?

Il minauda comme une vieille femme :

— Dans ma jeunesse, tout le monde m'admirait quand je valsais...

Elle ne s'offensait pas de cette familiarité sans malveillance; et elle répondit avec bonne humeur :

— Tu vois, Lucien, la fête est complète maintenant, puisque tu t'es moqué de ta mère.

Il se pencha vers elle et l'embrassa sur le front. Madeleine les avait regardés sans rien dire. Soit discrétion, parce qu'elle était l'héroïne de la fête, soit manque d'entrain, elle s'était jusque-là tenue à l'écart. Elle intervint alors avec nervosité, reprenant tout à coup son rôle de grande :

— Voyons, laisse maman, tu la fatigues.

— Non, dit la vieille femme. Un jour comme aujourd'hui, je ne suis pas fatiguée.

Elle sortit avec un bon sourire, et Lucien, toujours joyeux, s'écria :

— Et maintenant, à nous deux, ma grande, pour la seconde partie de la fête...

Ils avaient coutume, en ces jours-là, de réciter des vers. Madeleine le savait si bien qu'elle demanda simplement :

— Qu'est-ce qu'on choisit?

Il réfléchit un instant :

— *Green*... Ça n'a aucun rapport avec la situation, mais justement, ce sera plus avant-garde... Allons, une, deux, trois... Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches...

Ils déclamaient de la même voix, s'arrêtaient le même temps aux mêmes endroits des vers : ils les avaient tant de fois récités ensemble! Ce poème-là, Lucien l'avait su sans l'apprendre, à force d'entendre sa sœur le répéter.

Et quand ils eurent prononcé le dernier vers avec la même langueur dans la voix, Lucien s'écria :

— Nous sommes épatants, il n'y a pas de doute. Nous devrions faire un numéro de music-hall. Depuis le temps qu'on nous rase avec les Machin Sisters... On appellerait ça tout simplement Brother and Sister, ce serait plus original.

Mais il cessa de plaisanter soudain : il voyait le visage soucieux de sa sœur. Il resta un instant silencieux, et elle était si loin de tout qu'elle ne s'en aperçut point. Doucement, il demanda :

— Ma grande, il me semble que tu as quelque chose, que tu n'es pas heureuse comme tu devrais l'être après la nouvelle d'aujourd'hui.

Elle le regarda et il vit bien qu'elle avait le cœur lourd. Alors, il s'assit près d'elle sur le divan :

— Tu ne peux pas raconter ça à ton petit frère?... Ça te ferait du bien.

Elle hocha la tête :

— C'est impossible.

Il ne voulut pas insister. Il lui serra la main et il resta près d'elle. Il dit encore :

— Rappelle-toi, quand tu me conduisais à l'école, tu me disais tout...

Leurs souvenirs communs lui donnaient le droit d'interroger sa sœur, de lui venir en aide. Elle avait besoin de secours, il le sentait bien. Il demanda :

— Alors, on n'est plus copains comme autrefois?

— Si, mon petit Lucien, mais... nous ne pouvons plus parler librement... Je suis une femme, à présent...

Elle avait dit le mot avec un tel accent que Lucien tressaillit. Une femme? Etait-ce déjà une confidence et un aveu? Alors, il risqua :

— C'est des chagrins d'amour?

Elle haussa les épaules sans répondre, et il vit bien qu'il ne s'était pas trompé. Il s'était aperçu déjà qu'elle s'absentait souvent et que, même quand son corps était là, sa pensée suivait quelqu'un. Un instant, il se demanda : Qui est-ce? Et un nom tout de suite se présenta à lui : Pierre Aubert.

Parbleu, elle avait joué avec lui, elle l'avait rencontré souvent pour répéter leurs scènes communes. Il se rappelait avec quelle ardeur Aubert la serrait contre lui. Puis il se dit : « Bah! qu'est-ce que cela prouve? C'est du théâtre ! »

Pourtant, elle souffrait. Il la regardait, si triste et si abattue à côté de lui. Il fallait que ce fût grave, car elle était vaillante. Trahie, peut-être? S'il pouvait, s'il pouvait... Mais non, ce serait malpropre. Et puis, il haussa les épaules : « Qu'est-ce que ça ferait, pourvu que je puisse secourir ma grande, l'enlever à sa douleur? »

Il fit, sans l'avoir voulu, un retour sur lui-même, et

son expression changea. Ils restèrent assis côte à côte, les yeux fixes. Chacun suivait ses images, son destin. Ils ne pensaient plus l'un à l'autre, et pourtant leurs visages crispés devenaient identiques.

VI

La demande de Mercœur et le désir de se libérer au plus tôt envers Dumas poussèrent alors Lucien à avouer à sa mère et à sa sœur l'engagement qu'il avait pris à l'égard du metteur en scène. La vieille femme hocha la tête :

— Tu as eu tort. Tu aurais dû m'en parler avant...

Madeleine parut plus irritée que sa mère :

— Dumas n'avait pas besoin de te demander d'argent... Tu aurais dû refuser...

— Il ne m'aurait pas joué ma pièce.

— Il te l'aurait jouée quand même. Tu te figures qu'il s'engage à la légère?

Puis, avec une amertume que Lucien ne comprit pas :

— C'est un homme de réflexion, va... de calcul...

Elle sortit brusquement. Alors, par son enthousiasme, Lucien entraîna sa mère dans de beaux rêves d'avenir.

Pourtant, le lendemain matin, dès qu'elle le vit, elle avoua :

— J'ai mal dormi toute la nuit. Cette lettre me tracasse. Cinq mille francs! Comment pourras-tu jamais payer ça?

Lucien essaya de prendre un air dégagé :

— Bah! un metteur en scène, c'est comme un tailleur. On ne le paie pas quand on est un homme chic... Et puis, la pièce sera reprise ailleurs.

Mme Mirault s'entêta, avec sa morale de petite bourgeoise qui ne transige pas dans les affaires d'argent :

— Il ne faut jamais faire de dettes... C'est un mauvais système. On mange son blé en herbe.

Puis, après une seconde de réflexion :

— Ecoute, j'ai mille francs à la Caisse d'épargne dont nous n'avons pas besoin pour l'instant. J'irai les toucher en faisant mes provisions tout à l'heure.

— Je t'assure, maman, que ce n'est pas la peine.

— Laisse-moi faire.

A onze heures, elle rentrait en effet avec l'argent, qu'elle donna à Lucien :

— Tu le remettras ce soir à M. Dumas. Ce sera toujours autant de payé.

Madeleine, qui se levait tard, apprit seulement alors la décision de sa mère. Comme elle était vive, elle se fâcha presque.

— Vous êtes ridicules. Je vous dis que Dumas n'a pas besoin de cet argent.

— Mais, Madeleine, qu'est-ce que tu en sais? Puisque M. Dumas l'a dit à Lucien?

Sous le regard tranquillement étonné de sa mère, Madeleine se tut et parut gênée. Mme Mirault continuait :

— D'ailleurs, même si M. Dumas n'en avait pas besoin... Quand on a signé, on a signé...

Lucien était heureux de montrer à Dumas qu'il n'était point si pauvre qu'il ne pût trouver un billet de mille. Aussi, après déjeuner, ce fut allègrement qu'il alla prendre le métro. Il avait rendez-vous avec Mme Lanièvre.

Il l'aimait depuis huit mois, comme on aime seulement sa première maîtresse. Elle n'était ni jolie, ni distinguée, mais elle était femme ardemment. De son côté, elle appréciait, sans plus, la satisfaction d'avoir un amant jeune, un peu fou et qui savait à l'occasion prononcer de si jolies phrases.

Elle avait toujours vécu heureuse. Midinette insouciante, elle avait mené la vie joyeuse avec les étudiants d'avant-guerre. Un beau jour, elle avant rencontré Lanièvre, alors simple garçon dans un restaurant de luxe, « le Colbert's ». Il gagnait de bonnes journées sans prévoir qu'il occuperait bientôt, dans le même établisse-

ment, l'emploi le plus lucratif, celui de chef-chasseur. Jamais les plus gros pourboires, reçus en récompense des services les plus insignifiants, n'avaient tourné la tête à cet homme. Tout en vivant largement, il avait mis de l'argent de côté; encore quelques années et il pourrait vivre de ses rentes avant d'avoir atteint la quarantaine.

Une seule chose gênait Mme Lanièvre : l'uniforme que son mari était obligé de porter au « Colbert's », et dont elle sentait cruellement l'humiliation. Mais dans l'immeuble de Neuilly où elle habitait, qui le pouvait savoir? On voyait partir M. Lanièvre vers une heure de l'après-midi, dans sa petite voiture, et on le croyait dans les affaires; car il avait soin, au petit jour, de rentrer discrètement. Ce mari, absent toute l'après-midi et toute la nuit, ne pouvait point surveiller sa femme. Aussi Lucien, qui voyait Mme Lanièvre quand il le voulait, ne pensait-il pas trop souvent à ce rival qu'il ne connaissait point.

Quand il sortit du métro à la Porte Dauphine, le jeune homme se sentait heureux. L'avenue, sous le soleil, était luisante de plaisir. Les pare-brise et les capots attrapaient les moindres reflets, miroitaient en avançant de front, comme un escadron de cuirassiers. L'Arc de Triomphe, au loin, semblait une arche légère de brume.

En entrant dans le Pavillon Dauphine, Lucien savait bien que Mme Lanièvre n'était pas encore arrivée, mais il ne lui déplaisait pas de l'attendre. Il était trois heures, et la salle était vide, d'ailleurs réduite à sa moitié par des paravents. Lucien éprouva un plaisir puéril à voir la femme du vestiaire s'approcher de lui pour lui ôter son pardessus. Et sans s'en rendre compte, il trouva presque un geste à la Dumas pour dire au garçon :

— J'attends une dame.

Sans impatience, il regarda, par la fenêtre, les longues voitures vernies qui filaient.

— J'aurai la mienne quelque jour.

Et, quoiqu'il fût épris avec sincérité, il pensa encore :

— La femme que j'aime est aussi bien habillée que celles qui passent là.

Mme Lanièvre arriva bientôt et elle écarta d'un geste la femme qui voulait lui enlever son manteau de vison. Elle se contenta de le rejeter un peu sur ses épaules.

— Il y a longtemps que vous m'attendiez?

— Assieds-toi, assieds-toi vite... On ne s'embrasse pas?

— Mais non, voyons, de quoi aurions-nous l'air?

— Mets-toi à côté de moi, au moins.

— Enfant que vous êtes... Face à face, c'est bien plus convenable.

Il sourit et la regarda; ses lèvres étaient tentantes sous le fard; et sa gorge devait être tiède encore de la caresse du vison.

— Ah! je suis heureux de te voir... Tu es jolie, aujourd'hui.

Elle hocha sa tête de femme trop tôt désabusée :

— Je ne suis pas jolie... Mais enfin, si je te plais comme ça!

— Tu n'en doutes pas, dis, jure-moi que tu n'en doutes pas?

— Non, bien sûr.

Elle souriait. Ce qu'elle aimait en lui, c'était justement cette croyance en l'amour qui la grisait et l'entraînait. Lucien appela le garçon; et quand ils furent servis, il allongea sa main pour prendre celle de Mme Lanièvre. Elle jeta les yeux autour d'elle, et, comme il n'y avait personne, elle ne se dégagea point. Lucien lui pressait les doigts sans parler. L'émotion chez elle le disputa à la pudeur :

— Alors, il n'est pas éloquent, aujourd'hui, mon Lucien?

Germaine aimait la voix du jeune homme en voluptueuse délicate, car il y avait en cette femme un étrange alliage de vulgarité et de distinction. Pour lui, préoccupé de son engagement envers Dumas, il songea à en faire

la confidence à l'aimée. Mais il hésita devant ce rappel de sa pauvreté qui, il le savait, importunerait Mme Lanièvre. Et les yeux sur elle, il dit simplement :

— Mais de quoi veux-tu que je te parle?

— De tout, de rien... De toi, de ton enfance ...Tu en parles admirablement... Je voudrais t'imaginer tel que tu étais il y a dix ans...

Elle ne mentait pas. Plus âgée que lui de douze années, n'ayant jamais eu d'enfants, elle l'aimait parfois avec une tendresse quasi maternelle. Il sourit :

— Voyons, est-ce que je t'ai conté nos pèlerinages à Notre-Dame de Bon Secours?

— Jamais.

Et, se penchant doucement vers lui pour mieux entendre :

— J'écoute.

Il regarda autour de lui. Le jour baissait déjà dans la pièce et le crépuscule s'accrochait aux branches les plus lointaines du Bois. Un couple d'Anglais maintenant prenait le thé, trop loin pour pouvoir les entendre.

— Ma mère a un culte pour la Vierge Marie. Il y a, sur l'une des sept collines qui environnent Rouen, une chapelle consacrée à Notre-Dame de Bon Secours. Nous y montions souvent, ma mère, ma sœur et moi. Pas les jours de grand pèlerinage... Ce sont plutôt les matins d'automne qui me sont restés dans l'esprit. Nous partions au petit jour, après avoir mal dormi, nous autres, les enfants, car nous envisagions un peu la chose comme une promenade.

Il regarda Mme Lanière pour voir s'il était écouté; mais elle, le menton dans la main, gardait les yeux baissés, délicieusement émue. Lucien continua :

— Dans la rue, il n'y avait que des ouvriers vêtus de grandes pèlerines, et qui achetaient leur journal en passant, au coin du pont. On ne voyait pas la Seine, couverte de vapeurs qui se déroulaient au fil de l'eau... Le tram-

way était éclairé par une lumière pâle et jaune qui nous faisait soulever le cœur... Et à mesure qu'il s'élevait sur la colline, à mesure que l'on quittait le brouillard, le paysage se révélait, le fleuve semé d'îles sombres, le soleil rougeoyant sur lequel se détachaient les hautes cheminées d'usine...

Il continuait, sans regarder autour de lui, poussé par une force intérieure :

— A la descente du tramway, maman nous achetait chacun une roulette; il y avait là un boulanger qui les faisait meilleures qu'à la ville, avec du beurre, du vrai beurre... Et puis nous suivions un chemin étroit, bordé de boutiques où l'on vendait des objets de piété... « Un petit souvenir, Madame, en passant. »

La réalité présente s'effaçait pour Lucien; il oubliait les tables, la dorure et le thé qui ne fumait plus dans les tasses.

— Je vois encore le fond des boutiques obscures où luisait seul l'argent des médailles, car les marchandes, pauvres et économes, n'allumaient pas le gaz... Elles étaient devant la porte déjà, essayant de retenir le passant, postées près de leurs cierges sans flamme... Et puis on entrait dans l'église par la porte de côté; entre les deux tambours, il y avait une mendiante aveugle, toujours la même, dont j'entends encore la voix rauque et nasillarde...

L'émotion de Lucien n'était pas parfaitement sincère; il la goûtait avec un plaisir d'artiste. Devant ses yeux, pourtant, il retrouvait le tableau. L'église était sombre, à l'exception de la chapelle de la Vierge, toute scintillante d'étoiles... Il y en avait partout; sur les murs, elles marquaient de leurs cinq pointes la peinture bleue; au bout des cierges, elles tremblotaient; les ex-voto blancs étaient fixés par des étoiles d'or toutes rondes; et de temps à autre, sur la couronne de la Vierge, sur ses vêtements d'or, s'allumait une étoile fugitive.

Peut-être les yeux de Lucien lui-même étaient-ils plus brillants quand il ajouta :

— Et puis, nous faisions notre prière. C'était pour réussir à un examen, ou bien pour que papa revienne... Nous n'avons pas toujours été exaucés.

Il se tut; mais les images intérieures étaient si fortes qu'elles assimilèrent celles qu'il avait sous les yeux. Une grande paix était descendue sur le salon de thé. Au dehors, les lampes des voitures s'allumaient, mais il restait du ciel clair, au loin, dans l'ouverture de la route. Les lustres de la salle, reflétés par les glaces, semblaient de gros fruits d'or accrochés dans les arbres noirs.

Mme Lanièvre serra la main qui ne l'avait pas lâchée :

— Vous êtes un grand enfant naïf, et c'est pourquoi je vous aime.

Il eut un sourire trouble :

— C'est curieux. Je ne suis pas croyant, et pourtant j'éprouve comme la honte d'un péché à avoir évoqué ces souvenirs ici, et devant vous. Mais je ne me défends pas contre ce sentiment, il aiguise mon plaisir de toucher votre main.

Et il récita de sa voix lente, un peu voilée :

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.

Mme Lanièvre le laissa réciter et, quand il eut fini, elle fut flattée d'avoir reconnu l'auteur :

— Vous savez bien votre Baudelaire.

Puis elle poussa la tasse restée devant elle :

— Mon Lucien, vous m'avez enchanté cet après-midi encore.

Il comprit qu'elle allait partir; et la question des amants lui vint tout de suite aux lèvres :

— Quand nous reverrons-nous?

Elle eut un sourire taquin :

— Mais quand tu voudras.

— Demain.

Son enfance évoquée l'avait ému si doucement qu'il ne put rien demander; il n'imagina, dans l'instant, rien d'autre que ces causeries au crépuscule; le souvenir des soirs voluptueux était aboli.

— Alors, ici même? questionna-t-il.

Elle fit la moue :

— Vous vous plaisez ici? Moi pas... Ces tasses sont d'une lourdeur, et mal lavées, d'ailleurs... Avez-vous vu cette poussière sur l'assiette aux gâteaux?... Et cette cuiller qui sentait le graillon...

Il se mordit la lèvre. Ainsi, tandis que pour elle il caressait des images, tandis qu'il jouait en musicien sacrilège de ses souvenirs les plus chers, la femme examinait la vaisselle; et rien ne lui avait échappé. Il eut un mouvement de colère :

— Vous avez vu tout cela?

— Dame!... Cela ne vous choque pas, vous?

Il eut un sentiment de mauvaise honte. Il était né dans un milieu qui n'était certes pas inférieur à celui où avait grandi cette femme. Mais elle s'était affinée plus vite que lui. Il n'était qu'un petit bourgeois épris de littérature. Il ne savait pas comprendre la beauté ni le luxe. Il dit alors:

— Au Pavillon d'Armenonville? A quatre heures?

Elle lui sourit de plaisir :

— C'est cela... Non, laisse-moi partir seule...

Il la suivit des yeux, épanouie dans son manteau de fourrure. Et ce fut seulement quand elle eut disparu que son exaltation tomba. Il appela le garçon, posa un billet de cent francs sur la table. Toute la misère de sa vie mesquine l'étreignit :

— Au Pavillon d'Armenonville... Et je viens de chan-

ger mon dernier billet de cent francs... Je ne puis rien demander à maman avant le début du mois.

Une colère lui vint contre cette âme de petit bourgeois prévoyant dont il ne pouvait se débarrasser.

— Bah! on verra bien.

En remettant son portefeuille dans sa poche, il sentit la liasse que sa mère lui avait remise le matin; il pensa à ces mille francs qu'il avait sous les doigts, à cet engagement que Dumas lui avait, en somme, extorqué.

VII

Madeleine était assise sur le banc de pierre du Luxembourg depuis dix minutes déjà; machinalement, elle balançait son parapluie court, retenu à son poignet par une dragonne. De temps à autre, elle frissonnait des épaules, quand il s'élevait un coup de vent aigre. Sous le ciel couvert, les feuilles luisaient d'humidité.

Les enfants avaient quitté le jardin, chassés par la pluie; sous un abri, un groupe d'étudiants encerclait l'un d'eux qui, en équilibre sur deux pieds de sa chaise, les mains dans les poches, semblait parler à mi-voix avec une abondance dédaigneuse, interrompu seulement, de temps à autre, par une phrase bruyante que lançait un camarade.

Madeleine, pour passer le temps, s'était forcée à les regarder, à deviner, d'après leurs attitudes, le sujet de leur conversation. Mais le plus souvent, ses yeux se tournaient vers les marches de pierre par où devait venir celui qu'elle attendait.

Elle l'aperçut bientôt, qui contournait le grand bassin. L'eau sombre luisait à la surface, ternie seulement par des taches oblongues qui étaient des feuilles de nénufar; le jet s'égrenait de temps à autre sous le vent. L'homme avançait, avec ses souliers vernis et son pardessus clair, dont le col relevé laissait entrevoir un foulard multicolore. Il marchait d'un pas élastique, avec son air de

ténor frileux. En montant les degrés de pierre, il dut enfoncer son chapeau, l'abaisser davantage sur ses yeux, à cause du vent. Son menton rasé avait une couleur de cendre douce.

En le voyant, Madeleine s'était levée et elle venait à sa rencontre.

— Je te demande pardon, dit-il. Je crois que je suis un peu en retard.

— Non, ça ne fait rien.

Il y eut entre eux un moment de silence qui, sans doute, fut gênant pour lui, car il toussota en portant la main à son foulard. Il dit enfin :

— Tu m'attendais sur ce banc-là? Mais il est humide.

Elle souleva les épaules pour signifier qu'elle n'avait pas fait attention à ce détail. Des yeux, il cherchait une chaise :

— Ah! en voici une qui n'est pas mouillée, elle a été protégée par l'arbre... Il en faudrait une seconde...

Il ne lâchait pas la sienne. La jeune fille s'impatientait de le voir si méticuleux et si maître de soi. Elle prit par le dossier la première chaise à sa portée. Il protesta :

— Celle-ci est mouillée...

— Non, non, pas du tout.

Elle s'assit rapidement, tandis qu'il prenait place sur la chaise qu'il s'était choisie. Il fit un geste de ses doigts blancs :

— Je ne m'excuse pas de ne pas t'avoir embrassée... Devant tout ce monde...

— Oui, oui, tu as bien fait... Alors, tu es content?

— Mon Dieu, ça ne va pas mal... Je te raconterai cela en détail... Et toi?

— J'ai signé hier mon contrat avec Mercœur.

— Bonnes conditions?

— Oui... Un dédit important.

— Cela prouve qu'il est sûr de ton talent... Tout le monde en est sûr, d'ailleurs... Moi le premier... Enfin,

je ne vais pas te faire les compliments que je t'ai déjà faits mille fois... Ta mère va bien?

— Oui, merci...

— La mienne aussi... Je veux dire, elle va bien au physique... Car au moral... elle devient de plus en plus insupportable. Tu ne devinerais jamais ce qu'elle a dans la tête?

Madeleine détourna le visage, comme si elle n'attachait aucune importance à ce qu'elle allait dire, et elle parla d'une voix brève.

— Elle veut te marier.

Il eut une mine surprise et déconfite :

— Tu as deviné? Ou bien on te l'a dit?

— Je l'ai deviné.

Elle ajouta, en lui coulant un regard d'ironie et de mépris :

— Je suis intelligente, hein?

Il se pencha vers elle :

— Mais qu'est-ce que tu as, ma petite Madeleine? On dirait que tu es de mauvaise humeur.

— Moi? non.

— Si, si, ne proteste pas... Et tu ne peux pas dire que c'est ma faute, aujourd'hui... J'arrive à l'instant et j'étais d'excellente humeur.

— A cause de ce que ta mère t'a proposé?

— Je t'en prie, ne sois pas agressive. Si tu savais combien ma mère m'ennuie quand elle me parle de ces choses... Seulement, je ne puis pas le lui dire.

— Alors, tu l'écoutes...

— Dame! Naturellement, je lui répète que je ne veux pas me marier, que je désire rester libre, que je me dois d'abord à mon avenir... que tout cela doit passer avant les affaires de femmes...

Elle eut un petit rire qui interrompit l'homme.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda-t-il avec inquiétude.

— Moi? Rien. Oh! n'aie pas peur, tu peux continuer,

je n'ai aucune bonne raison à t'opposer... Donc, tu dis à ta mère que tu veux rester libre et que...

— Mais je ne peux pas lui dire autre chose. Si je lui avouais la vérité, elle se fâcherait, tu saisis?

— Oui, très bien.

Il rajusta son foulard, prit son temps et demanda enfin :

— A part cela, rien de nouveau?

Elle secoua farouchement la tête :

— Non, rien.

Il insista :

— Enfin, tu comprends ce que je veux dire?

Elle répondit brutalement :

— Très bien... Je te répète qu'il n'y a rien de nouveau.

Il décroisa ses jambes et, du bout de son soulier verni, dessina une ligne sur le sable encore humide.

— Ça t'ennuie? demanda-t-elle.

— J'avoue que cela me contrarie un peu. C'est l'accident bête qui peut avoir des conséquences très graves... Oh! remarque, ce n'est pas à moi que je pense. Je sais quel est mon devoir et je le ferai...

Comme elle restait silencieuse, il se débattit en parlant d'une voix rapide, que ne troublait aucune émotion :

— Oui, oui, je ferai mon devoir... Je ne dis pas que je le ferai avec enthousiasme, mais enfin, je le ferai... Il eût mieux valu rester libres l'un et l'autre... L'habitude use l'amour trop vite... Le plus ennuyeux, c'est pour ta carrière. Quand Mercœur va apprendre cela, il sera furieux. Tu pourras jouer à la générale et peut-être un mois après, mais pas plus... Il faudra que tu restes éloignée de la scène plusieurs mois... Pour quelqu'un qui, comme toi, a débuté avec éclat, c'est un coup fatal... Enfin, il n'y a rien à faire...

Tandis qu'il parlait, elle le regardait. Il n'osait pas tourner les yeux vers elle. Elle voyait ses narines pincées comme les naseaux d'un cheval de race devant l'obstacle

imprévu. Elle n'éprouvait aucune douleur, aucune honte. Elle jouissait seulement de l'embarras de l'homme, fière de se sentir supérieure à lui, puisqu'elle acceptait les conséquences de son acte. Simplement pour le voir changer de visage, elle dit :

— Tu sais, il y a encore quelque espoir... Je me trompe peut-être.

Il la regarda avec des yeux pleins d'une joie effarée :

— Vrai? Ah! si ça pouvait être, quel soulagement pour moi! Tu me mettrais un pneu tout de suite...

Les paupières mi-baissées, elle lui jeta, avec un sourire dédaigneux :

— Et ta mère? Tu ne te rappelles plus que tu m'as défendu de t'écrire chez toi?

— Evidemment... Mais dans un cas comme celui-ci... D'ailleurs, tu pourrais employer un langage conventionnel... Voyons, écris comme si tu parlais théâtre... Par exemple...

Il levait les yeux au ciel, pour réfléchir. Madeleine lança vivement :

— Ecoute, fais-moi confiance... Je suis assez intelligente pour trouver quelque chose...

Il paraissait ravi, maintenant :

— Ah! je serais content, tu sais... Car, ma petite, je t'aime beaucoup, tu n'en doutes pas... Dès que je recevrai le pneu, je te donnerai rendez-vous. Nous partirons tous les deux en voiture pour la campagne... Un coin inconnu... Et nous dînerons ensemble. Ça te va?

Sans quitter son ton détaché, elle demanda :

— Et après dîner... on recommencera?

Il allongea un doigt comme pour lui chatouiller le menton :

— Voyez-vous ça, la coquine...

Mais elle lui rabaissa la main, et de son même air doucement sarcastique :

— Je t'en prie, on nous regarde.

— C'est vrai, j'oubliais...

Il riait toujours, persuadé qu'il allait bientôt sortir de ce mauvais pas. Il reprit pourtant son air contrit quand elle lui demanda :

— Et... s'il n'y a rien de nouveau, je ne te verrai pas?

Il dit avec une fausse assurance :

— Si, si, naturellement... Mais il faudra que je réfléchisse à la façon de procéder...

— De procéder à quoi?

— Eh! pour prévenir ma mère... Tu comprends, c'est très délicat. Donne-moi un peu de temps.

— Pas trop.

— Non, non, bien sûr... Mais je ne pourrai pas, comme cela, de but en blanc...

Il fit claquer ses doigts :

— D'ailleurs, je suis certain que tout cela va s'arranger et que... Tiens, pas plus tard que demain soir, j'aurai le pneu.

— Je le souhaite, dit-elle.

Elle soupira. Lui se croisa les bras et fronça les sourcils. Elle le vit, une fois ou deux, reprendre haleine avec effort, comme s'il avait quelque chose de difficile à dire; mais à chaque fois, il se mordait les lèvres. Enfin, il parla :

— Non, non, plus j'y pense, et moins je crois que ce soit possible... Ça ne t'est jamais arrivé?

— Non, jamais.

— Ça fait combien de temps?

— Près de trois semaines.

Il sifflota entre ses dents :

— Mais ce n'est rien du tout. Ecoute, je ne dis pas que tu sois malade... Tout de même, tu devrais voir quelqu'un qui s'y connaisse... Un médecin ou une sage-femme... Elles valent souvent mieux que les médecins, elles ont plus l'habitude; et puis, elles sont femmes elles-mêmes.

Cette fois, Madeleine blêmit et elle hocha douloureusement la tête. Il expliqua :

— Remarque, je ne te force nullement à consulter quelqu'un... Si tu préfères t'en rapporter à la bonne nature... Moi, ça m'est égal... C'est pour toi, ce que j'en dis.

Elle eut encore la force de sourire, d'orgueil et de mépris :

— Oui, évidemment, c'est moi que ça regarde.

Et serrant les dents, elle lui jeta à la figure :

— Tu as peut-être une adresse à m'indiquer?

Il se recula en tressaillant :

— Moi? Oh non !... Tu sais, je n'ai guère le temps de chercher... Il vaut mieux que tu choisisses quelqu'un qui te plaise... Je ne peux pas m'en occuper, c'est trop délicat...

Les larmes montèrent aux yeux de Madeleine :

— C'est bien, je m'en occuperai seule...

D'un geste large et gracieux du bras, il releva sa manchette pour consulter la montre à son poignet. Accablée, la jeune fille demanda :

— Tu es pressé?

Il eut un sourire aimable :

— Non, non, j'ai encore une dizaine de minutes à te consacrer...

Elle se leva aussitôt :

— Moi aussi, je suis obligée de partir.

— Mais non, mais non, tu as bien encore un peu de temps à me donner!

Elle ferma les yeux de bonheur; tout de même, elle ne lui était pas à charge au point qu'elle avait cru. Il se leva à son tour :

— Tu peux bien me reconduire un peu... Nous traverserons le jardin.

Parce qu'il lui avait demandé de l'accompagner, elle était joyeuse; n'entendait-elle pas, sur les marches de pierre, crier ses souliers neufs? Et le vent, par bouffées,

lui apportait l'odeur de cet homme, ambre et tabac d'Orient. Il tira son étui tout en marchant, choisit une cigarette, en frappa minutieusement le bout contre son ongle. Puis il dit :

— Tu sais, si, pour une raison quelconque, tu te trouvais gênée, que tu aies besoin d'une somme importante, adresse-toi à moi.

— Une somme importante, pour quoi faire?

Il prit son briquet et, avant de répondre, alluma soigneusement sa cigarette. On entendit, quelque part, le choc d'un maillet contre une boule lancée droit par une main brutale. Enfin, l'homme répéta les derniers mots de Madeleine :

— Pour quoi faire, cette somme? Si par exemple, tu étais obligée de payer un dédit à Mercœur... Ou bien...

Il tira une bouffée, ôta sa cigarette de ses lèvres :

— Ou bien si tu es malade, si tu as besoin... je ne sais pas, moi... d'une opération...

Elle était maintenant trop désespérée pour répondre, pour lutter. Il la regarda et, un instant, il eut pitié d'elle :

— Quand je dis pour une opération, je mets les choses au pis... Je n'ose pas te dire que ce serait pour tes robes, quand tu débuteras... Je sais que tu es très délicate à cet égard, que tu n'as jamais voulu rien accepter... Je ne t'en veux pas d'ailleurs, c'est tout à ton éloge...

Elle écoutait, étourdie, ne sachant plus dans quelle partie du jardin elle se trouvait, suivant machinalement cet homme, sans aucun plaisir maintenant, avec seulement une impression confuse de souffrance. Il demanda :

— Alors, tu ne veux rien?

— Non, merci...

Il s'arrêta, regarda autour de lui :

— Ecoute, nous sommes à la porte du jardin, nous allons nous séparer ici. Plus loin, je pourrais rencontrer des gens que je connais... Allons, au revoir...

Il lui serra la main et s'éloigna. Ce fut seulement quand

il eut fait cent mètres qu'elle revint à elle, qu'elle pensa à tous ces jours où elle resterait sans le voir. Elle se mit à courir pour le rattraper :

— Dis-moi...

Il se retourna avec mauvaise humeur :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je te demande pardon... Mais je ne voudrais pas que nous nous quittions comme ça... Embrasse-moi...

Il jeta rapidement les yeux autour de lui et toucha la bouche du bout des lèvres. Tout son corps à elle en fut réchauffé. Elle vit bien qu'il désirait partir au plus tôt, mais elle le retint par le bras :

— Je n'ai plus qu'une chose à te dire, et qui va te faire plaisir.

Il contracta le front d'impatience. Rapidement, elle continua :

— Pour ce que je t'ai dit, tu n'as pas besoin de t'inquiéter... Ça s'arrangera, j'en suis sûre.... Si, si, laisse-moi faire, j'arrangerai cela... Pour toi, pour toi, chéri, pour que tu ne sois pas ennuyé...

Il prit une mine surprise, comme s'il ne comprenait pas. Elle lui sourit; tout son dévouement rayonnait sur son visage :

— Tu peux t'en aller, maintenant, chéri... Au revoir... Tu seras content de moi, tu verras...

Il eut un geste vague de la main, il semblait étranger à la conversation; puis il s'éloigna. Elle resta là, pour le voir jusqu'au coin de la rue; et elle se répétait en elle-même : « Oui, oui, chéri, tu verras combien je t'aime. »

Quand il eut disparu sans se retourner, elle sentit qu'elle entrait dans la nuit, seule, toute seule. Elle comprit combien serait difficile ce qui semblait si aisé quand il était là. Mais elle reprit son pas décidé en se disant : « Pour lui, pour tout le monde, pour maman aussi... Il le faut. »

(A suivre.) LÉON LEMONNIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Billy : *Les écrivains de combat,* Les Œuvres représentatives. — **Albéric Cahuet : *Moussia et ses amis,* Fasquelle. — Christian Sénéchal :** ***L'Abbaye de Créteil,*** Librairie André Peuch. — **Léon Bocquet : *Léon Deubel, roi de Chimérie,*** Grasset. — *Lettres de Léon Deubel, Introduction et notes par Eugène Chatot,* Le Rouge et le Noir.

M. André Billy **(Les écrivains de combat)** nous présente une famille d'écrivains à qui l'on ne peut refuser ni de l'allure ni du caractère. On ne les voit point baignés de lune ni auréolés de rêverie. Les nostalgiques soupirs qu'on chuchote au crépuscule ne sont point leur fait ni les immobiles méditations qui consument toute l'âme. Ils ne s'avancent pas en faisant des grâces et la lèvre fleurie d'un sourire indulgent. Ils ne mettent point leur coquetterie dans les sentiments subtils ni dans les formes atténuées d'expression. L'art d'insinuer et l'art de raffiner ne leur disent rien qui vaille. Ce sont presque tous de rudes gaillards qui ne s'attardent point à couper les cheveux en quatre. Ils passent et l'on entend cliqueter des éperons et claquer des fouets. Ce n'est pas à leur intention qu'a été forgée l'expression : une âme évangélique. Il est vrai qu'en lisant les *Evangiles,* on ne rencontre pas seulement la tiédeur de l'universel amour .La scène où Jésus rejette les marchands hors du temple, à coups de fouet, peut servir à rassurer un Barbey d'Aurevilly, un Veuillot et un Léon Bloy.

La notion « d'écrivain de combat » est plus difficile à préciser qu'elle n'en a l'air. M. André Billy limite son sujet avec un peu d'arbitraire. Il n'en pouvait être autrement. Il est bien évident que les écrivains ne se classent pas avec netteté en deux groupes : les écrivains de combat et les écrivains libérés de toute velléité belliqueuse. Le même écrivain peut être tantôt combattif, tantôt créateur désintéressé. Hugo est

écrivain de combat avec sa *Préface de Cromwell* et dans ses *Châtiments*. Taine est écrivain de combat avec ses *Philosophes du XIXe siècle*, qui est bel et bien un pamphlet. Sainte-Beuve n'est pas un simple psychologue dans ses *Lundis*. Et puis il y a les formes larvées de l'esprit combattif et celles-ci ne sont pas toujours les moins efficaces. En dépit de ses attitudes onctueuses et de ses paroles si caressantes à l'âme, Renan est bien à sa manière un combattif tenace. Dans un discours qu'il prononçait en 1885, il évoquait deux de ses ancêtres, l'un taupier et l'autre torpilleur et il disait : « Moi aussi, j'ai été un bon taupier; j'ai détruit quelques bêtes souterraines assez malfaisantes. J'ai été un torpilleur à ma manière; j'ai donné quelques secousses électriques à des gens qui auraient mieux aimé dormir. »

En gros, M. Billy a dénommé « écrivains de combat » les écrivains dont le combat a été pour ainsi dire la raison d'être, le rythme essentiel de vie et presque la profession. Les écrivains de combat sont des écrivains d'idées et cependant un bon nombre d'entre eux, toutes réserves faites pour les génies de premier ordre qui échappent à toutes règles, n'apportent pas le plus vif de leur attention aux exigences qu'impose l'art de penser. Tournés vers la pratique, bien décidés à agir sur le monde et par tous les moyens, la philosophie critique n'est qu'assez peu leur fait. Peser avec des balances de précision la part de vérité et la part d'illusion qui se mêlent en leurs idées ne les tente point. Ils sentent instinctivement qu'on n'agit sur le monde qu'au moyen de vigoureux partipris et de notions aux contours très nets. Ardents pour leurs convictions, capables à l'occasion de périr pour elles, leur ton de certitude n'empêche point que leurs idées n'aient été fréquemment conçues d'une manière assez différente de ce qu'on pourrait nommer sévérité intellectuelle. Ils éprouvent le vif désir de se battre contre certains aspects du réel qui les révoltent. Les idées qu'ils embrassent sont celles que leur instinct leur indique comme les meilleures positions pour livrer le genre de bataille qui leur agrée. « Un tempérament d'abord; les convictions ne viennent qu'après », a dit M. Billy à propos de Veuillot. Affirmation qu'on pourrait appliquer à une grande partie des écrivains de combat. Pas à tous cependant, car tels

d'entre eux n'ont abordé la lutte qu'après avoir lentement mûri leur doctrine.

Muni de son viatique d'idées qu'il ne s'amuse pas à remettre en discussion, voici notre écrivain de combat sur le champ de bataille. Il veut vaincre à tout prix et, fort souvent, si les bons arguments lui font défaut, il ne se trouble pas à l'extrême. Il a jugé une fois pour toutes sa cause excellente. Aussi ne chicane-t-il pas trop sur les moyens de la faire triompher. Le sarcasme, la raillerie, l'injure, le ridicule, le verbe véhément et chauffé à blanc, les cris de rage, les déferlements de passion, les exaltations lyriques ou au contraire le trait froid et acéré, le mépris glacé, tout cela fait son affaire mieux qu'une impassible argumentation. Il donne aux idées une qualité théâtrale qui force l'attention. Il est le grand metteur en scène qui rend les idées saisissantes pour les nerfs et pour le cœur. Tantôt il touche à la tragédie et tantôt à la comédie. Ezéchiel et Jérémie sont à un bout de la chaîne. Au milieu des larmes et des imprécations, ils insufflent à leurs idées des qualités terribles et pathétiques comparables à celles des tragédies les plus poignantes. A l'autre bout de la chaîne, Aristophane déchire dans un déferlement de rire les principes de la démocratie athénienne. Mais si les imprécations d'Ezéchiel manquent de nuances, le démagogue qui bafoue Aristophane ne pèche pas par la complication.

Les polémistes plaisent rarement à ceux qu'on peut nommer des penseurs objectifs, à ceux qui craignent de déformer par l'outrance; à ceux qui réclament pour la pensée une atmosphère sereine, un désintéressement parfait des contingences; ils ne plaisent pas non plus à ces natures presque inhumaines par excès de compréhension ,et pour qui la formule de Spinoza : ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas mépriser, mais comprendre, reste la formule suprême. Ils froissent même à l'occasion les voluptueux, les délicats et les sceptiques affinés qui, doutant de toute possibilité de changer le monde, ne demandent qu'à en jouir le plus agréablement possible en le prenant tel qu'il est avec toutes ses imperfections.

Mais il semble bien que les polémistes vivront aussi longtemps que le monde restera régi par une loi de lutte. Ils pas-

sionnent les débats, ils élèvent la température de vie, ils cinglent l'esprit, ils obligent à sortir de la passivité et de la résignation; ils mettent dans une lumière crue des questions capitales qu'on voudrait ne pas examiner de trop près; ils rendent saisissante la réalité des maux et des abus; ils stimulent les consciences défaillantes et les caractères qui se relâchent; ils mettent des scrupules au cœur des satisfaits et des profiteurs; ils donnent une voix à d'obscures indignations qui palpitent vaguement au fond des êtres; ils signifient qu'au sein d'une société fatiguée, toutes les âmes ne sont pas encore asservies et ils contribuent parfois à assainir l'atmosphère d'une époque.

Mais qu'il faudrait nuancer ces traits généraux dès qu'on passe aux tempéraments particuliers! Le livre de M. Billy vous montrera les tangibles différences de tempérament entre ceux qui appartiennent à cette même famille d'esprits. Celui-ci est polémiste parce que son exubérance de vie lui fait désirer la lutte comme le climat même de son tempérament. Celui-là est polémiste parce que ce mode d'activité est le plus conforme à son esprit d'indiscipline et à son esprit de destruction. Tel autre est polémiste parce qu'il possède une certitude qui lui confère un rôle d'apôtre! Il y a même l'homme qui se fait polémiste par cabotinage, par besoin d'attirer sur lui violemment l'attention!

Le livre de M. Billy, formé d'une alerte présentation des écrivains de combat du XIX[e] siècle, suivie de pages caractéristiques et en général heureusement choisies, est vivant et agréable. M. André Billy est habitué à la chronique qui demande à être enlevée prestement. Sa prose est naturel et mouvement. Claire, aisée, court-vêtue, elle marche allègrement, dédaigneuse de tout ce qui pourrait l'alourdir. Volontairement dépouillée, elle rencontre cependant d'heureuses formules comme celle-ci par exemple sur Paul-Louis Courier : « Il y a en lui quelque chose d'étroit et à la fois d'extravagant. » Quelquefois la note d'humour vivement piquée : « Paix à l'âme de Veuillot! Il a eu beaucoup de talent et il a beaucoup haï. On peut espérer qu'il lui a été beaucoup pardonné. » Parfois c'est toute une page pleine de suc qu'il faudrait détacher.

Il y aurait beaucoup à dire sur la collection d'écrivains que présente M. André Billy et qui comprend Courier, Carrel, Veuillot, Paradol, Rochefort, Blanqui, Vallès, About, Barbey d'Aurevilly, Bloy, Clemenceau, Jaurès, Mirbeau, Tailhade, Séverine, Péguy et Barrès. Qu'il serait piquant d'aller jusqu'au tréfonds des âmes et de conjecturer les raisons secrètes qui ont fait de chacun d'eux un écrivain de combat! Quelle différence entre un Courier qui se livrait à des sortes de jeux acerbes et étincelants où il cultivait à la perfection, en dilettante grincheux, l'art de déplaire et un Bloy qui embouchait la trompette d'Ezéchiel pour foudroyer le grêle François Coppée et autres bourgeois en veston! Quelles différences entre ce Lamennais qui parlait aux autres en paraboles véhémentes, peut-être pour se convaincre lui-même, et ce Vallès qui se donnait la griserie de véritables insurrections verbales! Et quelles physionomies pittoresques, ce Rochefort, véritable condottiere d'idées, virevoltant et sincère cependant dans son inextinguible passion du grabuge et ce Barbey d'Auvilly, espèce de chevalier errant du Moyen-Age qui, égaré dans ce XIX[e] siècle où il ne se reconnaissait pas, vous décousait ferme toute cette piétaille qu'il rencontrait sur son chemin!

Les méthodes de combat de ces polémistes vaudraient aussi d'être examinées de près. La méthode de Courier est des plus curieuses. La matière de chacun de ses pamphlets n'est qu'un mince fait divers, mais quel art infernal d'accrocher sous forme d'incidentes les idées les plus désagréables aux puissants du jour!

J'ai relu avec grand intérêt la merveilleuse page de Veuillot sur le style, le curieux éreintement de Baudelaire par Vallès, une page fort suggestive de Mirbeau sur le journalisme et même j'ai pris intérêt (qui l'eût cru?) à quelques pages de Clemenceau sur l'exécution d'Emile Henry. J'ai été charmé de constater que Clemenceau avait été capable d'écrire quelques pages qui supportaient la lecture!

C'est vers une frêle jeune fille dotée d'extraordinaires présents et dont la vie ne fut qu'un bref matin qu'il nous faut maintenant diriger notre attention. M. Albéric Cahuet qui a déjà consacré un livre à la célèbre Marie Bashkirtseff revient

aujourd'hui avec un nouveau livre (**Moussia et ses amis**) à un sujet qui lui tient à cœur. Heureuse jeune fille dans son extrême malheur! Comme on sent qu'elle reste vivante en l'imagination de M. Albéric Cahuet! On devine que M. Cahuet a été ému et pour toujours par tant de beauté, de jeunesse et d'intelligence qui réclamaient pour se compléter amour et bonheur et rencontrèrent la mort. On ne peut songer à Marie Bashkirtseff sans éprouver l'émotion même de la tragédie. Car la tragédie a pour domaine le monde des essences pures. La jeunesse et la beauté s'avancent vers l'amour et le bonheur et rencontrent la poigne glacée de la mort. En sorte que la tragédie est un chant désespéré d'amour que dit la beauté dans l'ombre toute puissante de la mort. L'idée de l'éternelle beauté se mêle à l'idée de notre indicible misère aux profondeurs de la tragédie.

Un tel mystère, on sent que M. Cahuet l'a senti, et c'est, je crois, parce que **Moussia** est par excellence une figure symbolique d'un tel drame qu'elle reste pour lui obsédante. J'ai pris plaisir à lire le récit des relations de Maupassant et de Moussia qui sont un curieux mélange d'émouvant et de cocasse. Un rapprochement intéressant entre Moussia et Barrès, fondé sur de curieuses analogies entre le *Journal* de Moussia et les *Cahiers* de Maurice Barrès récemment publiés.

Le destin qui brisa cette magnifique promesse qu'était Moussia fut plus clément au groupe de jeunes artistes qui fondèrent en 1906 **l'Abbaye de Créteil** qu'évoque M. Christian Sénéchal.

Le livre de M. Sénéchal est écrit avec une ferveur d'enlumineur de missels. Il entrevoit l'Abbaye à travers un encens bleu où passent des frissons d'or. A tous les jeunes artistes qu'elle hospitalisa, il attribue les purs sentiments qu'on doit attendre de poètes. Des ombres se mêlèrent-elles à ce rêve attendrissant de jeunesse? il ne pose point la question. Des rancunes insinuèrent-elles leurs âcres parfums dans les souvenirs d'amitié? Il ne veut point s'en occuper. Il veut voir cette belle aventure uniquement sous l'angle de la poésie. Il s'est fortement et minutieusement documenté, mais cependant l'impression d'ensemble est celle d'une Abbaye idéale. Quand il nous présente ces jeunes poètes vivant en commun et tout enveloppés de rêves parmi les magnificences de leur parc où

se recueille l'automne, on songe à quelque fresque de Puvis de Chavannes aux couleurs pures où passent des apparitions humaines délestées de tout ce qui fait l'âme amère. Et cette vérité poétique, tout bien pesé, est la vérité même. Ce qui comptait, c'était bel et bien un rêve et la valeur symbolique de ce rêve. Elle parle au cœur, l'image de ces jeunes gens, qui affamés de vie spirituelle, se groupent en dehors des villes dans un lieu où la nature verse ses enchantements et forment le projet de conquérir par le travail de leurs mains les quelques loisirs où ils pourront honorer l'art et la poésie. Je ne sais quel fond de rêve chrétien frémit en nous à pareil spectacle. On songe à cette vie en commun, vraiment fraternelle, des premiers chrétiens dont il est dit dans les *Actes des Apôtres* : « Chaque jour, ils rompaient le pain en pleine concorde, avec joie et simplicité de cœur. » Cette belle et récente aventure était au fond la réalisation d'un très vieux rêve humain. « L'Abbaye de Créteil, dit avec justesse M. Sénéchal, fut essentiellement une tentative pour concilier les nécessités de l'existence matérielle dans la société moderne avec l'activité et l'indépendance artistiques. »

Expérience d'ailleurs fort intéressante, car elle fut pour ces jeunes utopistes une belle cure de réalité! Ils purent voir par eux-mêmes ce qu'est le choc de l'utopie contre le réel. M. Sénéchal a rassemblé de nombreux faits fort intéressants et fort suggestifs. Le riche propriétaire des jeunes « abbés » se comporta immédiatement avec eux d'une manière qui leur fut un premier et amer contact avec ce qui est. Et ils eurent tout loisir d'apprécier la générosité foncière des riches dilettantes qui s'intéressèrent à eux et qui à vrai dire causèrent leur perte. Le livre de M. Sénéchal m'a fait mieux comprendre certaines tendances qui persistent aux cœurs de ceux qui vécurent la vie de l'Abbaye de Créteil : la hantise d'un idéal fraternel et nulle confiance aux bienfaits de la richesse.

Les jeunes enthousiastes de l'Abbaye ne connurent que l'échec de leur entreprise. Le misérable Léon Deubel se voua de tout son être à la poésie et ce don total de lui-même à la Muse fut sa condamnation à mort. Cette vie qui serre l'âme et qui nous met en révolte contre la dureté de ce monde mo-

derne qui se vante de son « humanitarisme » et de sa « philanthropie » n'en est pas moins un spectacle qui exalte et tonifie. C'est le propre des vraies passions, de celles qui sont autre chose que des mots, de tendre à la destruction de celui qui les éprouve. Au fond d'une passion intense, il est un appel de mort. En lisant le livre si riche de faits et si frémissant d'émoi sympathique **(Léon Deubel, roi de Chimérie)** que nous présente M. Léon Bocquet, et qui révèle un caractère qui ne voulut se plier à aucune concession ni à aucun compromis, j'admire. De jour en jour je reviens avec plus de fermeté à ce qui fut l'évidence de ma vingtième année : la vie ne vaut d'être vécue que dans la mesure où elle est la forme d'un rêve où s'exprime le plus intime de nous-même, ce rêve serait-il en apparence la chose la plus folle. Je suis de plus en plus porté à penser que les gens qui ont raison dans l'immense platitude d'ici-bas, ce sont les gens comme Gauguin et comme Deubel qui brisent tout pour leur rêve. Un homme est beau dans la mesure où il est décidé d'aller jusqu'au bout de lui-même et à tous risques.

On complétera le livre fort intéressant de M. Bocquet en lisant **Lettres de Léon Deubel** (1897-1909). Pour ces lettres, M. Eugène Chatot, camarade d'études de Léon Deubel, a écrit une introduction riche de substance et de ferveur. En lisant cette introduction, j'ai été littéralement stupéfait du misérable prétexte qu'on prit pour révoquer Deubel de son humble emploi de répétiteur au collège de Saint-Pol. Au fond, ce Deubel était un doux, un orgueilleux timide, un indépendant démuni des dures griffes d'acier que doit posséder tout indépendant. Il était un candide qui trébuchait à tout coup dans le réel et qui était par surcroît doué d'une fierté qui le paralysait. Faible et plat, on s'en tire dans le monde d'aujourd'hui. Faible et fier : le monde moderne vous broie tout tranquillement. On aura le cœur bouleversé en lisant ces lettres où s'affirme d'ailleurs sans déclamation l'effroyable misère de Deubel : « Je suis resté quarante-huit heures sans manger autre chose qu'une écorce d'orange trouvée dans la rue. » A six heures du matin, il allait communier au Sacré-Cœur en vue d'obtenir un morceau de pain et un bon pour une soupe. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire :

Moi, je veux atteindre à la gloire par le grand Art et sans compromissions ni complaisances. Je veux au moins vivre dans les Anthologies de la Postérité.

Ce vœu sera exaucé.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jeanne Perdriel-Vaissière : *Feuillages, suivis de Italia-Bella*, Messein. — Alexandre Embiricos : *Les Paysages vivants, Messein.* — Armand Godoy : *Les Litanies de la Vierge*, Messein. — Loys Labèque : *Au Chef des Chantres*, « éditions Saint-Michel ». — Georges Vidal : *Aventure*, « Les Humbles ».

Madame Jeanne Perdriel-Vaissière a noblement rempli sa charge de poète. Ses livres sont nombreux déjà et tous d'un ton soutenu, d'un sentiment sincère, d'une langue châtiée et d'un son harmonieux. Voici venue peut-être l'heure de la juger dans son ensemble. Les qualités affirmées par son récent recueil **Feuillages, suivis de Italia Bella,** ne modifient pas l'impression qu'on en peut avoir retirée, elles la renforcent d'une expérience renouvelée.

On serait mal fondé à forclore du domaine du vrai lyrisme situé si haut, au delà des sommets neigeux de l'Olympe, les chanteurs plus familiers et simples qui ne gravissent qu'à mi-hauteur de la cime. Madame Perdriel-Vaissière célèbre avec ferveur le charme du paysage rustique où se confine son existence, la beauté du pays, la bonté de la vie, et ses poèmes se rehaussent d'un profond sentiment à la fois de la famille et de la nature. Parfois encore elle voyage et de ses souvenirs forme de délicats et de véridiques tableaux, vivaces et légers, comme pris sur le vif. Elle est des poètes mineurs de notre époque un des plus intéressants et des plus attachants.

Feuillages de France, les Nouveaux Poèmes de l'Egée partagent le nouveau recueil de M. Alexandre Embiricos, *les* **Paysages vivants,** et quelques pièces fugitives le complètent. Il est admirable toujours, et malgré le glorieux exemple d'un Moréas, qu'un écrivain étranger possède une telle dextérité à ménager, à emplir, à rompre ou à étendre le délicat alexandrin dont nous faisons usage. C'est à peine si dans tout le livre, deux ou trois fois se sent une certaine gêne, et pour mieux dire un défaut d'accommodation. M. Embiricos manie

les difficultés de notre idiome en lettré parfait. Les poèmes qu'il nous présente nous disent le charme des sites de l'Ile-de-France et des bords de la Loire, ou bien l'aridité somptueuse des plaines et des monts de l'Attique. Ils se développent en manière de description parfois un peu insistante, mais toujours suggestive et persuasive. Il s'y mêle souvent comme l'apparition de quelque divinité des eaux, des bois ou de la prairie, l'âme songeuse, heureuse ou souffrante du poète apparaît sous les dehors d'une nymphe.

M. Armand Godoy, par **les Litanies de la Vierge,** donne un complément fervent à ses deux recueils précédents *le Drame de la Passion* et *le Brasier mystique*. Ce sont, nous dit-on, des prières suaves et ardentes à la Vierge, dont elles figurent à la fois les sept plaies et la couronne. Elles les évoquent, du moins, par le titre de chacune d'elles et par le thème qui y est traité. Le lyrisme du poète, poursuit-on, semble ici plus pur, plus dépouillé, et le dessein *musiciste* s'y réduit volontiers à l'alexandrin qui, formant pour chaque attribut de Marie un dizain mystique, s'égale au plain-chant. Ce sont là appréciations toute personnelles, et qui, au fond, ne disent pas grand'chose. Oui, le lyrisme est dépouillé et pur dans ces *Litanies,* le genre d'ailleurs l'exige qui n'admet pas les complications syntaxiques non plus qu'une invention abusive d'images nouvelles. M. Godoy a accepté, en élisant son sujet, les conditions qui y sont impliquées, et c'est de quoi assurément il convient qu'il soit loué. C'est un des livres les plus discrets du poète et qui comporte le moins d'écart entre le dessein poursuivi, qu'il soit ou non *musiciste,* et la réalisation. Par contre, si ces vers peignent un don de confiance de soi à la Vierge, et l'ardeur de celui qui se donne, il ne faut guère s'attendre à y rencontrer des trouvailles, des hardiesses; les hyperboles et les comparaisons demeurent rituelles, ce sont effusions toujours les mêmes et depuis des siècles répétées; un peu de monotonie en résulte. M. Godoy a accompli là une tâche estimable, que sa conscience soit en paix, je le souhaite, assez pour qu'il se risque à nouveau et triomphe sur des chemins plus hasardeux, sans doute, mais aussi plus propres à s'y dresser dans la gloire triomphante d'une personnailté avérée. Quand Baudelaire

défilait les effarantes *Litanies de Satan,* de quelle fièvre intime il avait le cœur rongé, et quelle amertume ironique et terrible chargeait ses images! En suavité ou en sarcasmes, c'est par ce qu'il tire de son fonds que le poète est grand, et qu'il intéresse.

A en croire la « prière d'insérer », **Au Chef des Chantres,** *sur l'accordéon, la flûte et les tambourins,* ce nouveau volume — *le dernier que publiera Loys Labèque* — tout en complaintes, rondes et chansons, complète, explique, résume et couronne admirablement l'œuvre étrange — obscure parfois du poète visionnaire dont il est la multicolore floraison et l'harmonisation populaire définitive. De plus, Francis Jammes, dans sa préface, nous apprend que le poète lui aurait déclaré : « Je vais disparaître, après avoir jonché le sol, comme en une procession, de ces dernières feuilles. »

« Disparaître? » — ajoute Francis Jammes. — « Je le sais bien, mon cher ami, que ce ne sera point en faisant appel à un trépas désespéré — mais à la vie que l'on peut vivre dès ici-bas; vie glorieuse que symbolise le soleil dispersant les ténèbres. » En d'autres termes, ou je n'entrevois aucune clarté dans ce mystère, M. Loys Labèque jugeant qu'il a parfait son œuvre, se retire de tout commerce avec les hommes, et, se cloîtrant dans une vie dévote, se propose de ne s'occuper plus que du salut de son âme. Déjà, menacé de cécité depuis longtemps, aveugle désormais, semble-t-il, il a, selon l'expression de son préfacier, « parcouru l'univers en se fiant davantage au tact de son cœur qu'à ses yeux. »

Le cas de M. Labèque est étrange. Quand il a débuté comme poète, assez tard, il avait en vagabond parcouru le monde, partout il avait découvert des motifs d'exaltation religieuse et mystique, mais jamais, ou presque, en partie à cause de l'infirmité de ses yeux, il n'avait lu les poètes dont on le pouvait croire très inspiré, non moins que de la Bible. Il poussait toute émotion au paroxysme, à tel point qu'on se trouvait amené à suspecter un système de parti-pris, la spéculation dans l'espoir d'étourdir en accumulant le tourbillon et le tumulte des images exaspérées dans le désordre et la plus bouillonnante confusion. A travers *Poèmes primitifs, visionnaires, expiatoires,* des *Carrefours de la Révolte,* dans

les *Ténèbres,* par l'allée des *Enfers,* des *Purgatoires,* des *Paradis,* offrant à sa démence de voyant le triple *miroir mystique du monde, de l'âme et de Dieu,* il atteignit la paix de ce qu'il appelle *les Eglises parlantes, Prairies, Troupeaux, Bergers et Cloches.* Il a accompli maintenant les *actes,* subi les *prisons,* gagné les *avents;* sa mission se termine. Il sème sur le sol, comme une dernière jonchée, les dernières feuilles avant de disparaître.

C'est, une fois encore, la tourmente qui passe; il y a une exceptionnelle ardeur, comme toujours, dans ces poèmes suprêmes, un élan formidable desservi par un manque extraordinaire de contrôle sur soi-même, et de la plus élémentaire discipline. Ni les prophètes d'Israël ou le visionnaire de l'Apocalypse ne s'abandonnaient ainsi au hasard, et, d'autre part, les auteurs anonymes « des œuvres de route populaires, que les imbéciles croient avoir été inventées par des ignorants » n'admettaient de jaillissement spontané à leurs fantaisies que bien réglé par « leur foi profonde, par leur *naïveté savante* » et je souligne à dessein l'heureuse expression dont use ici Francis Jammes. Chez M. Labèque, j'ai dès l'abord pressenti cette erreur, la science est à l'origine, la spontanéité et la naïveté ne sont que des efforts hasardés par l'impatience d'un mystère au jugement de qui l'art et le talent apparaissent de peu d'importance, contre le sentiment, conscient ou non, des grands et des plus grands mystiques révérés par l'Eglise.

Je ne connais rien de plus divertissant ou, si l'on préfère se placer à un autre point de vue, de plus désolant que l'attitude adoptée par la plupart des esprits qui se veulent et se croient révolutionnaires, soit politiques, soit intellectuels, parce qu'ils affectent de grands airs de dédain pour les formes littéraires ou sociales auxquelles ils croient avoir échappé, alors que leur effort de dédain n'a d'autre effet que de démontrer à quel point ils y demeurent asservis. Haïr ou railler, combattre même, c'est croire. Pour M. Georges Vidal, la littérature, ou ce qu'il dénomme ainsi, est moins que rien; en s'acharnant à le redire, ne s'aperçoit-il pas que pour le moins il lui confère une réalité, si mince soit-elle, incontestable? N'est-ce pas faire de la littérature que prendre soin d'exprimer

ses impressions en phrases rythmées, souvent selon les usages établis depuis des siècles, de compter douze syllabes marquées de trois ou quatre accents forts, de rimer, et d'aller à la ligne en enchaînant? Mais M. Vidal veut dire qu'il se soucie peu de fréquenter, comme il dit, « le salon de Madame Aurel » ou de hanter le foyer du « cher maître assoupi », de gagner par l'assiduité aux endroits profitables honneurs et profits. Il préfère à cela, qu'il prend pour une carrière, **l'Aventure,** la libre, saine et dure aventure aux pays rudes de l'Amérique équatoriale et australe. Mais, confesse-t-il, « j'écris. Parce que, soudain, j'ai besoin d'écrire et que j'ai de l'encre dans mon stylo... » Chateaubriand n'est-il donc plus le prototype du littérateur né? Sauf, évidemment le *stylo,* il ne faisait pas autrement aux bords du Meschacébé, chez les Natchez non plus que parmi les ruines d'Athènes ou aux abords de Jérusalem. Cette mauvaise humeur contre la littérature est une des plus sottes manies de notre temps. A supposer que l'on puisse croire ne devoir plus méditer, disposer de ses éléments paisiblement dans la paix studieuse d'un cabinet, mais simplement jeter sur le papier, sans plus de méthode ou de soins, les pensées surgies durant les heures de labeur physique et de fatigue, les conditions littéraires s'en trouveraient, dans une certaine mesure, modifiées, c'est possible, mais, ou les mots n'ont plus de sens, ce serait toujours de la littérature. J'ajoute, s'il s'en retourne du plus grand nombre des poèmes de M. Vidal, une littérature des plus attrayantes, des vers harmonieux et purs, quand il ne mêle pas au cours des vocables français trop de mots étrangers, qu'on peut ne pas comprendre, qui sonnent disparates, et dont beaucoup ont, à coup sûr, un équivalent qu'on ne se donne pas le mal de trouver, puisqu'il est entendu qu'on écrit sans travailler ou réfléchir, — des sentiments délicats, ardents et sincères. Est-il si vrai que « la littérature et la vie » soient « deux femelles opiniâtres qui n'entendent pas partager leurs amants » — et que, dans les moments de loisir que lui laisse sa maîtresse, M. Vidal écrive *comme il vit?* Je ne sais trop d'ailleurs ce que cela signifie. M. Vidal a beau se livrer à *l'Aventure* dans la vie, sur la route. Il sait à coup sûr ce qu'il y fait et où il va, pour quel motif ou dans quelle intention il se dirige d'un

côté plutôt que de l'autre, quel avantage matériel ou de jouissance spéculative il tirera de cette disposition — et je ne vois pas, s'il écrit comme il vit, je ne vois pas dès lors que sa vie soit exempte de littérature, comme j'entrevois sa littérature fourmillante de vie, de la vie qu'il mène à son gré et selon les plans qu'il a conçus.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *L'initiation de Diane*, E. Flammarion. — Rabette-Divoire : *La bourgeoise empoisonnée*, Editions des Portiques. — André Billy : *Route de la solitude*, E. Flammarion. — Jean Giono : *Regain*, Bernard Grasset. — Marc Stéphane : *Contes ingénus*, Cabinet du Pamphlétaire. — Harlor : *Arielle, fille des champs*, Le Rouge et le Noir. — Nicolas Ségur : *L'anneau sensuel*, Albin Michel. — Mémento.

Je m'attendais depuis longtemps que M. J.-H. Rosny aîné, à qui rien du mystère de la vie n'est indifférent, s'occupât du problème spirite. Il l'aborde dans **L'Initiation de Diane**, avec cette intelligence exempte de préjugés qu'on lui connaît et qu'une admirable imagination exalte. Aussi n'est-ce pas une œuvre didactique qu'il a écrite, mais un très vivant roman où l'amour, représenté par deux Français et deux Anglo-Saxonnes, joue le jeu éternel, mais avec une loyauté égale à sa ferveur... Diane, trompée par son mari, hésite, au moment de recommencer sa vie, entre deux prétendants. C'est qu'elle est attirée par l'occulte, et qu'avant de se reprendre aux joies de ce monde, elle veut acquérir la certitude qu'il a une issue sur l'infini. Plus heureuse ou mieux douée que bien de ses pareilles, elle reçoit de l'au-delà des témoignages probants, et justement satisfaite épouse, — une fois divorcée — l'homme qui a aidé à son initiation, l'autre ayant trouvé en la meilleure de ses amies une délicieuse consolatrice... Ce n'est pas en sceptique que M. J.-H. Rosny aîné, qui se défend d'exprimer la moindre opinion personnelle, étudie, ou, plus exactement, présente, ici, la thèse des spirites. Les arguments qu'il fournit en faveur de celle-ci sont d'une remarquable objectivité, mais les commentaires qu'il y ajoute accroissent leur prix. Il est clair que l'hypothèse de la survie ne lui paraît pas en contradiction, non seulement avec la philosophie, mais avec la science. Se réserve-t-il,

c'est qu'il n'a pas expérimenté lui-même. Cela se voit à toute la partie « témoignages » de son récit, qui ne nous apprend rien que nous ne sachions, ne nous apporte que des documents de seconde main. M. J.-H. Rosny aîné discute mieux du spiritisme qu'il ne nous en instruit; et par exemple, il ne fait pas au subconscient la part qui lui revient dans ses phénomènes, s'il en dénonce la supercherie. La métapsychie — pour parler comme feu le docteur Geley — deviendra-t-elle une science, ainsi que M. J.-H. Rosny aîné l'espère, et, peut-être, le croit? J'en doute. Elle est chose trop subjective; et surtout trop capricieuse ou variable dans ses effets. Enfin, les manifestations de ce qu'on est convenu d'appeler le surnaturel n'ont jamais convaincu personne. Ce ne sont pas les miracles qui créent la foi, mais la foi qui crée le miracle. Cette vérité, M. Alfred Poizat l'illustrait très opportunément dans le bel ouvrage qu'il consacrait il y a peu de temps à *La Vie et l'Œuvre de Jésus,* en rappelant à quel point les nombreuses guérisons que le Nazaréen accomplissait étaient inefficaces, spirituellement parlant. Et j'ai moi-même entendu un matérialiste me dire qu'il douterait de son bon sens plutôt que de croire à la réalité d'une résurrection, s'il lui était donné de voir un thaumaturge en accomplir une devant lui... Mais lisez le roman de M. J.-H. Rosny aîné. Outre qu'il est *exciting,* d'un bout à l'autre, comme diraient ses héroïnes, il abonde en aperçus originaux et qui sont autant d'un poète que d'un penseur.

Moins heureux que le héros du récit de M. Henri Fauconnier, qui est colon en Malaisie, celui du roman de Rabette-Divoire, **La bourgeoise empoisonnée,** ne parvient pas à faire jusqu'aux Indes néerlandaises le voyage en avion dont il rêve. Ce journaliste est un velléitaire, sans doute, et qui ne sait pas ou ne peut pas traduire en actes ses intentions. Qu'il aime sa femme, cela ne saurait suffire à justifier sa faiblesse; encore moins que sa femme l'aime et menace de se suicider s'il se sépare d'elle, même pour quelques jours... Aussi bien, le drame qui déchire ce ménage de petits bourgeois est-il tout moral ou sentimental; en tout cas, tout intérieur. Pour qu'il acquière quelque apparence de réalité, il ne faut rien de moins, en effet, qu'un kriss acheté chez un antiquaire, et

auquel on attribue gratuitement un pouvoir toxique. Un symbole, cette arme malaise, et son choix seul décèle l'ironie de M. Fernand Divoire. A l'exercice de cette ironie, l'observation vigilante de Mme Charlotte Rabette a fourni, je pense, maints prétextes.... Un des deux collaborateurs tire les marrons du feu, l'autre les décortique... Le jeu est plaisant, cruel aussi, dans sa subtilité. Jean n'a pas fait le voyage qu'il n'avait probablement pas plus le courage de faire qu'il n'avait celui de tuer sa femme, encore qu'il ait pensé à la mettre à mort *pour l'empêcher* de souffrir... Jean garde rancune à Juliette de l'avoir convaincu de n'être qu'un pauvre homme et Juliette a détruit son bonheur en le croyant menacé quand il ne l'était pas. Ce combat contre des fantômes ne blesse que des vivants, et telle est bien la morale désabusée de ce roman, si suggestif en dépit de son dépouillement volontaire.

Trois nouvelles et un bouquet de souvenirs, voilà ce qu'on trouvera dans le recueil que M. André Billy intitule **Route de la solitude.** M. Billy, qui est un de nos critiques les plus clairvoyants et les mieux informés, se révèle, ici, un maître dans l'art de la narration brève et directe. Il y apporte une simplicité qui est bien la chose du monde la plus difficile à réaliser pour un auteur romanesque, car ce que le lecteur prend pour de l'aisance ou du naturel ne s'obtient que par un double effort de discrimination et d'élimination qui sait éviter la sécheresse. On a rapproché M. Billy des écrivains du XVIII[e] siècle, et de Diderot, en particulier, pour qui l'on sait sa prédilection. Il est vrai qu'il a, dans l'allure, quelque chose de la franchise de cet admirable conteur, qui fut également un grand publiciste. Mais je ne le trouve pas aussi débraillé, malgré son cynisme. Il est surtout moins enthousiaste, plus désabusé ou plus sceptique; curieux de tout, mais convaincu, d'avance, que rien ne l'étonnera. Lisez la première des nouvelles de M. Billy (celle qui donne son titre au volume). Elle fait plus songer à du Stendhal et à du Mérimée qu'au *Neveu de Rameau*. Un profond désenchantement, voilà ce qu'on éprouve à la lecture de cette histoire de deux hommes, enivrés de l'odeur d'amour d'une femme, et dont les pas se croisent sur sa trace, dans la neige, au milieu de la forêt de Fontainebleau, comme ceux d'une couple de limiers

en quête d'une proie... Le rôle de l'atmosphère est tel, dans ce récit, qu'il perdrait toute sa suggestion, s'il était situé ailleurs. M. Billy excelle, du reste, à tirer des faits de lointains prolongements, ou à donner à entendre plus qu'il ne dit. A preuve *L'Ange qui pleure*, qui dégage un si navrant pathétique de l'incohérence des sentiments humains. Il est ironique, en outre, et hautain, sous son apparente bonhomie, et l'on ne sait s'il se moque plus qu'il n'a pitié, par exemple, de Mme Collery, l'héroïne de sa seconde nouvelle. L'explication de son attitude devant la vie, on la trouvera, peut-être, dans les ancedotes qu'il a groupées dans le dernier chapitre de son ouvrage. Dirai-je qu'elles sont féroces, ces anecdotes dont de vieilles dames ou des « dames vieilles » font les frais? Pas dans l'intention, du moins. M. Billy est un observateur désintéressé. Il collectionne sans parti pris, pour le plaisir, c'est-à-dire pour l'émotion du moment. Il ressemble assez à ces médecins ou à ces chirurgiens qui se passionnent pour « un beau cas ».

Le nouveau primitivisme, qui est à la mode aujourd'hui, nous emmène loin de la mère patrie, comme l'autre, celui de 1830. De là son caractère romantique, et peut-être un peu littéraire, sinon artificiel. Il me semble que nos écrivains auraient plus simple de prêcher le retour à la terre natale, au lieu de chanter l'invitation au voyage, s'ils voulaient vraiment nous régénérer. Et c'est le principal mérite de M. Jean Giono de l'avoir senti, qui célèbre les vertus de Pan dans la campagne même où on l'a abandonné, en disant qu'il était mort, pour aller dans les villes prendre un billet pour l'Afrique ou l'Extrême-Orient... Panturle, d'Aubignane, resté seul dans son village qui se dépeuple, y recommence le grand poème. Il y vit, comme son lointain ancêtre, de la chasse et des fruits sauvages de la nature, jusqu'au jour où il rencontre une femme qu'il paie le prix d'un âne à son mari. Et voilà le couple recréé, cultiver la terre nourricière puis, bientôt, faire souche dans la santé et dans la joie. Rien de plus simple, ni de plus chaste, aussi. Car Pan n'est point, ici, Priape; et M. Giono exalte le dieu, et célèbre le **Regain** de ses forces dans une langue qui confond, en les harmonisant, tous les aspects de la vie. La sève déborde de son récit où

le paganisme ne prend pas le contre-pied de la morale. L'ignore-t-il, c'est comme l'homme bien portant ignore son cœur, son estomac et ses poumons, parce qu'ils fonctionnent régulièrement.

C'est dans la nature, aussi, que **M. Marc Stéphane** va puiser son inspiration avec les **Contes ingénus.** Il s'y révèle poète, et, chose qui pourra surprendre chez l'auteur de *Ceux du trimard,* poète de la lignée de La Fontaine et de Charles Perrault, soit qu'il prête la parole aux bêtes, soit qu'il fasse un « champi », subtil comme Ulysse, servir de truchement aux fées... Mais quelle passion pour notre riche langage du XVIe siècle, tel qu'il s'est conservé, en partie du moins, dans les provinces méridionales, M. Marc Stéphane accuse! Il fait sa délectation des archaïsmes, en les relevant du condiment du patois, et, à cet égard, c'est Léon Cladel qu'il rappelle. Il a, du reste, de l'auteur des *Nu-pieds*, l'éloquence éclatante et la bonne humeur.

Tous ceux qui connaissent Mlle Harlor ont appris avec satisfaction que le prix George Sand lui avait été attribué pour son dernier roman : **Arielle, fille des champs.** Voilà longtemps que l'œuvre haute et généreuse de cet écrivain méritait d'être récompensée, et puisqu'il s'agit de prix littéraire, que celui de « La Vie Heureuse » aurait dû lui être décerné. *Le triomphe des vaincus* et *Le pot de réséda,* notamment, sont des livres remarquables. Mais quant à *Arielle*, je répéterai bien volontiers, après le poète Carlos Larronde qui la présente aux lecteurs, que c'est une histoire vraie, « simple et pure comme les sources et le blé ». L'auteur de *La mare au diable* eût, sans doute, goûté cette idylle champêtre et les vertus rustiques de la jeune fille qui en est la tendre héroïne.

Encouragé, probablement, par le succès qui a accueilli *Le rideau rouge,* M. Nicolas Ségur étudie, pour la troisième fois depuis ce roman, avec **L'anneau sensuel,** le problème de l'initiation de la femme à la volupté. C'est un débauché de grande classe qui la révèle, encore un coup, à son héroïne, et par surprise... Mais de surprise, en la matière, il ne saurait plus y en avoir pour les lecteurs de M. Ségur. Ils sont blasés.

M. Ségur a trop de talent pour ne pas entreprendre de se renouveler.

Mémento. — M. Roger de Lafforest nous conte dans *Kala-Azar* (Bernard Grasset) une curieuse histoire qui tient à la fois du roman d'aventures et du conte surréaliste. Un capitaine américain paillard, brutal et ivrogne, et un jeune bourgeois bordelais, assez nigaud, y sont entraînés par un cyclone, sur un bateau marchand, vers une île chimérique, peuplée d'esclaves somnambules ou automates... On le devine; c'est d'un cauchemar qu'il s'agit, et si M. de Lafforest se moque un peu du monde, il a de la fantaisie et une imagination qui, tout en faisant la folle, se révèle de qualité. — *Fosse 15,* de M. Albert Crémieux (Nouvelle Société d'Edition) nous initie aux mœurs des mineurs du Nord. M. Crémieux, dont je ne saurais trop louer le bon sens, est le contraire d'un romantique, et l'on apprécie surtout l'exactitude et la sobriété de ses émouvantes peintures. — Deux bonnes *detectives' stories,* comme disent les Anglais, composent le nouveau volume de M. Stéphane Corbière : *Les bandits à manivelle.* On y voit des policiers amateurs qui savent risquer leur peau, découvrir, grâce à la méthode d'induction innovée par le Zadig de Vostaire, les auteurs maniaques de crimes en séries. C'est très captivant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Jour; 3 actes, 16 tableaux de M. Henry Bernstein, au Gymnase. — Willy.

Accordons à M. Henry Bernstein qu'il fait depuis quelque quinze ans, sans relâche, de louables efforts pour se rajeunir. Sans faiblir, il emprunte à tout et à tous. Là-dessus on peut applaudir. On peut aussi réserver.

L'effort de rajeunissement, chez quiconque, est la marque certaine que le personnage n'a jamais valu grand'chose. Rajeunir, essayer de se rajeunir, mais c'est la pire honte où un homme d'âge peut tomber.

Il y a en chacun de nous un élan qui nous pousse naturellement vers une ferme progression intellectuelle et morale. Plutôt que — en une défaillance — se rapprocher artificiellement, artificieusement de la jeunesse, quel orgueil — même et surtout s'il reste exclusivement intime — de sentir, en soi et en

ses ouvrages, s'assurer avec l'âge, par un crible journalier de l'expérience et de la raison, cette position virile du jugement qui dispose rigoureusement de nous-mêmes, des gens et des choses. Quiconque aspire au rajeunissement avoue son indignité, sa déchéance.

Autant est légitime et fier à un jeune homme d'envier les assurances, les qualités élevées d'un âge qu'il ne connaîtra peut-être pas, et d'y prendre une juste émulation à courir la poste, à doubler les étapes qui mènent à l'excellence; autant, chez un homme âgé son abaissement imitatif à contrefaire le mode de sentir et de penser de l'adolescent ne signifie que défaite et courtisanerie. En fait, la jeunesse n'a que mépris pour ceux qui la recherchent. Volontiers elle regarde à dérision le barbon qui la mime.

En avons-nous déjà vu de ces matassins d'autrefois et qui se sont réduits au rôle d'ilotes!

Le jour imite, pour l'invention, l'histoire d'*Hamlet,* sauf que Hamlet et Ophélie, chez M. Bernstein, survivent pour faire l'amour et générer :

Père tué par l'amant de la mère, amant qui, du même coup, peut ainsi épouser celle-ci et mettre la main sur l'entreprise industrielle. Fils à qui la vérité est révélée dans le subconscient comme par les mânes de son père. Ce fils chargé de venger est séduit par les qualités positives, sentimentales, industrielles et philanthropiques de l'assassin, par la tendresse étroite et grave des deux époux, ne peut plus croire à la culpabilité de l'homme. Mais il reçoit une preuve formelle. Il se sauve en Afrique avec une jeune fille qu'il aime et lui donne un enfant. Après deux ans, il revient pour assister à l'agonie de l'assassin qui l'y a invité afin de lui confirmer le crime, de lui en parler en une espèce de petite conférence philosophique très ingénue et où l'auteur met tout ce qu'il peut, c'est-à-dire beaucoup de prétention et rien de substantiel ni d'original. Théâtralement, il s'agit d'une très rustre exhibition dont un moribond en transe est le clou.

L'acteur, M. Constant Rémy, est un agonisant rugissant des plus invraisemblables. Il se tord et grince, les mains crispées sur sa crise, avec une mimique très chargée, et des sons épouvantables qu'il a dû longuement étudier et imiter auprès

des fauves du Jardin des Plantes — à l'heure de la faim. Le reste du théâtre étant dans l'ombre, l'acteur se débat ainsi au milieu d'un large lit bas, violemment éclairé sous le faisceau d'un projecteur sans aucune discrétion. Il est présenté véritablement comme une dinde sur un plat le jour de Noël. Mise en scène à effet d'une lourdeur, d'une bassesse de conception toute bernsteinienne. Il est possible que la torture du malheureux soit saisissante et fasse frémir de peur la partie la plus inférieure du public; pour d'autres, tant de grimaces, de contorsions, de grondements, d'étouffements factices et excentriques, portent plutôt à rire. J'appellerais volontiers ce joli travail d'acteur et de metteur en scène : de l'expression acrobatique au tapis; et, au surplus, comme on dit aux galeries, d'un chiqué lamentable.

L'homme meurt, sa femme se tuera, ne pouvant lui survivre. Le fils va retrouver sa petite femme et son bébé.

On comprendrait parfaitement une pièce où la jeunesse l'emporterait en laissant apercevoir quelque germe curieux, original ou généreux que l'auteur aurait pu découvrir. Mais non. Après maints mélodramatiques détours, *le jour* exhibe, en un tableau final d'apothéose, les deux jeunes gens étendus sur un large divan central, secoués de langueurs, d'ondulations et de frottements lascifs, dans des tuniques et des sandales de bergers d'Arcadie à la Duncan. Ils attendent impatiemment que le soleil et le rideau tombent pour aboutir, après tant de frictions, à cette localisation organique but animal des amants enflammés. Comme cela tarde l'amoureux veut devancer; il presse la mignonne, mais elle le gronde.

Ce serait donc ça, *le jour*... ces nouvelles puissances naissantes que la philosophie de l'auteur aurait rencontrées une fois de plus sous l'aspect de la pariade... La lumière, qui fait germer, mûrir, éclater les sèves, unir les sexes... C'est ce lieu commun de la vie animale, à la fois si évident et tellement naïf, que M. H. Bernstein, qui le reprend du triste Porto-Riche, a voulu substituer aux tragiques paniques prêtées par Shakespeare aux personnages d'Hamlet.

Il faut faire remarquer le lourd contraste, si maladroitement appuyé, et d'un goût si bas, entre le tableau final du lit des amants excités et celui précédent de l'agonie de l'autre

protagoniste : même affectation aussi à présenter les deux en plein centre et en pleine lumière. La pièce se termine sur cette succession appuyée du macabre et du libidineux. Vraiment, c'est bien ici « la trouvaille » d'un auteur qui se rajeunit...

M. H. Bernstein fait partie de ces singuliers missionnaires qui se targuaient ici — et de façon un tantinet indécente — des succès qu'ils obtenaient à l'étranger. Une de leurs pièces paraissait-elle à Paris qu'aussitôt ils en appuyaient le lancement en annonçant que les directeurs les plus fameux de Londres et de Berlin se la disputaient.

En fait, certains ont subi les rigueurs de Londres; et particulièrement MM. Claudel, Lenormand et Bernstein celles de Berlin. « Assez de la camelote française », a-t-on écrit. Sur quoi un critique, M. Lucien Dubech, dans *Candide*, protesta : personne n'a le droit de parler de « camelote » à propos des œuvres de ces messieurs. — Ouais! à savoir. Nous ne sommes pas fâchés de constater que la critique étrangère, éclat, orgueil de ces auteurs que nous avons depuis longtemps qualifiés, arrive, elle aussi, à nos manières de voir et à nos raisons. Cela est d'autant plus significatif qu'elle acclame le théâtre classique proprement français. Lequel trouuve, à Paris même, une renaissance qui s'affirme vigoureusement.

§

Willy, le gai Willy, vient de s'embarquer pour les Enfers. Cet homme, que tous ceux qui l'ont connu estimaient pour sa belle nature, malgré ses inconséquences, n'avait pas perdu sa bonne humeur malgré une inlassable adversité. Il restait comme un vivant aspect, une épave aussi, d'un temps qui, à la lumière de celui que nous vivons actuellement, a toute notre indulgence.

Quatre fois Willy avait été renversé par les autos. Ce vieux Parisien regardait toujours Paris le visage haut; il ne savait se courber, pour traverser les boulevards, en interrogeant les ordres du préfet cloués sur le macadam.

Willy, du temps de son bruit, avait du clown dans ses façons. Un clown assez hardi qui n'avait pas craint de faire de sa vie même, dans son ménage, comme dans le monde et

dans les lettres, une sorte de tréteau à sa fantaisie extrême.

A tout prendre, je crois bien que l'histoire anecdotique et littéraire gardera sa faveur à ce baladin amoral et osé, dont le destin faunesque reste très étroitement lié à la découverte, à la naissance spirituelle et sensuelle, à la détermination, à l'apprentissage de Colette.

Leurs dissentiments, le reniement bruyant et vindicatif de sa pupille, tout cela n'a été que l'épilogue inévitable de l'union d'une jeune fille, d'une jeune femme avec un tuteur à l'heure de l'émancipation.

Ce tuteur-là, il est vrai, était assez singulier, et pas tout à fait comme on l'entend chez le notaire!

N'importe, les fruits sont là, si le vieux jardinier initial a été congédié sans ménagement, son travail étant fini, aux premiers indices de la récolte.

Sem a tracé une image impérissable des trois personnages de cette petite troupe scandaleuse qui promenait son inquiétante excentricité de Paris à Monte-Carlo et à Trouville : Willy, Colette, Polaire. Polaire, cette étrange et sauvage romanichel, qu'Octave Uzanne apparentait à la guêpe.

Tout de même l'aventure est mélancolique de cette petite compagnie indécente, piquante, audacieuse, hasardeuse, qui étonnait le Paris de 1900 : un vieillard aimable, pauvre et sceptique, qui serait mort dans le plus sévère dénuement si ses amis ne s'étaient cotisés; une femme éminemment mystérieuse et curieuse, authentique cigale du théâtre, qui a négligé de thésauriser, et que le fisc un jour a saisie. Puis une autre femme touchée du génie, favorisée de la fortune — ce qui, d'ailleurs, réjouit tous les vieux amis de Willy.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Maïmonide, *le Guide des égarés*, Rieder, 1930. — Nicolas de Cusa, *De la docte ignorance*. Trad. L. Moulinier. Alcan, 1930. — Césalpin, *Questions péripatéticiennes*. Trad. M. Dorolle, *Ibid.*, 1929. — Giordano Bruno, *Cause, principe et unité*. Trad. E. Namer, *Ibid.*, 1930.

Quatre œuvres fameuses, plus célèbres que lues, Du **Guide des Egarés**, Edmond Fleg présente, dans la collection « Judaïsme », des extraits de la traduction de S. Munck. Passages judicieu-

sement choisis pour donner idée d'abord de la métaphysique, ensuite de la loi juive selon Maïmonide.

A la **Docte ignorance,** M. Abel Rey a rédigé une utile introduction, afin de faciliter l'intelligence de cet ouvrage, pour la première fois traduit en français. Le Cusan y prend figure de grand philosophe et d'annonciateur de la pensée moderne; en revenant à Platon au delà d'Aristote, il inaugure la Renaissance; et pour lui la méthode est une mathématique, non ratiocination logique. Loin d'admettre un être auquel s'opposerait une virtualité, il refuse de séparer la puissance de l'acte (*De Possest,* 1460 ou 1461), et prépare cette entière suppression de la « puissance » dont témoignera le cartésianisme. C'est dans le développement spontané de la pensée vivante qu'il cherche l'intelligibilité. Penser, c'est assimiler, « absorber de l'expérience », non abstraire ou généraliser. Le relativisme de la « docte ignorance » n'est ni sceptique, ni dogmatique, mais ouvre, pourrait-on dire, le criticisme à la façon dont l'introduira Leibnitz.

De même, dans la science de la nature, mouvement et repos ne s'opposent pas comme des essences contraires. Le mouvement ne se détermine pas par ses formes, mais par le calcul des positions. Nicolaş reste attaché à la précellence du mouvement circulaire, mais il lui porte de plus graves atteintes que Copernic lui-même. Son idée de l'Univers n'ayant de centre nulle part, indéfini donc, à l'exemplaire de l'Infinité créatrice, est déjà post-copernicienne.

L'excellent logicien M. Dorolle a consacré un gros effort à André Césalpin (1519-1603), en fournissant une traduction partielle des **Questions Péripatéticiennes** et en élaborant une étude critique de près de cent pages sur cet auteur trop négligé des historiens. Césalpin ne fut pas, comme Nicolas de Cusa, délivré de la scolastique par le platonisme, mais il le fut par une critique interne de l'aristotélisme, qui lui permit de dénoncer les erreurs traditionnellement admises sous le prétendu patronage du Stagyrite. Sa méthode, moins hardie que celle du Cusan, demeure, comme celle du Moyen Age, classificatoire; quand il déclare qu'« essence et raison se confondent », il entend par là que la vraie façon de comprendre est de classer. L'originalité de Césalpin paraît être

décidément de trouver en un Aristote mieux compris, en un Aristote plus authentique, l'amorce des progrès modernes, retardés par la fausse notion de l'aristotélisme. Ainsi, pour acheminer la science à l'observation, il n'y a vraiment qu'à suivre l'exemple d'Aristote; de sorte que celui dont se réclame la tradition sera celui même qui pourra présider à la pensée indépendante. Ce zèle pour l'expérience amène Césalpin à des vues sur la coction du sang et le mouvement du cœur qui préparent la Ve partie du Discours de la Méthode. Ailleurs la théorie de la lumière et de la couleur rappellera Bacon par la façon dont elle utilise l'expérience.

On sait qu'Emile Namer est maître en la pensée de **Bruno** : depuis sa thèse sur la philosophie du grand Italien, *les Aspects de Dieu dans la philosophie de G. B.* (1926), il a entrepris une *Vie* de ce philosophe, comme d'ailleurs une autre biographie, celle de Galilée (l'une et l'autre à paraître chez Rieder). Le cliché dont on a tant abusé — personne n'était plus apte, etc. — s'impose donc ici très justement : personne ne se trouvait plus qualifié pour présenter Bruno dans la collection Alcan des « Textes et Traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne ».

L'introduction se borne à rappeler les principes métaphysiques du système. A la fois une matière à la façon de Plotin et des atomes à la façon de Démocrite, ce qui veut dire tout autre chose que chez ces deux anciens. Ici la matière est sujet pour les atomes, sorte de force qui les « agglutine », de même, dirons-nous, que selon les Jainas les atomes étaient groupés ou séparés par une capacité de mouvement, le dharma. La nature exprime ainsi une réalité plus profonde que les corpuscules dont elle régit le dynamisme. Bref, une atomistique non mécaniste. Incorporelle, cette matière ne diffère pas de l'Esprit. La vraie cause, c'est l'Intelligence, source infinie d'existences. Et l'on marque fort à propos la connexion entre cette métaphysique et celle de Nicolas de Cues : adoption fréquente du même vocabulaire, mais interprétation moniste, l'univers étant un développement nécessaire de Dieu.

Il faut louer la traduction, qui est complète, et qui ne se

borne pas à la fidélité, même à l'élégance : elle s'enrichit de notes précieuses.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

CONTROVERSES TRANSFORMISTES. — *Théories psychologiques et théories chimiques de l'évolution.* — A. Vandel : *La Parthénogénèse géographique*, IXe Congrès international de Zoologie. — E. Guyéont : *L'Evolution;* Encyclopédie scientifique, Doin.

Depuis un an, j'ai consacré un certain nombre de chroniques aux *Controverses transformistes*; la question est de nouveau à la mode. Certes, on ne nie plus guère l'évolution des êtres vivants; les plus réactionnaires, comme Vialleton, concilient le créationnisme et l'évolutionnisme et admettent des évolutions à partir de types primordiaux « créés ». Mais on ne s'accorde pas du tout au sujet des mécanismes de l'évolution, et on considère comme insuffisantes pas mal des « preuves » qui avaient été données du transformisme.

Le Darwinisme, en tant que théorie explicative, est de plus en plus abandonné. Dans aucun cas, la sélection ne saurait rendre compte de l'apparition des formes organiques nouvelles. Le Lamarckisme a encore des partisans; c'est, pourrait-on dire, une *théorie psychologique de l'évolution.* Chez les animaux, doués d'un système nerveux déjà bien différencié et centralisé, on peut admettre, dans une certaine mesure, que, sous l'influence de certains influx nerveux « volontaires », l'organisme adopte de nouvelles habitudes, de nouvelles manières de vivre, et que cela entraîne des modifications de forme qui peuvent être héréditaires. En somme, pour Lamarck, c'est le psychisme de l'animal qui dirigerait son évolution. Les ancêtres du Cheval marchaient sur la plante des pieds, et ne couraient pas; mais, dans la suite, ils se sont adaptés à la course; on court sur la pointe des pieds, et le doigt médian qui frappe seul le sol ne tarde pas à s'hypertrophier, aux dépens des doigts latéraux, qui disparaissent progressivement. Chez les Ruminants, qui descendent d'ancêtres à cinq doigts ,il n'en subsiste plus que 2. Mais cependant le Bœuf, à 2 doigts, court moins vite que les Félins, à 5 doigts. De plus, chez d'autres animaux que les Ongulés, on peut obser-

ver une réduction du nombre des doigts. Chez un Edenté, le petit Fourmilier, aux pattes antérieures, le doigt médian est énorme, le 2e doigt est encore assez développé, mais les autres sont plus ou moins atrophiés; les 2 doigts visibles sont pourvus de griffes; ainsi l'animal peut s'accrocher aux arbres; la locomotion est extrêmement lente et pénible. Les extrémités des membres chez les Edentés et les Cétacés ont l'aspect de monstruosités, d'anomalies tératogéniques. Les *théories chimiques de l'évolution,* qui sont les théories de demain, et qui supplanteront certainement les autres, peuvent plus facilement rendre compte de tous ces faits que le Lamarckisme. On sait que, chez l'Homme, des troubles de certaines sécrétions internes (hypophyse) peuvent entraîner l'*acromégalie,* ou accroissement exagéré des extrémités des membres. Pourquoi l'hypertrophie du doigt médian de la patte du Cheval, de la patte du Fourmilier, ne dépendrait-elle pas, comme je l'ai soutenu depuis longtemps, d'un déséquilibre dans les sécrétions des hormones, allant en s'exagérant de génération en génération? Chez les Serpents, Lamarck explique la disparition des pattes par le défaut d'usage. Mais il y a aussi des Batraciens apodes, ou à pattes réduites, et cela tient à un défaut de la sécrétion thyroïdienne.

Les modifications du métabolisme chimique chez les êtres vivants semblent devoir toujours entraîner directement des modifications de forme; et l'être ainsi modifié est obligé d'adopter des habitudes nouvelles, des modes de vie différents. D'autre part, chez les animaux marins inférieurs, Oursins par exemple, il suffit de modifier *très légèrement* la composition chimique de l'eau de mer pour obtenir des modifications de forme importantes.

§

Voilà une voie expérimentale nouvelle : le rôle des infiniment petits chimiques en morphogenèse. Mais, comme le faisait observer M. Caullery, au dernier Congrès de Zoologie (voir ma chronique du 1er janvier), il semble que le monde vivant soit entré actuellement dans une phase de *stabilité,* de résistance à la variation, à l'évolution. En conséquence, si l'on veut obtenir facilement des modifications expérimen-

tales, il serait bon de vaincre au préalable cette résistance, de perturber l'équilibre physico-chimique des organismes, de provoquer une « crise évolutive ».

Il est vraisemblable que la dernière période glaciaire a entraîné une crise évolutive : la chaleur, après une période de refroidissement prolongé, est susceptible en effet de secouer l'inertie de la matière vivante.

Dans une étude récente, sur la *Parthénogenèse géographique* le professeur Vandel, de Toulouse, a signalé des faits fort curieux qui viennent à l'appui de cette manière de voir. En 1922, M. Vandel avait déjà désigné sous le nom de *spanandrie géographique* le fait que dans une espèce donnée le mode de reproduction varie en fonction de la distribution géographique et en particulier de la latitude : les formes méridionales se reproduisent par la voie bisexuée normale; chez les formes septentrionales, il y a « disette de mâles », et la parthénogenèse, par les œufs non fécondés, est obligatoire. En étudiant des sortes de cloportes, les *Trichoniscus*, M. Vandel a mis en évidence l'existence de deux races : une race bisexuée et une race parthénogénétique; ces deux races occupent des aires géographiques distinctes, bien que leurs domaines puissent parfois se superposer; elles tendent même à former des espèces distinctes : leur croisement est impossible ou très difficile. M. Vandel pense qu'au tertiaire la race bisexuée seule devait exister; mais après le réchauffement post-glaciaire, c'est-à-dire au début de la période actuelle, (environ 8.000 avant J.-C.), au cours d'une période de migration et de crise évolutive, se serait produite une mutation parthénogénétique.

Ce serait là un exemple d'un phénomène très général, car, d'après M. Cuénot (1921), « toutes les fois qu'un animal parvient dans une localité nouvelle, où il peut se multiplier à l'excès, l'espèce, sans doute influencée par le changement de milieu, entre presque infailliblement en mutation et se fragmente en variétés, petites espèces et sous-espèces ».

§

Dans un livre récent, *l'Evolution*, M. Guyénot insiste sur la valeur évolutive des mutations. Cet ouvrage se recommande

d'une part par les mises au point très documentées de questions controversées, d'autre part par d'excellentes tendances.

Le problème de *l'hérédité des caractères acquis* est exposé et discuté dans les trois premiers chapitres du livre. L'auteur conclut par la négative : « De plus en plus, les résultats de la génétique permettent de comprendre l'illusion dont furent si souvent victimes les partisans de l'hérédité des caractères acquis. » Mais il ne faut pas oublier qu'actuellement nous ne sommes pas dans une période de crise évolutive.

Au sujet des *sélections naturelle et expérimentale,* après enquête sérieuse, conclusion négative également. « Les résultats, en apparence positifs, tiennent à ce que la sélection avait été appliquée à un matériel hétérogène dont la dissociation donne naissance à plusieurs races pures. »

M. Guyénot repousse le finalisme des créationnistes :

On rencontre dans les organismes un mélange à doses variables de caractères utiles, adaptatifs, de particularités indifférentes et de dispositifs désavantageux, malgré lesquels les animaux ont persisté. Certains sont même dans l'ensemble de véritables monstres et à la limite des variations compatibles avec la survie.

L'auteur arrive ainsi à la conception de Jacques Loeb et à celle que nous avons développée, ma femme et moi, dans notre livre *la Chimie et la Vie.* Dans ce dernier ouvrage, un chapitre, nouveau pour un Traité de Biologie générale, était consacré à la *spécificité chimique des espèces* : les espèces animales et végétales diffèrent chimiquement les unes des autres, et il est possible de les différencier par les méthodes sérologiques utilisées déjà pour le diagnostic des maladies.

M. Guyénot revient sur cette question, et cherche du côté de la chimie l'origine des espèces et des mutations.

Dans le chapitre terminal, « la Philosophie du mutationnisme », M. Guyénot se tourne également du côté de la physique moderne.

La théorie mutationniste repose sur trois théories essentielles : la discontinuité des formes vivantes et des matériaux qui les constituent, l'intervention du hasard, l'absence de finalité dans les transformations des êtres.

Or, la matière vivante présente une double hétérogénéité physique et chimique, et « il est très probable que certaines des conclusions tirées par les physiciens de l'état discontinu de la matière seront susceptibles d'être appliquées au cas des êtres vivants. »

D'autre part, pas mal des lois de la physique sont devenues des *lois statistiques*, et c'est ainsi qu'elles ont perdu le caractère fatal et inéluctable que leur prêtait l'ancienne philosophie déterministe. La notion de hasard est inséparable de celle des fluctuations, et ces dernières jouent également un rôle fort important en biologie. M. Guyénot, qui enseigne à Genève, s'est inspiré des idées du célèbre physicien genevois Ch.-E. Guye.

M. Guyénot évolue dans le bon sens; il paraît s'intéresser maintenant, de plus en plus, aux conceptions physiques et chimiques de la vie et de l'évolution. Pendant ce temps, M. Cuénot, de Nancy, évolue, lui, vers le finalisme et le créationnisme. Et, tout en conservant mon admiration pour ce grand biologiste, je le regrette vivement.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

L'Affaire Dreyfus : A propos des « Carnets de Schwartzkoppen ». — Publiés en 1898, au lieu de 1930, les *Carnets de Schwartzkoppen* (1) auraient justifié leur sous-titre : « La vérité sur Dreyfus ». Le colonel Picquart se trouvait alors incarcéré, sous l'accusation d'avoir fabriqué ce *petit-bleu* adressé par Schwartzkoppen à Esterhazy, et qui avait appris à Picquart qu'Esterhazy était l'auteur du bordereau. Un mot de Schwartzkoppen confondait le sinistre et le cynique gredin dont Dreyfus payait si gratuitement la trahison, libérait Picquart, libérait Dreyfus... Schwartzkoppen ne prononça pas ce mot, obéissant aux ordres qu'en bon officier prussien il recevait de ses chefs. Il semble que ce ne fut pas sans regrets; mais de là à lui tresser des couronnes comme font ses éditeurs, il y a une distance que je n'ai pas l'intention de franchir.

Les révélations posthumes de cet attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne n'apportent en fait de vérité sur Dreyfus

(1) Editions Rieder.

lui-même rien que les enquêtes de la Cour de cassation n'aient révélé, rien dont la complète *Histoire de l'Affaire Dreyfus,* par Joseph Reinach, ne fasse mention. Que Schwartzkoppen, et personne autour de lui, n'aient jamais eu avec le capitaine Dreyfus aucun rapport, soit direct, soit indirect, nous savions cela de reste. Nous savions aussi que jusqu'en novembre 1896, la condamnation du malheureux, prononcée le 22 décembre 1894, resta pour Schwartzkoppen et son entourage un mystère; mystère qui s'éclaircit lorsque l'attaché militaire put lire, dans le *Matin,* le fac-similé du Bordereau qu'Esterhazy lui avait adressé en 1894, pièce dont le Conseil de guerre avait attribué à Dreyfus la paternité.

La *vérité-sur-Dreyfus* n'a plus, fût-ce pour une parcelle, à être sortie de son puits. Mais il n'en est pas, quant à la *vérité-sur-Esterhazy,* tout à fait de même. En précisant les circonstances (le jour ,l'heure, le lieu, les propos) dans lesquelles il est entré en relation avec le traître, en disant en quoi ces relations consistèrent, comment le Bordereau lui fut adressé par Esterhazy, comment il adressa le Petit-bleu à Esterhazy, Schwartzkoppen ajoute des détails précieux à l'ensemble de ce que nous connaissions. Il s'exprime dans un langage clair, simple, et d'une façon qui présente toutes les apparences de l'exactitude. Il met ainsi dans le texte de l'Affaire, au chapitre Esterhazy, qui en est le chapitre principal, initial et central à la fois, quelques illustrations singulièrement vivantes et du plus dramatique effet. Nous voyons le traître aller et venir, penser et agir, parler et écrire presque aussi bien que si nous l'avions au cinéma.

Le programme de l'Histoire contemporaine est si chargé qu'une pièce, dès qu'elle a quitté l'affiche, si longtemps et si bruyamment qu'elle l'ait tenue, il n'en reste plus que le nom. Après quarante ans bientôt, il faut être un spécialiste du grand drame pour se retrouver dans son labyrinthe sans l'aide d'un compendium. La plupart de ceux qui virent Dreyfus partir pour l'Ile du Diable, puis en revenir, n'ont conservé qu'une idée vague des causes qui l'y envoyèrent et l'en retirèrent; aux générations nouvelles, l'Affaire n'en dit guère plus que ne nous dit à nous une autre affaire non moins fameuse en son temps : l'Affaire Calas. Mais celui qui veut en avoir une

idée rapide et sûre, qui désire la tenir dans le creux de la main — comme l'on dit — qu'il lise donc *les Carnets de Schwartzkoppen*! A supposer qu'il n'eût jamais entendu parler de l'erreur judiciaire dont Dreyfus a été victime, il sera renseigné suffisamment. Il pourra réaliser dans toute la gratuité de son abomination le martyre subi par l'innocent et par les siens; martyre sur lequel (en dehors de toute idée de ressentiment contre personne et de toute arrière-pensée politique), il n'est pas mauvais que notre mémoire soit rafraîchie; martyre dont nous gardons une conscience un peu trop légère. Ne conviendrait-il pas que nous nous alourdissions d'un peu de pitié, lorsque l'occasion se présente? — Pour moi, qui lus ces *Carnets* le jour où les gazettes m'apprirent la mort de Mathieu Dreyfus, symbole indépassable du tourment et du dévouement fraternels, j'ai trouvé qu'elles nous l'annonçaient vraiment trop sans phrases.

§

La vérité dans les affaires que nous jugeons compliquées ne nous paraît compliquée que parce qu'elle est faite d'un nombre considérable d'éléments qui s'enchevêtrent. Mais chacun de ces éléments, sitôt qu'on le dégage, qu'on l'analyse, apparaît tout simple. Quant à l'imagination humaine, elle a pour penchant et pour tâche de compliquer ce qui est simple, d'embrouiller ce qui serait clair; et elle s'éloigne d'autant plus des faits que ces faits sont plus certains, plus évidents. C'est là son obligation congénitale. Quoi de plus simple que l'affaire Dreyfus débarrassée des voiles dont l'ignorance la recouvre et le parti-pris? quoi de plus clair, de plus limpide lorsqu'on va la prendre à sa source? Calas n'est pas moins innocent, certes, que Dreyfus, mais son innocence ne s'aperçoit pas tout à fait comme celle de Dreyfus, du premier coup d'œil (2). Calas a tout de même donné un prétexte à sa condamnation. Il a dépendu son fils qui s'est suicidé, et pour éviter la honte de ce scandale, il a tout d'abord nié le fait

(2) Ceci n'excuse pas la légèreté avec laquelle Me Henri Robert, incroyablement ignorant des points élémentaires de cette affaire Calas, affirme, par la voie de la conférence, du livre la culpabilité du supplicié toulousain et, du haut de sa grandeur d'avocat d'assises, tance ce minuscule Voltaire.

du suicide. Dreyfus, lui, est resté aussi étranger au crime qui lui a valu sa condamnation que vous ou moi.

Que montre l'Affaire prise à sa source? D'une part le commandant d'infanterie Esterhazy, qui n'appartient pas à l'Etat-major, mais rôde autour : homme de sac et de corde, criblé de dettes, notoire concubin d'une prostituée, qui subsiste par l'escroquerie, la mendicité et le chantage; qui, français de fraîche date, étant fils d'un père autrichien, ne craint pas de manifester, par écrit et de vive voix, la haine de l'armée française et de la France : bref, doué de tous les caractères qui constituent la définition du traître. S'étant abouché avec l'attaché militaire allemand, il trahit aussi naturellement qu'un pommier produit des pommes; et un beau jour il écrit le Bordereau sans y mettre plus de façon que s'il eût écrit à un créancier ou à sa maîtresse.

D'autre part, le capitaine d'artillerie Alfred Dreyfus, détaché à l'Etat-major, officier dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'y a personne à l'Etat-major plus visiblement éloigné par son caractère et son existence des conditions qui, sur le papier et dans la réalité, produisent les traîtres. C'est à lui que, *sans l'ombre d'une présomption tant soit peu plausible,* on attribue la paternité du Bordereau. Erreur monstrueuse de gratuité, qui eût été constatée aussitôt sa mise en question sans les machinations criminelles de ceux qui en furent responsables. Elle a mis longtemps à se découvrir, mais enfin l'évidence a fini par éclater.

Eh bien! aujourd'hui encore, nombre de gens qui acceptent cette évidence dans ce qui se rapporte à Dreyfus ne l'acceptent pas dans ce qui se rapporte à Esterhazy. Dreyfus n'a pas écrit le Bordereau, c'est entendu; mais Esterhazy ne l'a pas écrit non plus et il n'y a pas eu de trahison : le Bordereau fut un coup monté par l'Etat-major allemand à l'Etat-major français; un épisode du duel que se livrèrent Schwartzkoppen et le colonel Sandherr, chef de notre Bureau des renseignements, « entre lesquels il y avait un peu de l'animosité féroce qu'auraient eu l'un contre l'autre Sherlock-Holmes et Arsène Lupin ». Une pure mystification, vous dis-je, « une colossale et merveilleuse machination allemande, le chef-d'œuvre de toutes les mystifications de l'Histoire. » Le Bordereau est de

la propre fabrication de Schwartzkoppen, lui-même; peut-être cependant s'est-il contenté de le rédiger et de le dicter à un faussaire habile à mélanger l'écriture de Dreyfus à celle d'Esterhazy; car Schwartzkoppen « avait à sa disposition pas mal de specimens d'écritures d'officiers français. »

Voilà la version que je recueille dans l'ouvrage de M. Henri Mazel, *La psychologie du Kaiser* (3), ouvrage remarquablement pénétrant, en dehors de sa version de l'Affaire, et qu'il est utile de lire pour bien comprendre comment la Guerre nous est venue. Mais lorsque, en 1919, H. Mazel donne cette version, le long de dix pages de raisonnement serré, il poursuit le plus honorable des desseins : « Faire se réconcilier ces terribles frères ennemis les « Dreyfusards » et les « Antidreyfusards », comme on disait à l'époque avec des lèvres crispées. » Ajoutons encore à la décharge de l'éminent sociologue qu'il ne nous dissimule pas, en ouvrant sa démonstration, qu'il pourrait bien rester, de son opinion, l'unique tenant.

La version d'Henri Mazel cependant est moins personnelle qu'il le pense. Elle est l'aboutissement radical, le nec plus ultra d'une série de versions qui diffèrent les unes des autres par quelques détails, mais qui, toutes dirigées par un souci conciliateur, sont toutes basées sur le principe qu'il n'y eut pas de traître dans l'affaire parce qu'il n'y eut pas de trahison.

Pour Paul Adam, Dreyfus n'est évidemment pas coupable; mais voici comment le romancier de la *Bataille d'Uhde* a fini, dit-il, par démêler l'inextricable imbroglio.

« Un soir de bon dîner », le capitaine Dreyfus, « officier arrogant et bavard », avait eu le tort de « trop franchement expliquer à certains convives mal connus la mobilisation française ». Parmi ces convives, « l'ami d'un espion se trouvait »; il en résulta (4) :

que le propos fut transmis jusqu'aux ministères étrangers; que l'observateur entretenu par nous, secrètement et à grands frais, dans l'un de ces ministères, avertit nos officiers de la communica-

(3) Edit. de « la Renaissance du Livre ».

(4) Je tire cette citation du bon ouvrage de M. Jean Desthieux, *Le dernier des Encyclopédistes : Paul Adam* (Boivin et Cie, 1928). Cette analyse et cette anthologie démontrent que le regretté écrivain a bien pu, à l'exem-

tion imputée au capitaine Dreyfus; que l'état-major du boulevard Saint-Germain, ainsi convaincu, tendit des pièges au militaire oublieux de sa prolixité; qu'Esterhazy, chargé de découvrir une preuve écrite, la fabriqua pour toucher quelque argent et que les généraux osèrent tout afin de perdre celui que, de bonne foi, ils considéraient comme un traître, et cela sans pouvoir même dire le nom de l'observateur secret, nécessaire à la Défense Nationale.

§

Les révélations de Schwartzkoppen n'encouragent pas de pareilles fantaisies, lesquelles d'ailleurs vont directement contre leur but, qui est de trouver des circonstances atténuantes à l'Etat-major. Car si celui-ci s'est trompé, sur la personne du traître, il ne s'est pas trompé sur la réalité de la trahison; il avait bien raison de croire qu'en 1894 un officier français livrait activement à l'ambassade allemande d'importants secrets de la défense nationale. Mais les *Carnets* ferment aussi la porte (porte que les enquêtes de la Cour de cassation n'ouvrent certes pas!) à une hypothèse moins aventureuse et qui, en étant moins fausse que les précédentes, reste du domaine de la légende. La légende d'Esterhazy mangeant à deux rateliers, et en même temps que traître au profit de Schwartzkoppen, contre-espion au profit de notre Bureau de renseignements.

Cependant il est possible que notre Bureau ait cru que les visites que, sans se gêner, Esterhazy faisait à l'ambassade d'Allemagne avaient pour objet le contre-espionnage. Les *Carnets* n'interdisent pas cette hypothèse. Souhaitons qu'elle soit vraie; elle est nécessaire. Nécessaire, non pour que nous puissions croire à la bonne foi des « généraux » (comme dit le bon Paul Adam), car cette bonne foi n'est pas beaucoup moins certaine que leur sottise, et la bonne foi de Sandherr n'est

ple de son maître Balzac, errer (et fortement quelquefois), mais qu'il a jeté plus d'une lueur géniale sur l'histoire contemporaine, politique, économique, internationale. La façon dont Paul Adam a écrit de la Guerre, avant que le cataclysme prévu par lui ne fût déchaîné, et pendant son cours; la façon dont il a prévu notre après-guerre, en suite des fautes commises par le Traité de Versailles, sont véritablement étonnantes.

Il est d'ailleurs plus facile de dire maintenant ce qu'est l'Affaire que lorsque, du milieu de la mêlée, Paul Adam donnait sa solution. Pour moi, je n'ai été convaincu de l'innocence de Dreyfus que par la lecture, en 1898, de l'enquête que la Cour de cassation poursuivait.

(au début) pas niable non plus; ni celle de ce fol de Du Paty de Clam. Mais il nous faut cette hypothèse pour ne pas considérer comme un traître, comme un complice de l'auteur du Bordereau, celui qui fut la cheville ouvrière, le véritable responsable de la condamnation de Dreyfus et de son maintien au bagne : à savoir le lieutenant-colonel Henry, sous-chef du Bureau des renseignements. Il est impossible d'admettre qu'Henry, de quelque façon que le Bordereau soit arrivé entre ses mains, n'ait pas vu que cette pièce était de l'écriture d'Esterhazy; et Joseph Reinach trouve là une forte présomption en faveur de sa complicité de compte à demi avec le traître. Il est inadmissible qu'il ait pu, lui Henry, attribuer l'écriture de cette pièce à Dreyfus. Sa conduite d'ores et déjà est abominable. Mais qu'il ait, en 1894 ,sincèrement cru que Dreyfus était un traître et qu'il ait pu, en même temps, croire qu'en écrivant le Bordereau, Esterhazy amorçait une manœuvre de contre-espionnage, la chose peut à la rigueur se soutenir. Il se peut bien que Schwartzkoppen ait passé à Esterhazy des pseudo-renseignements, des documents sans grande valeur, mais authentiques, que l'autre portait à notre Bureau. L'attaché militaire nous dit, certes, la vérité, mais peut-être ne nous dit-il pas la vérité tout entière. Il nous dit sûrement la vérité sur Esterhazy; il ne nous la dit peut-être pas sur Schwartzkoppen.

En tout cas, le rôle du lieutenant-colonel Henry demeure, après comme avant la lecture des *Carnets*, le seul problème que la Cour de cassation n'ait pas résolu; la seule question sur laquelle M. Joseph Reinach ne me paraisse pas un suffisant démonstrateur.

§

Comment cependant, s'il est vrai que Dreyfus ait été poursuivi sans l'ombre d'une présomption tant soit peu plausible, comment se fait-il que sa poursuite ait pu avoir lieu?

Pourquoi les soupçons se sont-ils portés sur lui au lieu de se porter sur n'importe lequel de ses collègues de l'Etat-major? — « Parce que (me dites-vous) Dreyfus était le seul juif dans un milieu livré à un antisémitisme militant. » — Sans doute. Mais vous expliquez là pourquoi il a été soupçonné

de la paternité du Bordereau, vous n'expliquez pas comment il a été possible de la lui attribuer. Si folle, si absurde qu'ait été cette attribution, il faut tout de même qu'il ait été possible de la concevoir, de la libeller.

Quel est le fait sans lequel l'affaire Dreyfus n'aurait pas été possible? « Eh bien! mais... c'est la grande ressemblance entre l'écriture de Dreyfus et celle d'Esterhazy, me répondra-t-on. » — Pas du tout, car pour comprendre quelque chose à la genèse de l'Affaire, il faut se rappeler que l'écriture de Dreyfus et l'écriture d'Esterhazy n'offrent qu'une ressemblance lointaine toute superficielle. S'il n'y avait eu contre Dreyfus que la ressemblance de son écriture avec celle d'Esterhazy, Dreyfus n'aurait pas été traduit en Conseil de guerre.

Mais ceci, tout en étant la même histoire, ne saurait être la même chronique, et il me faut bien toute une chronique pour montrer le germe absurde, mais indispensable, d'où la lamentable affaire est née. On ne l'a encore jamais fait; je tâcherai de le faire.

Mémento. — *Mœurs criminelles de l'Inde,* par Cecil Walsh (Payot). Le lecteur pourrait se demander si Cecil Walsh n'est pas un pseudonyme de Ruyard Kipling. Pas du tout, ce nom appartient à un ancien juge à la Haute-Cour d'Allahabad. Mais l'auteur narre adroitement et avec un humour d'un ordre objectif qui paraît devoir quelque chose à Kipling, tout en se montrant aussi discret qu'il convient à un magistrat. Et ses histoires sont empruntées au même milieu et aux mêmes personnages que ceux de *Kim,* par exemple. Pittoresque document de psychologie ethnique, fort bien traduit par M. Maurice Gérin. — *Code pratique de la Femme et de l'Enfant,* par Yvonne Netter (Hachette). La prière d'insérer est élogieuse, mais l'éloge est mérité. L'ouvrage est aussi instructif, bref et clair, maniable qu'il faut au sujet. — *L'affaire Redureau suivie de faits divers,* document réunis par André Gide (Gallimard). C'est le 1er volume d'une collection qui porte au fronton de sa couverture « Ne jugez pas ». Mais comment ne pas juger le compilateur de ce livre, quand on voit certains des commentaires dont il accompagne son texte? Compte rendu de l'assassinat commis en 1913, par un domestique âgé de 15 ans, sur ses patrons, cultivateurs, et leur famille; en tout sept personnes. Voyez les pages notamment 24 à 29! M. André Gide n'est pas un aberrant que sur le terrain qui prête au corydonisme. C'est un prédicant de race, et de « génie »

d'autre part; et il prêchera, parfois franchement, parfois sournoisement, mais toujours sincèrement jusqu'à la dernière heure. Il prêchera pro domo; peureux, honteux qu'on le juge, mais incapable de cesser une minute de... s'exhiber. — *Manon Lescaut, de l'abbé Prévost,* par Eug. Lasserre (Edgard Malfère). Recommandable iconographie qui touche à notre rubrique lorsque l'auteur discute le pour et le contre de la plainte pour faux portée en 1733, à Londres, contre le futur auteur de *Manon* et qui lui valut d'être inquiété un instant par la peu joyeuse justice anglaise. — *Pierre Vaux, instituteur et forçat,* par Alexandre Zévaès (Ed. Revue critique). Bon compte rendu d'une flagrante erreur judiciaire commise en 1852 et qui ne fut réparée qu'en 1897. L'auteur donne le texte de l'arrêt de révision.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

René Lespès, *Alger, étude de géographie et d'histoire urbaines,* 1 vol. in-8° (Collection du centenaire de l'Algérie), Paris, Félix Alcan, 1930. — Maurice Rondet-Saint, *Un Voyage en A. O. F. (Guinée, Soudan, Haute Volta, Côte d'Ivoire)*, 1 vol. in-12, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. — Emm. de Margerie, *La Société géologique de France de* 1880 *à* 1929 (Extrait du livre jubilaire publié à l'occasion du centenaire de la Société géologique de France, 1830-1930), in-4°, Paris, 1930. — Mémento.

Le centenaire, non de la conquête de l'Algérie, mais de la prise d'Alger, a fait éclore un grand nombre de publications de toute nature à la gloire de l'Algérie française. En voici une qui n'est pas un travail de circonstance, car elle a été longuement mûrie et préparée : c'est le gros livre intitulé Alger, **étude de géographie et d'histoire urbaines,** par René Lespès, professeur au lycée d'Alger.

C'est une thèse de doctorat ès lettres. N'est-ce pas Taine qui a affirmé, quelque part, sa préférence pour cette sorte de livres? Car ils sont, par définition, probes, consciencieux, et surtout *exhaustifs :* quand ils prennent un sujet, il l'épuisent. Rien à trouver après eux, sinon des broutilles. Point de remarques à faire, sauf des remarques de détail.

Il y a un revers, évidemment. Ces livres consciencieux risquent fort d'être ennuyeux; ils le sont, très souvent, de manière à rebuter toutes les bonnes volontés. Je connais des thèses qui sont des volumes fort imposants, et que personne n'ouvrira jamais que pour les consulter. On ne lit point ces livres-là.

Voilà un reproche que ne mérite pas le livre de René Lespès. On le lit de bout en bout, sans fatigue. Hérissé de chiffres, bourré de statistiques, chaussé de références infrapaginales, — c'est la loi du genre — il trouve moyen d'être à la fois clair, coordonné et intéressant. Ce n'est pas un mince mérite.

Il est vrai que le sujet s'y prêtait. La longue existence et le développement à oscillations de la capitale de l'Algérie française, l'ancien repaire barbaresque devenu une métropole moderne de 270.000 habitants, c'est une manière d'épopée où se sont déroulés bien des contacts, guerriers et pacifiques, entre la civilisation européenne et l'Islam, jusqu'à l'heure actuelle où les anciens dissentiments politiques et sociaux, notés comme si profonds par Fromentin il y a seulement trois quarts de siècle, se sont à peu près évanouis dans l'harmonie d'une prospérité commune. Sans conteste, Alger est un des chefs-d'œuvre de la colonisation française. Mais il a fallu le temps, — on ne fait rien sans lui. Il a fallu aussi quelques conditions naturelles favorables, à côté d'autres qui l'étaient peu.

La position d'Alger est fort belle : presque au milieu de l côte de l'Afrique du Nord et en face de Marseille; position faite pour drainer vers elle les activités de l'Afrique du Nord et pour faire d'Alger le centre des relations avec l'Europe civilisée.

Mais le site est plutôt médiocre : rade foraine, mauvais mouillage, port incommode, qui n'est devenu digne d'une capitale maritime qu'à force de grands travaux appelés à continuer et à se développer encore; arrière-pays (ah! Lespès, pourquoi employer l'affreux mot d'*hinterland* quand vous avez *arrière-pays?* La langue française n'est-elle pas une grande dame digne de tous les respects? N'en faisons pas un volapuk!) arrière-pays, dis-je, assez limité : il y a bien la fertile et petite plaine de la Mitidja; mais le steppe presque désertique commence à cent kilomètres d'Alger; l'arrière-pays fertile et relativement bien habité est bien plus développé en Oranie et dans le département de Constantine.

Tant que les corsaires barbaresques furent maîtres d'Alger, ils ne se soucièrent point de ces désavantages. Les difficultés

d'accès du port étaient même plutôt favorables à leurs desseins. Alger n'était qu'un repaire de pirates et un marché d'esclaves, et rien autre chose. Elle n'était ni capitale régionale d'un pays avec lequel elle ne communiquait point (il y a un siècle, il n'y avait qu'un chemin hors de ses murs, celui d'Alger à Blida; partout ailleurs, rien que des sentiers), ni ville de commerce, car les Turcs empêchaient à peu près toute relation commerciale.

Comme repaire de pirates, Alger prospéra tant que ceux-ci purent écumer la Méditerranée et rafler des esclaves sur ses rives, c'est-à-dire pendant deux cents ans. Lorsque les puissances chrétiennes organisèrent la défense de leurs côtes, Alger déclina. Plusieurs fois bombardée, elle continua à végéter jusqu'en 1830. La conquête française la tira du marasme.

Cette résurrection ne se fit pas tout de suite. Alger ne fut longtemps, aux mains des Français, qu'une garnison et un arsenal. Son rôle nouveau de capitale intellectuelle, industrielle et commerçante ne commença qu'avec la fin de la conquête et la pacification de l'Algérie, c'est-à-dire sous le second Empire. Encore les progrès furent-ils très lents. C'est seulement à la fin du XIXe siècle qu'a commencé le prodigieux essor que nous voyons aujourd'hui.

Capitale militaire et universitaire, centre des routes de terre et des voies ferrées de l'Afrique du Nord, ville d'industrie où les fabrications européennes se mêlent à celles des vieilles industries indigènes, ville de commerce surtout qui exporte les vins et les primeurs du Tell et dont le port est devenu grand port de relâche et dépôt de charbon, ville de tourisme et de plaisance enfin, Alger est aujourd'hui tout cela. René Lespès fait ressortir avec raison que malgré son caractère cosmopolite qui en fait le creuset de différentes civilisations, la capitale de l'Algérie est, de toutes les villes africaines, la plus profondément et la plus complètement française.

L'activité du port d'Alger ne cesse de grandir; il est menacé, cependant, dans une certaine mesure, par le développement plus rapide du port d'Oran. Est-ce bien *menacé* qu'il faut dire? Il y a place pour deux grands ports en Algérie; et

Oran a grandi surtout en confisquant une partie des fonctions du port d'Alger comme port de relâche.

Je reprocherai à René Lespès de n'avoir pas assez fait ressortir la déplorable insuffisance des lignes ferrées algériennes. Ce sujet aurait mérité quelques pages énergiques et de nature à faire impression. Je n'hésite pas à dire que l'avenir de notre Afrique du Nord dépend en partie de la réfection de ces voies ferrées tardivement et sordidement construites. Il faut notamment que nos capitales africaines, de Tunis à Casablanca par Alger, soient enfin réunies par une voie de grand trafic. Cela vaudra bien mieux, pour l'Algérie elle-même et pour la France, que de jeter à travers les sables du Sahara des rails inutiles, — rêverie retardataire en même temps que mégalomane dont Lespès ne semble pas enthousiaste, mais qu'il n'ose point condamner.

§

De l'admirable réalisation d'Alger, passons maintenant à nos essais de réalisation en Afrique occidentale; de l'Afrique blanche, musulmane et chrétienne, à l'Afrique noire, fétichiste et musulmane. Voici un court et agréable volume, **Un voyage en A. O. F.**, par Maurice Rondet-Saint, qui nous y invite. Il ne s'agit point ici d'un gros livre longuement élaboré. Il s'agit de simples notes de voyage. Mais ces notes tirent une valeur singulière de la longue expérience de leur auteur, qui a parcouru autrefois une grande partie de la planète, l'Afrique occidentale elle-même comprise, et qui connaît bien les grands problèmes coloniaux, que ceux-ci relèvent de la géographie, de l'économie ou de la politique.

Rondet-Saint, observateur sans préjugé, a eu l'intention certaine de nous présenter, sur les colonies qu'il a parcourues, Guinée, partie du Soudan et de la Haute-Volta, Côte d'Ivoire, des vues aussi impartiales que possible. La chose est nécessaire. Une publicité souvent imprudente et trop visiblement intéressée, ainsi que des vues politiques et militaires assez étroites, ont amené parfois dans le public un engouement exagéré pour l'Afrique occidentale française, considérée comme un « réservoir inépuisable » d'hommes ou de richesses. Par réaction peut-être naturelle, mais exagérée elle aussi, des cam-

pagnes de dénigrement ont été amorcées; des erreurs et des fautes inévitables ont été démesurément grossies; les bienfaits de notre œuvre ont été dédaignés.

Rondet-Saint reconnaît qu'en Afrique occidentale a été déjà accompli un travail vraiment colossal, d'autant plus méritoire que les conditions naturelles et humaines rendaient un tel travail malaisé : régions côtières fertiles, mais souvent malsaines; forêt vierge étendue et difficile à éclaircir; à l'intérieur, plaines fécondes par endroits, surtout aux abords du Niger, mais trop souvent faites de latérite hostile à l'effort humain; cet effort lui-même rendu pénible, soit chez les blancs, soit chez les noirs, par le climat excessivement chaud; enfin, par-dessus tout, insuffisance d'une population extrêmement clairsemée, surtout à l'intérieur, alors que le climat nous empêche de songer à faire de l'A. O. F. une *colonie blanche*. Malgré cela, nos réalisations sont dignes d'admiration, surtout dans les colonies côtières : création de villes coloniales coquettes et prospères; culture de la banane en Guinée, exploitation de la forêt en Côte d'Ivoire; construction de chemins de fer coloniaux qui s'allongent vers l'intérieur; création d'un réseau de belles routes où l'automobile connaît, depuis peu d'années, un merveilleux développement; activité maritime aux ports de Dakar et de Conakry, demain à celui de Sassandra : tout cet ensemble montre que cinquante ans d'effort colonial n'ont pas été vains.

Que faut-il pour que se développe encore cette prospérité commençante? Avant tout, sauver les populations indigènes où la mortalité est effrayante; veiller à leur accroissement numérique; leur donner des médecins et des écoles; ne pas chercher à les assimiler, chose impossible, car les *assimilés* prennent tous les défauts des blancs sans avoir leurs qualités; mais les associer à nous, les familiariser avec le travail, *dans le cadre de leur genre de vie et de leur morale sociale;* réduire le recrutement militaire au minimum nécessaire; ne point envoyer ces gens faire leur service en Europe.

Il faut, paraît-il, du courage pour dire ces choses de bon sens. Rondet-Saint les a dites.

Et je terminerai par un mot qui est le sien, à propos de

notre œuvre coloniale en Afrique : « Ni illusions, ni anticipations. »

§

Emmanuel de Margerie a rendu un grand service, non seulement aux géologues, mais aux géographes, en présentant un tableau d'ensemble de l'œuvre, extraordinairement variée, accomplie par la **Société géologique en France de 1880 à 1929.** On ne peut pas dire que la géologie soit une science française, puisque Werner et Hutton ont précédé Buffon et Cuvier; du reste, il n'y a point de science, aujourd'hui, qui soit confinée chez une nation. Mais la part prise par les savants français à la constitution de la géologie, dans toutes ses branches, a été immense; elle n'a fait que croître depuis 1830, date de la fondation de la Société géologique; elle est aujourd'hui plus grande que jamais. Sans doute l'extrême variété du sol français a facilité chez nous ces recherches, comme dans les Iles Britanniques. Mais dans une science où, sans négliger les vastes synthèses, la description et le classement méthodique tiennent une si grande place, quelques-unes des qualités maîtresses de l'esprit français ont trouvé un emploi des plus heureux.

MÉMENTO. — Le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* (juillet-septembre 1930) contient une étude, minutieuse et précise, de J. Rouch sur *La Navigation du Rhin.* L'auteur a commandé la flottille française du Rhin aux derniers temps de l'occupation rhénane; il a vu les choses par lui-même, et aucune source de documentation importante ne lui a échappé. Souhaitons, comme lui, que le Rhin, qui a si longtemps divisé les peuples, finisse par les unir « pour des raisons géographiques et économiques ». — A signaler, dans les *Etudes Rhodaniennes* de septembre 1930, une étude de A. Pinton sur *La Soie artificielle à Lyon,* une de Gustave Laurent sur le *Port de Nice,* et un travail important de Maurice Pardé sur *Les pluies et les inondations remarquables en Europe centrale.*

CAMILLE VALLAUX.

CHRONIQUE DES MŒURS

Marie Laparcerie : *Amour égale Désir, petit essai psychologique et sentimental à l'usage des deux sexes seulement*, Flammarion. — L'Educateur pratique moderne : *Le Mariage. Avant. Pendant. Après*, J. Rozez, 180, boulevard du Jubilé, Bruxelles. — Louis-Charles Royer : *Au pays des hommes nus*, Editions de France.

Amour égale Désir, cette équation simpliste que Mme Marie Laparcerie pose en tête de son livre ne sera peut-être pas admise par tout le monde. Sans parler des amours où le désir n'a pas sa place, comme les amours de famille, est-il bien sûr que, même dans les amours sexuels, affection et possession soient fatalement liées? Que fait-on alors de l'amour platonique? Sans doute les gens de tempérament un peu brutal prétendront que cet amour-là n'existe pas, ou qu'il est contre nature, puisque la nature veut que l'homme et la femme se possèdent, mais contre nature est ici façon de parler; et s'il est exceptionnel, il n'est pas anormal que l'on s'aime sans se désirer; le véritable amour platonique, non seulement ne désire pas, mais encore serait désolé de désirer, et ceci avec quelque sagesse, car que d'amours qui ne survivent pas à la possession! En outre, si la formule *Amour égale Désir* peut être acceptée pour l'homme, devra-t-elle l'être pour la femme? La femme ne désire pas précisément l'homme, elle désire être désirée par lui, ce qui n'est pas la même chose! Ajoutons que, même dans le domaine sexuel, le mot « amour » a bien des significations et que celui du soupirant n'est pas le même que celui du possédant. C'est pour cela que le Dr Stéphen Artault, dans un livre, *L'Amour, école du bonheur*, dont il a été rendu compte ici, avait proposé de créer un mot nouveau, *ardour*, qui aurait permis de distinguer tout de suite l'*ardour* du soupirant de l'*amour* du possédant. Or, celui-ci est mille fois plus important dans la vie que celui-là, puisque l'*ardour* prend fin par sa réalisation, alors que l'*amour* peut durer infiniment; dans cet amour qui est l'amour conjugal, non seulement le désir est estompé, mais le plaisir des sens ne joue pas le rôle essentiel que prétend Mme Laparcerie; ce plaisir-là peut, tout au plus, faire durer une liaison et transformer une passade en collage, mais, s'il n'est pas appuyé par

d'autres plaisirs moins matériels, il finit lui aussi par s'éteindre. Au fond, cela vaut mieux. Si l'amour était lié au désir, il n'existerait que quand on désire, et que de femmes on aime et surtout on continue à aimer du plus profond de son cœur sans les désirer précisément au sens conquérant de Don Juan! Et, plus encore, combien peu d'hommes la femme désire-t-elle, elle qui pourtant ne vit que pour l'amour!

L'amour conjugal est si important dans la vie, quoiqu'on ne s'en douterait guère à ne lire que les poètes et les romanciers, qu'il faut louer les personnes qui l'étudient de façon spéciale, tel l'auteur anonyme d'un petit livre, **Le Mariage avant, pendant et après**, paru dans la *Collection de l'éducation pratique moderne*, dont faisaient partie ces *Guide des jeunes gens et des jeunes filles* dont je parlais la dernière fois. Ce petit livre est plein non seulement de citations multiples et quelquefois imprévues, mais encore de très sages conseils : « Joignez l'indulgence à la patience. Le meilleur ami d'une femme ne peut être que son mari. Un mariage heureux, c'est le Paradis sur la terre. » Quand on lit de si belles et douces phrases, on redoute, on frémit que la dame qui les écrit (car certainement c'est une dame) ne soit aussi empoisonnante pour son mari que tant de ses congénères!... Mais c'est déjà beaucoup que la femme sache comment elle doit se conduire. Lectrices, mariées ou non, pénétrez-vous de la sagesse de cette autrice! C'est le destin des femmes d'être pénétrées.

Passons à un domaine différent et suivons M. Louis-Charles Royer **Au pays des hommes nus**. Ce pays n'est pas au centre de l'Afrique, mais à nos portes, en Allemagne, où fleurit la mode du nudisme. Mode hygiénique, esthétique et même, paraît-il, éthique. M. Royer nous conte son voyage avec bonne humeur et grand désir de nous convertir à ses idées, et les photographies qui illustrent son spirituel récit complètent congrûment le texte. Sous de beaux arbres, au bord de lacs pittoresques, des gens des deux sexes, nus comme la main, marchent, jouent, dansent; et il faut bien reconnaître qu'une fois familiarisé avec ces nouveaux Adam et Eve, on ne les trouve pas désagréables à voir. Il y a tant d'enfers et de pur-

gatoires en ce monde, qu'on a plaisir à y découvrir quelques paradis terrestres.

Il paraît, en effet, que le nudisme intégral devient une sorte d'institution patriotique en Allemagne; et ce, non seulement dans des établissements médicaux aménagés pour bains de soleil ou bains de lumière artificielle, ou dans des établissements de joyeuse chorégraphie comme nos bals des Quat'z'arts, mais dans de vastes halls et parcs où plusieurs centaines de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition sociale (mais non, espérons-le, de toute difformité) se rencontrent sans le moindre costume et enchantées de pouvoir se contempler ainsi. L'enchantement va parfois, paraît-il, jusqu'à l'enthousiasme, s'il est vrai qu'à une matinée théâtrale donnée par les sociétés nudistes de Berlin beaucoup de spectateurs et spectatrices, frénétisés comme les gens des *revivals* salutistes, se sont soudain déclarés convertis, et alors touchés par la grâce du nu, se sont mis à se déshabiller et à se joindre sur la scène à la troupe sacrée des adeptes.

Le phénomène vaut donc la peine d'être étudié; on trouve d'ailleurs partout matière à philosopher. Les apôtres de la religion du nu ont quatre évangiles à leur disposition, ou, si on préfère, quatre arguments : santé, liberté, beauté et pureté. Examinons-les.

L'argument santé ne semble pas très convaincant. L'homme n'est pas fait pour aller tout nu, même dans les pays tropicaux; et dans les pays froids comme l'Allemagne et la Scandinavie, le nudisme en plein air paraît bien imprudent; le léger avantage du côté des pores de la peau serait compensé, et au delà, par des dangers du côté des bronches et des intestins. Et que de désagréments, s'il y a des moustiques ou des limaces! Dussé-je me faire honnir par les fervents du nudisme intégral, je réclame véhémentement pour les fidèles le droit aux sandales! et aussi le droit à un petit sac à mouchoir, le fait de se moucher dans ses doigts n'étant vraiment pas esthétique, même au paradis terrestre.

Ce qui, transition habile, m'amène à l'argument esthétique. Hélas! pour une académie impeccable, combien de médiocres ou de désastreuses! Le directeur de la scène aux Folies-Bergère ou au Casino de Paris seul pourrait dire combien de can-

didates, elles-mêmes sélectionnées, il lui faut passer en revue pour trouver la Vénus idéale, digne de figurer dans une apothéose! Sans compter que le nudisme intégral n'ajoute rien à la beauté, et que, quand il marche ou quand il danse, l'homme a intérêt à porter un cache-sexe, un *slip*, comme on dit maintenant.

L'argument liberté? Bien discutable. Il faut, disent les Allemands, secouer les esclavages, même celui de la pudeur, ce sot préjugé. Mais il y a des préjugés nécessaires, dirait le sage Faguet. Et la pudeur est moins un préjugé qu'un instinct, donc quelque chose de très naturel et de très légitime. Aussi quelque chose d'infiniment précieux. C'est la pudeur de l'adolescent qui donne tant de prix à l'amour; et le supprimer chez l'enfant, c'est étrangler bien des délicatesses. Sans elle, l'impudeur elle-même n'aurait aucun piquant; et si on n'avait ni pudeur ni impudeur, on tomberait au niveau du chien.

Enfin l'argument pureté. Le nudisme intégral détruirait, nous assure-t-on, toute préoccupation érotique, et ici M. Louis-Charles Royer insiste sur sa propre expérience : son absolu détachement des choses sexuelles quand il était en uniforme d'exercice et son désir renaissant quand sa compagne de jeux revenait habillée. Mais, en vérité, j'ai des doutes. Le nu chaste est pure imagination; la nudité est toujours voluptueuse, ce dont il ne faut pas s'indigner, puisque la volupté est dans les plans de la nature; l'art aussi est voluptueux, et c'est pour cela que l'art et le nu vont si bien ensemble. Tout ce qu'on peut accorder à notre sympathique cicerone, c'est que la nudité, surtout tirée à tant d'exemplaires, ne doit provoquer qu'une volupté intérieure et silenciense, et qu'aucune inconvenance positive ne doit en effet se produire dans les parcs de libre culture physique, en dépit des costumes paradisiaques de ces messieurs et de ces dames; mais de là à dire que la nudité pousse à la continence, j'hésite, je demande à expérimenter...

Donc, les quatre arguments des nudistes allemands semblent insuffisants pour faire acclamer le nudisme intégral, même l'argument esthétique, et nos nudistes à nous, car nous commençons à en avoir, ont l'air mieux inspirés en déclarant obligatoire le port du cache-sexe dans leurs camps et

plages comme l'île de Villennes. Le seul argument qui serait décisif, si on osait le donner, ce serait l'argument érotique; mais, une fois qu'on est dans le domaine sensuel-sexuel, comment s'arrêter sur la pente glissante qui va de la satisfaction des yeux à d'autres satisfactions moins immatérielles? Le nudisme intégral ne devrait donc être pratiqué que dans des milieux très sélectés et très aguerris contre tous inconvénients qu'on devine...

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette étrange mode et sur la façon différente dont elle se répand, fortement dans les pays germaniques et scandinaves et faiblement dans les autres pays, mais en voilà assez pour aujourd'hui; nous aurons certainement occasion, à propos de quelque autre livre, de revenir sur ce sujet.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : sur une heureuse coquille d'imprimerie et sur le financier Oustric. — *La Muse française* : hommage à M. Paul Valéry; un texte du poète; passages d'une étude de M. Ernest Reynaud. — *La nouvelle revue française* : « Laure », par M. Paul Valéry. — *La Revue européenne* : fragments d'un poème de Mme Mathilde Pomès. — *La Tramontane* : hommage à M. Henry Muchart; vers de ce poète. — Naissance : *La Vie littéraire*. — Rectifications demandées par M. Georges Valois. — Mémento.

M. Pierre Hamp conte, dans **la Revue hebdomadaire** (20 décembre) « l'aventure financière d'Albert Oustric ». Si intéressant que soit ce récit — et il l'est assurément — rien n'en saurait mieux exprimer la conclusion ou, si l'on préfère : la morale, qu'une coquille d'imprimerie, laquelle, page 330, fait de « la Bourse de Paris » : la *Bouse de Paris*. La rencontre est divertissante. Le hasard a quelquefois de l'esprit. M. Hamp n'en manque point, ne serait-ce qu'en sa manière objective de narrer l'ascension de ce fils de cafetier toulousain à l'altitude supérieure des plus audacieux agioteurs.

« Toute la finance a des comptes à rendre », affirme notre confrère. C'est imprimé dans une revue de droite. Le plus agressif organe anarchiste, libertaire ou communiste, n'aurait pas dépassé cette déclaration, en netteté.

« Oustric est loin de l'envergure de Jean de Lauriston Law », constate M. Hamp. Il prévoit des poursuites contre

« ceux qui ont touché son argent », mais aucun ennui d'ordre répressif n'atteindra « ceux qui lui ont donné leur appui et en premier lieu la Banque de France ».

Voici, pour servir à l'histoire des mœurs de ce temps fort pourri (conséquence, toujours, de la guerre), un portrait assez vivant du financier Oustric :

Autour d'Oustric vivait une cour de parlementaires, de journalistes, de femmes, dont il a été la dupe, le nourricier, on ne peut dire le corrupteur, car la corruption était bien avant lui dans les âmes et dans les mains. Dans ce sens il n'a rien inventé, mais il a tout augmenté. Jamais la Bourse, les journaux et les politiciens n'avaient connu un si magnifique distributeur. Aucune somptuosité pour lui-même. Homme simple et très peu causeur, à l'inverse du caractère qu'on attribue au Méridional; il avait toujours conservé depius 1910 son petit appartement du 152, boulevard Malesherbes, avec une seule ligne téléphonique. Sa banque était passée de un million à 100 millions de capital, mais sa vie privée ne se ressentait pas de cette ascension. Son grand luxe était de donner. Il n'achetait que des consciences. Les gens de Bourse lui étaient reconnaissants non seulement de ses libéralités, mais de la masse de courtage déterminée par l'introduction de ses valeurs. Des maisons de coulisse ont vécu du trafic des titres *Oustric* et ensuite en ont péri.

Ce grand travailleur mal entouré, qui à dix heures du soir était encore à son bureau, a vu se tendre vers ses caisses les mains des plus jolies femmes de Paris et d'un candidat à la Présidence de la République.

§

La Muse française (10 décembre) est entièrement consacrée à M. Paul Valéry. Lui-même se présente au lecteur par des « Remarques de poète », d'une sagesse et d'une originalité qu'on ne saurait ne pas admirer. En écrivant : « le *sujet* d'un poème réside dans ses vers les plus mauvais », il a, mieux que ses plus sagaces admirateurs, défini la perfection qu'il recherche. Rien ne saurait plus fidèlement représenter ses efforts et ses réussites — sinon un poème achevé — que cette note en prose, au son clair et dont le sens a la valeur d'une synthèse de curiosités satisfaites étendues à toute la connaissance :

L'univers d'un insecte ailé, comme l'abeille, doit être fait de quelques objets singuliers, soleil, fleurs, ruche — entre lesquels un espace uniquement formé de trajectoires et déformable par le vent.

Pour un très petit être aptère, une goutte d'eau sur une feuille est une rencontre merveilleuse. L'eau est pour lui un corps sphérique, élastique, impénétrable, et qui peut-être exerce sur lui une force sensible, une attraction. Une fleur lui est un pays de fées, tout suintant de suave humeur, pourvu de cavernes enivrantes et d'un centre d'aromes si puissant qu'il le doit ressentir et considérer comme nous celui de la Terre.

L'œil de l'artiste au milieu des choses; le sens mystérieux que possède le poète à l'égard des *mots*, dont il va joindre les uns, fuit les autres, ébloui des premiers, abhorrant les seconds; l'étrange mobilité de l'âme de l'amateur d'idées, — leur font à chacun son univers, son espace, son monde particulier de transformations précieuses...

De ces lignes évidemment très méditées, il y a plaisir à rapprocher les suivantes, qui appartiennent à une sorte de rêverie du poète sur le prénom Laure, et que publie **La Nouvelle Revue française** du 1er janvier :

Pour que Laure paraisse, il faut que toutes choses soient ainsi, et que toutes les circonstances fassent que je sois idéalement seul. Laure exige et habite ce silence tout armé d'attentes où je deviens parfois ce que j'attends. Elle épie ce qui se murmure entre mon désir et mon démon. Son visage pâle est assez vague, mais non ses regards. Quelle puissance précise!... Où se posent mes yeux, ils y portent les siens. Que si je ferme enfin mes paupières, ces yeux renaissent et demandent. Leur pouvoir interrogateur me perce, et il arrive que je ne puisse en soutenir la profonde fixité.

C'est alors que le parfum trop délicieux des anciennes robes de Laure, des mains et des cheveux de la véritable Laure, de la Laure qui fut de chair, se relève du néant; il accable mes pensées, il se mêle ou se trouble de l'amère senteur des feuilles mortes que l'on brûle dans les derniers jours de l'automne, et je tombe de tout mon cœur dans une tristesse magique.

La chute de cette dernière phrase est, pour nous, attachée à notre mémoire, comme tel ou tel trait de la IXe symphonie ou de l'*Héroïque*.

M. Ernest Raynaud étudie « La mystique de Paul Valéry »

avec cette conscience et cette lucidité qui donnent tant de prix à ses études. Il montre dans la formation du poète l'influence de la grande Rome païenne partout sensible dans le pays et la race d'où est issu M. Paul Valéry. Et voilà qui répond sainement à bien des éloges comme à bien des reproches :

Il tenait de son Languedoc natal le goût de la précision et de la clarté dans les idées. Qu'on ne m'objecte point l'hermétisme de certains de ses poèmes. Leur prétendue obscurité ne provient que d'un excès de concentration de la pensée, autrement dire, d'un excès de lumière. En eux, rien de lâche ou de flottant. Le vaporeux n'est pas le fait de M. Paul Valéry. Sa pensée ne se dissout point en nuages. Il cerne l'Idée, la concrétise pour ainsi dire, et l'observe avec la ferveur clairvoyante du peintre étudiant son modèle. Il a la passion de l'Idée comme l'artiste a la passion du nu.

Fidèle à son maître Moréas, M. Reynaud ne manque pas de s'en souvenir à propos de M. Paul Valéry. Il termine par ce parallèle très juste :

Si M. Paul Valéry est moins limpide que Moréas, sans être pour cela complètement inintelligible, il n'en obéit pas moins comme lui aux prescriptions essentielles de l'Art. Tous deux ne sont pas seulement, comme le voulait Malherbe, « d'excellents arrangeurs de syllabes », des « virtuoses » possédés de la même hantise de perfection, ils sont animés de la même foi et vibrent du même souffle inspiré. Ils ne satisfont pas seulement l'oreille, ils offrent à l'esprit une nourriture aussi saine et aussi substantielle. Il se dégage de leur philosophie stoïque le même accent viril. Tous deux sont les meilleurs artisans de notre présente renaissance classique, et c'est grâce à eux que le lyrisme a repris, de nos jours, en France, conscience de son rôle souverain.

Et il est vraiment réconfortant de voir que la Gloire, d'ordinaire si tardive qu'on a pu dire d'elle qu'elle ne fleurissait guère que sur les tombeaux, soit, par une faveur exceptionnelle, allée si spontanément, de son vivant, à M. Paul Valéry, c'est-à-dire à l'homme qui a toujours professé, vis-à-vis d'elle, la plus complète indifférence.

§

La **Revue européenne** (décembre) publie un poème d'un accent vraiment neuf, d'une rare beauté : « Les nèfles », par Mme Mathilde Pomès. Nous regrettons de n'en pouvoir citer

qu'un fragment. La pièce se développe si heureusement que c'est misère qu'il la faille morceler.

Offrande pauvre de novembre,
sous votre robe franciscaine
et votre couronne d'ailettes,
dures comme brindilles sèches,
vous revoilà, nèfles sauvages.
En vain le soleil, tout l'été,
a chauffé votre jeune bronze;
jusqu'aux blandices de septembre
qui font à la figue, au muscat,
un cœur de miel et d'ambroisie,
n'ont pu mollir votre chair rèche.
Des geais eux-mêmes rebutés,
nourris de la plus âpre sève,
on dirait, fruits des hautes haies,
que vous n'êtes point nés de fleurs
et n'avez recueilli du monde
pour en composer votre suc,
que tout l'acerbe et le maussade.
La soif de la grenade acide,
aux lèvres de l'enfant prodigue
plus lancinante que l'amour,
était soif d'une source close.
Mais vous, moroses, votre chair,
de pluie et de vent imbibée,
votre chair a le goût de temps...
... le goût de ce temps gris d'automne
enivrant comme la tristesse...
. . . .
O nèfles, vos furtifs prestiges
délient au cœur la nostalgie
de jours plus doux que les jours pleins.
Dans la chambre chaude et parée,
soudain les miroirs se ternissent;
humide et fade, un air lointain
apporte les fumets mêlés
de feuille morte et gibier d'eau.
Un frisson met autour du corps
—jeune île intacte de désirs —
comme le ressac d'une invite.
Aller... Sur la terre mouillée,

en pas profonds, sitôt comblés
d'une eau sourde où le soir se prend,
tracer en célestes matrices
la flèche que là-haut ponctuent
en palpitants reliefs de bronze
les muets oiseaux migrateurs.

§

La Tramontane dédie en ces termes son exceptionnel numéro daté d'octobre à décembre 1930 :

A HENRY MUCHART
FAVORI DE MINERVE
Découvreur de l'âme catalane
Ambassadeur de l'esprit méditerranéen
Prince authentique de poésie
LA TRAMONTANE
OFFRE LE JUSTE HOMMAGE
de quelques-uns de ses admirateurs

Les 140 pages de ce cahier réunissent les plus flatteurs et les plus mérités hommages d'admiration de poètes et d'écrivains. Les pays d'Oc et d'Oïl rivalisent de gentillesse à l'égard de l'auteur des « Balcons sur la Mer », des « Fleurs de l'arbre de Science » et du « Miel sauvage ». On annonce de lui un « Art poétique » et « Poèmes du Vent et de la Mer ». Il donne, de ce prochain recueil, des pièces inédites d'une heureuse venue et bien dignes des compliments que lui valent ses travaux antérieurs. Il chante ainsi le vent :

J'ai tant besoin de vous pour ouvrir l'horizon
O vent! qui connaissez ma lampe studieuse
Et qui savez si bien, autour de ma maison,
Alléger le silence et la nuit ténébreuse.

Tandis que vous rôdez, comme un mauvais garçon
Qui veut entrer et cherche à tâtons la serrure,
Il me plaît d'opposer à votre déraison
Les plaisirs de l'esprit, leur ordre et leur mesure.

Vous conférez un charme à ma sécurité,
Quand j'entends, aux volets, heurter votre poing rude;
La lumière est plus douce au livre feuilleté,
Moins austère la veille et plus calme l'étude.

« Pour la Déesse énigmatique » — la lune — M. Henry Muchart a composé une ode forte belle qui débute par l'excuse

...d'être venu
Guetter, dans ce bassin de la source chantante,
La nacre de votre pied nu.

Il énumère toutes les influences attribuées à l'astre blanc « sur la vie et sur l'instinct terrible » — mais, il l'aime et le célèbre, d'un cœur qui ne les redoute pas, d'une âme sous le charme du rayonnement lunaire :

Vous êtes, à la fois, reine des sortilèges,
Déesse des enfantements,
Miroir de pureté, Vierge des chastes neiges,
Princesse des enchantements.

Aussi, mon cœur épris de charme et de mystères,
Revit les âges d'autrefois,
Lorsque vous promenez vos langueurs solitaires
Aux chemins enchantés des bois.

Et je frémis de joie, en la nuit souveraine
De cristal et de diamant,
Quand le vent de la mer emporte votre haleine
Sur un marais resplendissant.

Vous êtes si sereine, alors, que j'en oublie
Vos énigmes et nos soupçons,
Ces légendes de mauvais sort et de magie,
De maléfice et de poisons.

Et, si je me confie au limpide silence
De votre lustrale clarté,
Vous n'êtes que douceur et que magnificence,
Tendre Hécate! Pure Astarté!

Parmi les cadets de M. Henry Muchart, qui admirent le poète, distinguons M. Joseph Delteil pour la raison qu'il donne de son hommage. Il ne l'a pas étendu. Il l'a « griffonné à la hâte » au moment de partir pour Berlin. On a toutefois le sentiment qu'il a exprimé l'essentiel de sa pensée, si grande qu'ait été sa hâte, et que cet essentiel est que jamais on ne doit oublier son active personnalité :

Rappelez donc dans votre cahier d'hommage que tout mon livre *Perpignan* est brodé sur ce beau et grand vers d'Henry Muchart :

Nous aimons le sens net qu'on peut toucher du doigt.

Comment ne serais-je pas reconnaissant à Muchart de m'avoir ainsi à l'avance exprimé tout entier!

§

Naissance :

La Vie littéraire (janvier) dirigée par MM. J.-J. Brousson et R. Escholier, « revue mensuelle d'information littéraire et artistique » est une fondation de la puissante Maison Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob. Le premier fascicule est composé surtout d'articles brefs et d'échos. L'aspect de la publication est d'un catalogue de librairie que ces articulets et ces échos illustrent, ajoutés à des images.

§

Rectification :

Répondant au texte dont j'ai commenté une citation des *Cahiers bleus* (*Mercure de France,* 1er janvier 1931, page 176), M. Georges Valois m'écrit :

Je n'ai jamais été « royaliste fougueux »; syndicaliste de toujours, j'ai regardé la monarchie comme un moyen de faire la révolution contre le capitalisme, comme les Communes avaient tenu la monarchie comme un moyen révolutionnaire contre les féodaux.

M. Georges Valois convient que « c'était une erreur » et il déclare avoir « tenu pour quelque chose de tout à fait secondaine » le « principe monarchique ».

J'avais cru pouvoir, d'après un rébus proposé par M. Valois, nommer M. Poincaré comme l'informateur de M. Léon Daudet quant à l'opinion de Lénine sur M. Valois. Celui-ci rectifie : « Ce nest pas M. Raymond Poincaré, c'est son confrère. » J'imite la discrétion de mon honorable correspondant. Aussi, je m'abstiens de nommer M. Alexandre Millerand.

Mémento. — *Le Correspondant* (25 décembre) : Lettres inédites de Mme de Genlis et Mme Necker.

La Revue de Paris (1er janvier) : « Jean Siffrein Maury à l'Académie française », par M. de Lanzac de Laborie. — « Souvenirs » de l'ambassadeur W. G. Sharp.

Les Amitiés (15 décembre) : « Poèmes » de M. Henry Dérieux.

La Revue de France (1er janvier) commence « Le déjeuner de Sousceyrac », le nouveau roman de M. Pierre Benoît, continue le « Polytechnique » très attachant de M. Marcel Prévost et, par M. L. Bourguès, nous renseigne sur « Ce qui se passe en Russie ».

La Revue Universelle (1er janvier) : M. René Benjamin : « La Sorbonne et l'homme libre ». — « Le souvenir de R. Guilbaud », par M. Le Cour Grandmaison.

Revue des Deux Mondes (1er janvier) : suite de la correspondance Benjamin Constant-Anna Lindsay-Julie Talma.

1930 : De M. G. Papini : « Comment saint Augustin devint évêque d'Hippone ». — « Oraison funèbre pour M. André Gide », par M. R. Brasillach.

Cahier du sud (décembre) : « Il faut jouer avec le feu », de M. G. Ribemont Dessaignes. — « Fragment d'une œuvre inachevée », de Jean de Vial.

Europe (15 janvier) : Lettres de Dostoïewsky à son frère. — M. J.-R. Bloch : « Sur un héroïsme-papier ». — De M. Félix Sartiaux : « Une grande figure d'excommunié : Joseph Turmel ».

La Grive (janvier) : « Le château de Sedan », par M. Georges Delaw. — « Poèmes » de Théophile Renaud. — « Le G. Q. G. allemand », par M. Gustave Gobert.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition polonaise : Salle du Jeu de Paume. — Exposition d'art hongrois moderne : aux éditions Bonaparte. — Exposition Yvonne Guffroy : galerie Bernheim jeune. — Exposition Terlikowski : galerie Barreiro. — Exposition Claire Valière : galerie Barreiro. — Exposition Samuel Lévy : galerie Sélection.

L'**Exposition polonaise** n'est pas une exposition d'art, mais une exposition historique, avec des cartes, des schémas d'ordre économique et de témoignages d'activité dans l'art décoratif. C'est sur ce dernier point seulement que l'organisateur de cette exposition, Antoine Potocki, nous donne des nouvelles fraîches. Il n'est point fait d'allusion à l'art plastique. N'y cherchez donc pas une illustration de l'histoire du passé, quelque œuvre de Matejko, ni pour le présent des indications données par une peinture ou sculpture de Biégas ni une sculpture de Wittig, ni un paysage ou tableau de fleurs de Ziéleniewski. Les tableaux qui sont là sont destinés à rappeler les épisodes héroïques des révolutions polonaises en 1830 et en 1863, ou des souvenirs des légions polonaises luttant sous

les aigles napoléoniennes. Mais, comme l'art (ainsi que la littérature) a été un des grands moyens de manifestation de la résistance polonaise à l'oppression étrangère, la plupart des œuvres exposées offrent un vif intérêt, même en dehors de toute habileté technique, par leur caractère de patriotisme passionné. D'ailleurs, nombre de ces tableaux ne manquent ni d'ordonnance, ni de style et les recherches d'harmonie colorée en sont souvent ingénieuses. Un portrait de Napoléon à cheval, par Michalowski justifie, jusqu'à un certain point, par la valeur du dessin et la belle liberté d'exécution, le surnom de Manet polonais, accordé à ce peintre par la critique de son pays, encore qu'il ait disparu avant que Manet commençât de peindre. Il y a des influences de Charlet, d'Horace Vernet et aussi quelque peu de Delacroix chez des peintres que leur patriotisme a figés en peintres de batailles comme Tetmayer qui montre des qualités de fougue et d'ordonnance, chez les deux Kossak; Chelmouski est un bon interprète de la plaine polonaise et du cavalier qui la parcourt à fond de train, ce qui n'empêche pas ce peintre de montrer de l'émotion à dépeindre la bénédiction des faucheurs polonais (paysans armés de faux retournées) avant la bataille. Il y a presque chez tous ces peintres, à côté d'une instruction académique, un sérieux qui les sauve; la plupart de leurs portraits sont expressifs; ce sont des portraits de généraux à cheval, et à cheval de poètes aussi, comme Mickiewicz au cours d'un voyage en Turquie. L'exposition révèle un dessinateur peu connu du public français, Arthur Grottger, qui, surélevé par la révolte de 1863, a donné des dessins très remarquables de carnages et de sièges de maisons avec une violence de sentiments qui permet de penser, devant sa chambre dévastée par un assaut de soldats russes, à la célèbre planche de Daumier sur la rue Transnonain. Tout n'est pas de cette haute qualité chez Grottger, mais enfin sa rhétorique est éloquente. Une place est faite en cette exposition à l'art populaire polonais. Il est bon de savoir que, malgré la tourmente de la guerre, les efforts tentés à Zakopane n'ont pas complètement avorté et il est à souhaiter que cette petite sculpture populaire et ces tapis dont on nous montre des essais, se multiplient en bon syle simple et pittoresque.

§

Auprès des Polonais historiques, voici les **Hongrois** de Paris. Ils sont presque tous jeunes. Ils sont tous fixés à Paris, depuis plus ou moins longtemps; ils ont tous reçu la plus forte impression de la peinture française, la plus récente et la plus hardie. Ils ont, pour la plupart, quelques traits communs, ou plutôt dégagent une certaine impression générale, qui serait la note de terroir transposée dans les thèmes plus occidentaux qu'ils traitent; mais on est plus certain de discerner cette nuance à cette exposition globale qu'au passage de l'un ou l'autre d'entre eux au Salon d'automne ou aux Indépendants où ils se montrent assidûment. En principe, ils reconnaissent relever de ce qu'ils appellent l'Ecole de Paris qui serait, en somme, le point de fusion des synthèses françaises et des sentimentalités étrangères. Ces mélanges peuvent être féconds. En attendant, il semble bien que s'il est difficile de fixer les limites de cette Ecole de Paris, il y a lieu, à de nombreux signes, d'en reconnaître l'existence. C'est tout au moins un passage, et à certains jours il y a groupement dans une salle d'exposition d'influences et de manières, de Picasso ou Léger ou Derain à Mané Katz ou à Vincent Korda ou Farkas exposants, ces deux derniers, à cette exposition hongroise où l'on peut voir d'intéressants efforts et des œuvres de haute valeur comme ce paysage de Cagnes de Czobel, d'un bel effet de sincérité tendre et légère.

Parmi les peintres qui figurent là, notons Vertès l'illustrateur, qui montre les planches alertes et pittoresques, d'un parisianisme très averti, de son illustration du *roi Pausole*. Farkas, avec d'audacieuses synthèses de paysage de banlieue et du littoral marin : courbes de flots et blocs de casinos. Medgyès a une jolie scène de champ de courses et un paysage où, par une heure tempérée, un joli village égaille ses arbres et ses maisons autour d'un calvaire. Vincent Korda a un robuste portrait de lui-même et a peint avec une fougue qui respecte fervemment les volutes des touffes, un grand bouquet de chrysanthèmes. M. Tivadar Fried met un pianiste devant des tables d'harmonie aux cordes presque infinies. M. Paul Fried note spirituellement l'accoudement d'une foule,

en majorité féminine, aux quais de Seine, à regarder les joyeuses mâtures ou les maisons d'en face. M. André Basch compose bien une figure de jeune femme coiffée d'un madras rose. Il y a d'ailleurs nombre de bons portraits émus et consciencieux de M. Foglein, Kolos-Vari, Lancelot Ney, Szénès, Tihanyi. M. Silzer dépeint avec verve la courbe montueuse d'une rue du village de Saint-Paul, cher aux peintres. M. Lahner montre des portraits d'une jolie finesse et l'éveil matinal, hors la brume claire ,de Sanary. M. Kormendi, d'un dessin cursif dont Marquet lui a peut-être donné l'indication, évoque des marchés en Hongrie. La plaine hongroise et ses cultures, ses paysans pittoresques, ses grands chariots, ses rideaux de hauts arbres, nous les retrouvons en belle animation de lignes et d'harmonies colorées chez M. Joseph de Némés, dont le panneau est un des plus intéressants, parmi ceux de ce groupe. M. Blattner a un intéressant tableau de pêcheurs retirant le filet d'un mouvement juste; la coloration en est un peu sèche. Notons encore M. Toth, Varga, Mme Kolos-Vari, Mme de Coroni, M. Wahl, M. Bertalan, M. Balint; parmi les sculpteurs, M. Littmann qui a du goût et Mme Madeleine Fodor, qui polychromise ingénieusement de gracieuses statuettes.

§

Mlle **Guffroy** est une toute jeune peintre dont le talent est fait de décision heureuse et de sensibilité très ouverte à l'intimité de la nature. C'est dans l'exécution preste de petits tableaux où elle surprend le silence sylvestre dans le chuchotis rapide du bruissement des eaux et des feuilles qu'elle explique le mieux ses jolies qualités. Ce qui ne l'empêche pas de décrire largement une de ces vastes étendues de plaine d'Auvergne dont la ligne de montagne limite, très au loin, les emblavements, les boqueteaux et les pigeonniers ruineux d'allure de tour féodale. Elle dépeint aussi des plages bretonnes agrestes et des marchés près des petites églises de granit.

§

Terlikowski est un peintre de fougue, qui synthétise les tons en mélange sur la palette et les écrase au couteau. Il a

une singulière habileté à donner la dominante colorée et l'ensemble du contour, sans se perdre dans le détail. Peut-être parfois une indication de lignes plus complète serait opportune et aurait chance d'être bien accueillie. Il a rapporté d'Espagne nombre de patios, d'aspects d'églises, des notations très larges du Guadalquivir coulant entre des berges à peine bosselées, des *posadas* parmi lesquelles il y en a une qu'on vante comme ayant été habitée par Cervantès. Au retour de cette ardente Andalousie et de la grave Tolède toute hâlée de soleil et de poussière, le peintre a noté avec plaisir, ce semble, à Paris des temps gris sur Notre-Dame et les berges de la Seine. A côté de ses paysages, Terlikowski nous montre de bons portraits féminins, d'une ordonnance sobrement ingénieuse.

§

Mme **Claire Valière** expose environ vingt-cinq toiles, nus, fleurs, paysages, d'une belle distinction réelle et d'un art résumé et qui dit pleinement ce qu'il veut dire. Les nus féminins sont présentés en centre de composition dans un décor bien ordonné qui en accentue le caractère. Voici une baigneuse avec autour d'elle un fond vivant de rivière bordant un village et la barre d'une petite écluse y met une ligne chatoyante de plus. Une toile intitulée *le Repos* nous montre une jeune femme nue, accoudée sur un coussin dont le reploiement est d'une bien jolie exécution, et regardant par sa fenêtre à croisillons tout un large paysage limousin. Dans un décor d'arbres et d'eaux rectilignes, une baigneuse regarde une autre baigneuse occupée à une cueillette de fruits, dans un paysage de la plus attrayante sérénité. Ce sont encore paysages de Bruniquel, de Saint-Maffre en Tarn-et-Garonne que Mme Valière traduit en chaude réalité. Ses tableaux de fleurs, d'un parfait modelé à la fois vigoureux et léger, incarnent une sorte de joie de vivre, une vérité de souffle qui fait foi de toute la puissance intimiste de leur créatrice.

§

M. **Samuel Lévy** vient de Palestine. Il y a une école palestinienne à qui l'usage de thèmes semblables et parallèles

donne une espèce d'unité générale, mais l'éducation des artistes est diverse. M. Samuel Lévy procède de l'art français, ayant longtemps étudié et exposé à Paris, notamment au Salon d'Automne. Il étudie le paysage de Judée qu'il aborde dans ses parties quelque peu désolées entre Jérusalem et la Mer Morte, parce que la lumière y est très belle, plutôt que dans la verdoyante Galilée d'un charme plus tempéré. Il peint volontiers des détails de la vie juive, qui sous le pinceau de cet artiste émotif deviennent les épisodes de la vie juive. Il y a de la justesse et de la distinction dans son Juif en prière au Mur des Pleurs, dans son Juif se hâtant par les rues, sous les clairs rayons lunaires, vers la prière de minuit. Il donne aussi l'aspect intime et grave des réunions de fête religieuse chez des Juifs yéménites, où chacun à son tour, parmi le silence recueilli des femmes, commente quelque verset traditionnel. Les groupes de personnages sont heureusemnt disposés.

M. Samuel Lévy, à côté de ses tableaux à l'huile, expose des tableaux construits de découpures d'étoffes, aux tons appropriés à son dessin. C'est la netteté absolue des contours et des contrastes de reflets lunaires, aux nuits d'été de Palestine qui l'a incité à cette tentative dont il tire d'heureux effets, dans des paysages de ruelles animées de passants rapides ou dans la description de la nuit transparente et violette sur le tombeau de Rachel, émouvant paysage au vallonnement doux, très délicatement traduit.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Louis Speleers : *Les fouilles en Asie antérieure*, H. Vaillant-Carmanne, 4, place Saint-Michel à Liége. — Jeanne E. Durand : *Notre-Dame de Paris*, Bloud et Gay.

L'ouvrage qu'apporte M. Louis Speleers sur **Les fouilles en Asie antérieure** à partir de 1843 donne le résumé des travaux effectués dans les régions qui s'étendent entre la côte orientale de la Méditerranée et le Golfe Persique. C'est en grande partie le monde connu des Anciens, — avec l'Egypte, la Grèce et l'Italie.

L'auteur a écarté systématiquement de son travail tout ce qui peut concerner l'Asie Mineure et les territoires d'Arabie.

La région fut occupée par des peuples sémites (Accadiens, Assyriens, Chaldéens) et des peuples non-sémitiques (les Sumériens, les Elamites, les Hittites, les Mèdes et les Perses).

Les premières fouilles que signale M. Speelers concernent Khorsabad et les territoires d'Assyrie. Il y eut, là, une ville importante au temps de Sargon qui en fit sa résidence. On sait que le Louvre et le British Museum se sont enrichis du résultat de ces fouilles, qu'exécutèrent Botta (1843), Place et Rawlinson.

Il est mentionné que certaines des pièces découvertes par Botta offraient, au moment de leur mise à jour, des traces très apparentes de polychromie.

Place, qui a succédé à Botta, réussit de même à embarquer de nombreuses antiquités destinées au Louvre, mais, par la malveillance des indigènes, une grande partie du chargement fit naufrage sur le Tigre.

Quant à Rawlinson, ses fouilles furent peu importantes, mais on lui doit quantité de dessins relatifs aux antiquités du pays.

On peut mentionner également les travaux et fouilles de Fresnel et Oppert, de Layard. Le texte de M. Speleers donne d'ailleurs de nombreux renseignements biographiques sur les divers explorateurs qui se sont succédé dans les pays dont il est question et nous y renvoyons le lecteur pour plus amples détails.

Je parlerai brièvement des fouilles exécutées à Ninive, ou plutôt dans les villages qui se sont élevés sur son emplacement, notamment la *scène de Bavian* qui date de Sinachérib, représentant l'hommage de deux rois assyriens à deux divinités, et le *rocher de Maltaï,* sculpté à même le bloc, à 300 mètres au-dessus de la vallée, et dont les trois panneaux sont des sujets analogues. Ces recherches, dirigées par Layard, avec le concours de Hormuzd Rassam, firent retrouver, encore, le palais d'Asurbanipal, ainsi que divers monuments : fresques avec scènes de chasse, statue d'Istar, nombreuses tablettes provenant de la bibliothèque.

On peut indiquer encore les travaux et découvertes de Georges Smith, relatives surtout aux tablettes du « Déluge », dont il devait donner la traduction.

Le site de Ninive s'étendait, en somme, sur 4.220 mètres de long sur 2.100 mètres de large, soit une superficie de 8.000 hectares environ. Il compte plusieurs « tells » de ruines, dont deux séparés par un cours d'eau. Il y avait là plusieurs palais, parmi lesquels ceux de Sinachérib, d'Assarhadon, d'Asurbanipal, qui ont surtout été fouillés. La ville avait une quinzaine de portes; ce nombre serait symbolique, car c'est le chiffre d'Istar, déesse du lieu. Sur cet emplacement, les fouilles, d'ailleurs, continuent.

D'autres recherches furent exécutées par Layard à Calah ou Nimrud; à Balawt, qui remonterait au IXe siècle, par Rassam, qui y découvrit les restes d'un temple et un autel à cinq marches; à Assur, où l'on a retrouvé divers bâtiments, sans parler des objets de musée. Le volume donne différents renseignements sur la ville, — la plus ancienne de l'Assyrie, — sur sa topographie, ses monuments, etc...

D'autres fouilles, on le sait, ont été entreprises en Arménie, mais n'ont pas encore été assez poussées pour qu'on puisse en donner les résultats.

La Babylonie a été également le théâtre de travaux nombreux, mais bien des endroits restent encore à explorer. Parmi ceux qui sont terminés, ou en cours, on peut citer les fouilles de Warka, Senkerch, Oheimir, Ioha, Hammam, Muqaïar, Abu-Sahrein, Surgul, Fara, Bismya, etc... qu'énumère abondamment l'ouvrage de M. Speleers. Les recherches de Babylone, surtout, se trouvent rapportées longuement, et donnèrent d'intéressants résultats. Il faut énumérer, encore, les explorations Elamites et Perses, qui furent dirigées depuis 1882 par MM. Dieulafoy, Morgan, qui donnèrent de très intéressants résultats. On peut s'en faire une idée avec la reconstitution et les fragments rapportés qui sont exposés au Louvre.

Nous indiquerons, de même, les recherches dirigées par Ernest Renan et les sociétés de fouilles palestiniennes en Phénicie et en Judée, depuis 1860, sur l'ordre de Napoléon III, lesquelles ont permis de compléter et d'illustrer les textes de la Bible.

Sur les pentes du Taurus, habitait le peuple disparu des Hittites, dont on a retrouvé la civilisation primitive, et dont

nous parlent assez longuement les derniers chapitres de ce livre.

L'ouvrage est accompagné de planches nombreuses et intéressantes, malheureusement reléguées à la fin du volume, suivant une habitude qui devient maintenant assez courante, ce qui oblige le lecteur à fatiguer le brochage ou la reliure pour compléter sa documentation.

Il n'y a là, d'ailleurs, qu'un ancien usage repris, mais d'une époque où les planches étaient tirées à part. C'était le metteur en pages qui était chargé de les remettre en place.

§

Chez Bloud et Gay, Mme Jeanne E. Durand publie encore un très intéressant historique et une description de **Notre-Dame de Paris.**

La cathédrale, on le sait, est célèbre, depuis le roman de Victor Hugo et les restaurations de Viollet-le-Duc.

Sur l'emplacement de l'église actuelle, il y eut d'abord deux églises — Notre-Dame (VIe siècle) et Saint-Etienne (VIIe siècle. — Notre-Dame, ruinée par les Normands et rebâtie au IXe siècle par Charlemagne, devait devenir la cathédrale définitive, qui engloba les deux anciens sanctuaires. On sait qu'elle a été mêlée à toute notre histoire, jusqu'à l'époque moderne.

Une série de marches sur lesquelles s'élève la façade a été enterrée par les travaux modernes de nivellement du parvis.

Les chapelles de la nef, au nombre de sept de chaque côté, furent commencées vers 1241 et réservées aux corporations parisiennes; les chapelles du chœur sont plus récentes.

Du reste, la brochure de Mme Jeanne E. Durand donne de très nombreux renseignements sur les transformations et remaniements de l'édifice.

Un jubé du XIIIe siècle qui existait à l'entrée du chœur fut détruit sous Louis XIV, en 1699. A la même époque, on enlevait les stalles, une partie du tour du chœur et on démolissait le maître-autel; en même temps, on enlevait les vitraux polychromes, qui ne donnaient pas assez de lumière, et on les remplaçait par des verres blancs encadrés d'une frise de fleurs de lys d'or sur fond d'azur.

Sous la Révolution, après avoir fait de l'église un magasin de vivres, on y installa le culte de l'Etre suprême, qui dura jusqu'au rétablissement de la religion catholique le 18 avril 1802.

L'évêché et sa chapelle disparurent au cours d'une émeute en 1831.

Viollet-le-Duc, chargé, avec Lassus, de la restauration de Notre-Dame de Paris, a remis en état la façade, mutilée au cours des siècles, et surtout pendant la Révolution. Il a restitué la décoration du tympan à la porte centrale, ainsi que la galerie des Rois; travaillé abondamment à l'intérieur du vaisseau; remis dans l'état primitif certaines travées, etc... Et l'on sait que c'est là une des entreprises où il a le mieux réussi.

La délicate galerie de la façade, qui se développe au bsa des tours, semble, d'ailleurs, être restée intacte. Il y a eu là, surtout, un travail de restauration qui fait honneur à Viollet-le-Duc, resté seul comme architecte de la cathédrale, après la mort de Lassus.

La publication de Mme Jeanne E. Durand est en somme des plus honorables, heureusement documentée; et son illustration est toute à la louange de la librairie Bloud et Gay, qui en a donné une si heureuse édition.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Un parallèle égyptien aux briques à cupules et à mamelons. — Erratum.

Un parallèle égyptien aux briques à cupules et à mamelons. — On a vu, dans une chronique précédente, que le Dr Chabrol attribue une grande importance au fait qu'il a découvert dans un four de verrier, ou à proximité, des briques avec des creux de la grandeur d'une extrémité de doigt; et dans un autre, des briques à mamelons. Mais il n'a pas encore trouvé ensemble, comme c'est le cas à Glozel, des briques ayant les deux caractéristiques.

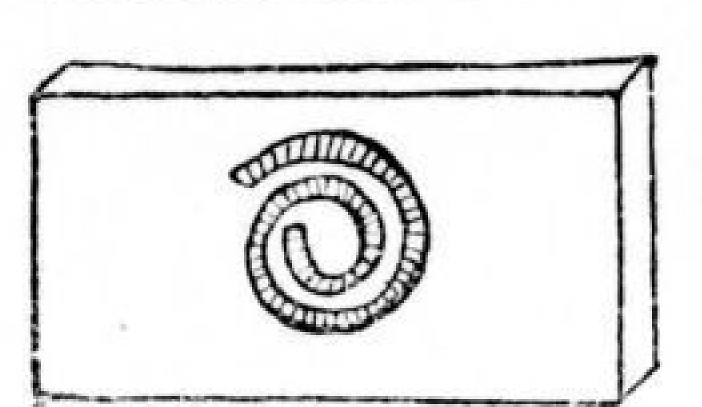
Que ce soient non pas des ornements, mais des procédés techniques pour obtenir une meilleure adhérence des briques, est évident. Jusqu'ici, on ne semblait pas connaître de paral-

lèles; du moins aucun des amis ni des ennemis de Glozel ne paraît en avoir signalé.

Ayant à m'occuper de nouveau du problème berbère, je suis tombé sur un passage d'une relation de voyage de Gerhard Rohlfs dans le Grand Désert Libyque qui m'avait échappé autrefois... avant Glozel. Rohlfs fit en 1874 un séjour assez long dans l'oasis de Dakhel, située à l'ouest de la vallée du Nil, à peu près sur la même latitude qu'Esneh. Il découvrit à deux heures de marche de la ville principale de Dakhel un temple égyptien ensablé qui datait du premier siècle après J.-C. (on y voyait représentés Néron, Vespasien et Titus) et tout autour de ce temple, de véritables collines de poteries et de briques, restes d'anciennes villes construites de la même manière que celles de la vallée du Nil. Voici son texte :

Une trouvaille très intéressante fut que dans diverses constructions, les briques, bien que n'ayant jamais été cuites ni durcies au feu, étaient munies de signes qui étaient peut-être une marque de fabrique ou bien un moyen pour donner une plus forte cohésion au mur; signes par exemple en forme de *spirale*, qui sur une brique étaient en relief et sur une autre en creux (1).

Rohlfs a dessiné une brique avec une spirale et je reproduis ci-contre son dessin. On a donc ici un parallèle technologique aux briques à cupules et à mamelons de Glozel; car l'idée d'une marque de fabricant peut être éliminée. Il est regrettable que Rohlfs n'ait pas donné la liste complète des « signes » ainsi employés à Dakhel; peut-être l'a-t-il publiée ailleurs; peut-être aussi les égyptologues connaissent-ils d'autres cas de ce genre. En tout cas, ce procédé technique a dû venir assez souvent à l'esprit des briquetiers et des maçons.



La date de ces constructions profanes, dont plusieurs étaient, selon Rohlfs, encore bien conservées de son temps, n'est pas nécessairement celle du temple; elles peuvent être plus récentes, mais aussi plus anciennes. Et dans ce cas, on

(1) Gerhard Rohlfs, *Drei Monate in der Libyschen Wueste*, Cassel, 1875, p. 130.

doit pouvoir retrouver des briques faites de même dans l'Egypte proprement dite; de toutes manières, ces tumulus de décombres sont antérieurs à la conquête arabe.

Je ferai remarquer aussi que ces briques, comme même de nos jours dans la vallée du Nil, étaient simplement séchées au soleil et avaient pourtant acquis une dureté considérable. Elles étaient probablement faites sur place, car l'oasis de Dakhel était encore au temps de Rohlfs un centre important de fabrication de briques et de vases de différentes formes.

A. VAN GENNEP.

§

Erratum. — Le Dr Morlet nous adresse la lettre suivante :

Vichy, le 16 janvier 1931.

Mon cher Directeur,

Je reçois à l'instant le numéro du 15 janvier du *Mercure de France* et m'aperçois qu'une erreur typographique me fait donner à la tranchée des bois de Calinon une longueur de 15 mètres, alors que dans la citation de M. van Gennep elle est de 5 mètres.

Avec tous mes remerciements pour l'insertion de cette rectification dans le prochain *Mercure*, je vous prie d'agréer, etc...

Dr MORLET.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

L'Affaire Verlaine. — La rencontre de Verlaine et de Rimbaud a donné lieu à de nombreux écrits. Des spécialistes, comme MM. Coulon, Carré, Delahaye, Paterne Berrichon, ainsi que bien d'autres ont consacré une grande partie de leurs travaux aux deux poètes. Mais chaque étude s'est plus occupée de l'existence, de la vie commune et particulière des deux hommes que de leur œuvre poétique. C'est cependant à celle-ci, au génie des auteurs que nous devons cette persistante attention sur les dérèglements de Verlaine et de Rimbaud. L'analyse de chacun d'eux a dépassé le simple examen du psychiatre; le psychologue y trouve matière à observations et constatations. Car enfin cette œuvre ne révélerait-elle rien de leurs tares physiques, cette poésie ne serait-elle qu'un masque dont ils s'affublent? Qui oserait se prononcer et ne

pas comprendre que tous deux furent le centre d'une lutte souvent douloureuse entre ce que nous appellerons simplement le diable et l'ange.

L'ange, Verlaine s'en approcha de plus près que Rimbaud. Si, chez le premier, des œuvres à tirage limité ont pour objet la pornographie, il y a, avant *Sagesse,* une poésie exempte de toute perversité. L'âme avait ses droits, elle revenait avec le remords et Verlaine cherchait à se dégager des liens charnels par des échappées vers le ciel. Rimbaud, nature plus virile, plus directe, homme d'action — la fin de sa vie l'a prouvé — s'est tourné vers une poésie plus réaliste. C'est l'homme ici qui veut se sauver seul par l'évasion dont il est le premier à prôner la méthode en littérature : celle-ci a duré jusqu'à ce jour.

De ces deux vies, romancées tout naturellement, on connaissait à peu près tous les détails révélés par la correspondance et des documents. Il ne manquait que le dossier judiciaire du jugement rendu, en 1873, par le tribunal correctionnel de Bruxelles, à la suite de l'attentat sur Rimbaud. Ce dossier était détenu dans les archives du Parquet de Bruxelles. M. Paul-Emile Janson, Ministre de la justice et grand ami des lettres, autant que brillant avocat, vient de l'en faire sortir. Avant de le déposer à la Section des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, il a autorisé M. Maurice Dullaert, Directeur général de la législation pénale, lettré et verlainien de la première heure, d'en prendre connaissance. M. Dullaert vient de présenter « L'Affaire Verlaine » avec une précision et une compétence remarquables dans le dernier cahier (n° IV) de la revue *Nord* (1).

Le 4 juillet 1873, Paul Verlaine quitte Londres pour Bruxelles après une violente dispute avec Rimbaud. Il laisse, dans leur galetas de Great College Street, hardes, bouquins, manuscrits. « De la rive, Rimbaud, planté là sans un penny, l'avait en vain rappelé. »

C'est par cet incident que commence l'étude de M. Dullaert, que nous allons résumer.

Verlaine connaissait Rimbaud depuis 1871, date à laquelle il lui avait expédié de Charleville le *Bateau ivre* qu'il venait

(1) Paris : Librairie Corti. — Bruxelles : Librairie Henriquez.

d'écrire. « Chère grande âme », lui répondit Verlaine émerveillé en lui fixant un rendez-vous à Paris. Et c'est chez ses beaux-parents, les Mauté, que Rimbaud accourut. Il les effare par son sans-gêne, son cynisme et rentre avec Verlaine ivre tous les soirs. Madame Verlaine touchait justement au terme d'une grossesse agitée d'incessantes émotions. Pour comble, elle avait surpris entre « l'époux si faible et ce troublant étranger les signes non équivoques d'une intimité suspecte ». On pria Rimbaud de chercher gîte ailleurs.

Son départ ne changea rien; bien au contraire, la catastrophe domestique se précipite. Verlaine se console auprès de son ami âgé de dix-sept ans.

Mme Verlaine, excédée, entame une action en séparation de corps. Pour l'éviter, Verlaine renvoie, en mars 1872, Rimbaud à Charleville, et la vie commune reprend.

Dans une lettre saisie par le juge d'instruction dans le portefeuille d'Arthur Rimbaud, Verlaine lui écrit, le 2 avril 1872 de la *Closerie des Lilas*. Il le remercie de l'*Ariette oubliée* (paroles et musique), lui demande de lui écrire, dit qu'il lui remboursera sa part, puis il ajoute :

C'est ça, aime-moi, protège et donne confiance. Etre très faible, j'ai très besoin de tes bontés. Et de même que je ne t'emmiellerai plus avec mes petites garçonnades, aussi n'em...je plus notre vénéré Prêtre de tout ça — et promets-lui pour bientissimôt une vraie lettre avec dessins et autres belles goguenettes.

Et cela continue ainsi pour se terminer par :

Enfin on s'occupe de toi, on te désire! A bientôt, — pour nous — soit ici, soit ailleurs. Et l'on est tout tien. P. V.

Suit une seconde lettre, sans date, trouvée également dans le portefeuille de Rimbaud pendant qu'il faisait soigner sa blessure, après le coup de revolver, à l'hôpital Saint-Jean. Rimbaud veut revoir son ami dont le ménage est sur le point de se raccommoder. Verlaine prêche, en termes orduriers, la patience à Rimbaud et le prie de ne pas venir, l'assurant de toute sa fidélité.

Le replâtrage familial a eu lieu; aussi Verlaine appelle de suite son ami. Troisième lettre. Le peintre Forain remplace la

poste restante : il est désigné sous le pseudonyme de Gavroche.

Lettre d'effusions et de projets :

Chez Gavroche, écris-moi et me renseigne sur tes devoirs, la vie que tu entends que nous menions, les joies, affres, hypocrisies, cynismes, qu'il va falloir! moi tout tien, tout toi — le savoir — Ceci chez Gavroche.

Chez ma mère les *lettres martyriques,* sans allusion aucune à aucun revoir.

Et cela continue ainsi.

Un mois après, Rimbaud, fatigué de Paris, part pour la Belgique. Verlaine le suit. Sa femme et sa mère viennent l'y réclamer. Mais à la frontière, Verlaine descend du train et les laisse partir pour Paris. Il regagne Bruxelles et adresse à sa femme une lettre d'insultes. C'est l'irréparable.

Le 10 septembre, départ pour Londres où Verlaine, messin de naissance, opte au consulat général pour la nationalité française. De la capitale anglaise, il expédie de nombreuses lettres à Edmond Lepelletier, pour protester véhémentement contre les abominables calomnies, l'immonde accusation dont il est le sujet de la part de sa femme et de sa belle-famille. Verlaine devient malade et ce n'est qu'en avril qu'il peut quitter l'Angleterre pour les Ardennes. Le voilà dans le pays de Rimbaud qu'il cherche à revoir, car celui-ci s'était enfui de Londres au début de la maladie de Verlaine. Les rencontres ont lieu à Bouillon. Verlaine y travaille aussi; il écrit les *Romances sans paroles,* qu'il veut dédicacer à Rimbaud, comme une protestation. Ils repartent ensemble pour Londres le 27 mai. Les affaires y tournèrent mal rapidement. « L'époux infernal » y brutalisait à plaisir « la vierge folle », la criblait de sarcasmes et d'injures, la bafouait sans merci. Cela dura un mois; au plus fort d'une bourrasque, le « pitoyable frère », n'y pouvant plus tenir, se sauva.

En mer, Verlaine écrit :

Mon ami, je ne sais si tu seras encore à Londres quand ceci t'arrivera. Je tiens pourtant à te dire que tu dois, *au fond,* comprendre, *enfin,* qu'il me fallait absolument partir, que cette vie violente et toute de scènes sans motif que ta fantaisie ne pouvait m'aller foutre plus!

Seulement, comme je t'aimais immensément (Honni soit qui mal y pense), je tiens aussi à te confirmer que si, d'ici à trois jours, je ne suis pas *r*'avec ma femme, dans des conditions parfaites, je me brûle la gueule. Trois jours d'hôtel, un *rivolvita*, ça coûte : de là ma « *pingrerie* » de tantôt. Tu devrais me pardonner. — Si, comme c'est trop probâbe, je dois faire cette dernière connerie, je la ferai du moins en brave c..., — ma dernière pensée, mon ami, sera pour toi, pour toi qui m'appelais du *pier* tantôt et que je n'ai pas voulu rejoindre *parce qu'il fallait que je claquasse, enfin!*

Veux-tu que je t'embrasse en crevant?

ton pauvre : P. VERLAINE.

Suit un post-scriptum dans lequel il donne son adresse et trois jours à Rimbaud pour le rejoindre.

Verlaine loge rue du Progrès à Bruxelles, à l'hôtel Liégeois. Même menace de suicide dans une lettre à sa mère qui accourt le rejoindre. Madame Mauté, sa belle-mère, fut moins impulsive. Elle lui écrit une fort bonne et honnête lettre le rappelant au chemin du devoir. Quant à Rimbaud, il n'y croit pas.

Cette dernière lettre est excessivement curieuse. Elle débute par un appel pressant à Verlaine de venir le rejoindre à Londres. Pardon, pardon : tel en est le motif. Cette missive terminée, il reçoit celle de Verlaine et il reprend sa correspondance, mais sur un ton tout différent :

Ta femme ne viendra pas, ou viendra dans trois mois, que sais-je? Quant à claquer, je te connais. Tu vas donc, en attendant ta femme et ta mort, te démener, errer, ennuyer des gens. Quoi, toi, qui n'as pas encore reconnu que les colères sont aussi fausses d'un côté que de l'autre! Mais c'est toi qui auras les derniers torts, puisque, même après que je t'ai rappelé, tu as persisté dans tes faux sentiments. Crois-tu que ta vie sera plus agréable avec d'autres que moi. *Réfléchis-y!* Ah! certe non.

Et cela continue pendant toute une page.

Quelques jours après, il lui écrit à nouveau qu'il a tout vendu, hardes et livres appartenant à Verlaine. Un télégramme lui enjoint de revenir à Bruxelles. Rimbaud y débarque le 9 juillet.

Les trois jours sont passés. Verlaine ne s'est pas tué et le faux ménage est réuni. Changement d'hôtel. On se rend à

l'hôtel de la Ville de Courtrai, rue des Brasseurs, à côté de la Grand'Place. Les deux amis se saoulent et se disputent. Verlaine fait l'achat d'un revolver un matin qu'il est sorti de très bonne heure, puis, rejoignant Rimbaud, ils vont Grand' Place ingurgiter de nombreuses absinthes. Rimbaud annonce son intention de retourner à Paris. Rentrés à deux heures tous les deux ivres, ils rejoignent leur chambre. Là Verlaine ferma la porte à clef, « s'assit contre elle, arma son revolver et — « Tiens, je t'apprendrai à vouloir partir! » ou « Voilà pour toi, puisque tu pars », tira deux coups. La première balle blesse Rimbaud au-dessus du poignet gauche. Pleurs, regrets, réconciliation, Verlaine demande à Rimbaud de le tuer. Celui-ci va se faire panser à l'hôpital Saint-Jean. Rentré, il annonce son départ. Mme Verlaine mère lui avance vingt francs pour le voyage. Tous trois se mettent en route vers la gare du Midi. Place Rouppe, Verlaine prend le devant, revient brusquement en fouillant dans la poche de son veston. Rimbaud se croit en péril et court vers l'agent de police de poste à cet endroit, lui racontant l'attentat dont il a déjà été la victime. L'agent arrête Verlaine, le mène devant le commissaire qui l'écroue à la disposition du Procureur du Roi.

L'affaire judiciaire suivra son cours, même le désistement de toute poursuite de Rimbaud ne peut plus l'arrêter. M. Maurice Dullaert narre toutes les péripéties émouvantes du procès, les interrogatoires, les perquisitions, l'examen médical qui, ironie du sort, avait toujours été réclamé par Verlaine pour prouver à sa femme la fausseté de ses accusations et qui tourne contre lui! La science médicale de cette époque se fiait encore à des apparences qu'elle a tout à fait abandonnées aujourd'hui!

Réquisitoire sans pitié du substitut, bonne défense, mais le tribunal correctionnel de Bruxelles le condamna au maximum. Deux ans d'emprisonnement et deux cents francs d'amende ou deux mois d'emprisonnement subsidiaire. Rimbaud requis n'avait pas paru à l'audience.

M. Maurice Dullaert revoit en détail toute la procédure et défend les juges qu'on dit avoir été trop sévères. Les antécédents de Verlaine étaient mauvais, les pièces à conviction accablantes.

Parmi celles-ci figure ce sonnet demeuré inédit, dont les vers du début sont bien dans la ligne de l'inspiration verlainienne, mais dont la fin est plutôt rimbaldienne :

LE BON DISCIPLE

Je suis élu, je suis damné!
Un grand souffle inconnu m'entoure,
O terreur! *Parce, Domine!*

Quel ange dur ainsi me bourre
Entre les épaules tandis
Que je m'envole au Paradis?

Fièvre adorablement maligne,
Bon délire, benoît effroi,
Je suis martyr et je suis roi,
Faucon je pleure et je meurs cygne!

Toi, le Jaloux qui m'as fait signe,
Tout me voici, voici tout moi!
Vers toi je rampe, encore indigne!
— Monte sur mes reins, et trépigne!

Le travail de M. Dullaert, précis et clair à souhait, reste très sévère dans ses appréciations envers les deux grands poètes qu'il traite un peu trop comme des coupables ordinaires.

Le génie n'est pas une excuse à tous les crimes, certes, mais nous devons cependant tenir compte de bien des faiblesses avant de nous prononcer, surtout que nous connaissons l'ampleur de leur poésie. Poètes parmi les plus grands, leurs vers restent, leurs natures vicieuses disparaissent. Rimbaud, d'ailleurs, ne répondit toujours aux appels de Verlaine qu'avec bien des réticences et peu d'empressement. Quant aux années de prison passées à Mons, elles inspirèrent *Sagesse* et ce livre seul n'efface-t-il pas tout ce qui l'a précédé?

Pensons-nous encore aux crimes de Villon?

Le document publié par *Nord* doit être le dernier de tous ceux relatifs à ces deux vies mouvementées. La vérité peut être satisfaite. Que la gloire reprenne tous ses droits.

GASTON PULINGS.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le tombeau des Ravalet. — Le dernier Bulletin de la Société Huysmans contient sur le tombeau des Ravalet un intéressant article de M. Gabriel-Ursin Lange qui, en 1916, avait, lui-même, provoqué une nouvelle enquête à ce sujet.

De cet article et des communications faites à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux,* il résulte qu'on a vainement cherché à Saint-Julien-le-Pauvre une trace quelconque du tombeau du frère et de la sœur incestueux, dont, le 2 décembre 1603, après leur exécution en place de Grève, les cadavres auraient été, suivant J.-K. Huysmans (*La Bièvre et Saint-Séverin,* pp. 99-100) déposés « dans ce sanctuaire où leurs têtes se trouvent encore ».

> Il a fallu que vienne Huysmans, même avec une erreur, conclut M. Gabriel-Ursin Lange, pour donner aux incestueux Ravalet un nouveau lustre. C'est encore leur plus durable monument.

J'admire suffisamment Huysmans pour partager cet avis. Cependant, faisant abstraction de la bibliographie spéciale à laquelle pourraient prêter les Ravalet, c'est oublier un peu trop facilement, monument non moins durable et peut-être plus important, la plaquette que, en 1886, Barbey d'Aurevilly consacra chez Lemerre aux deux coupables : *Une page d'Histoire* (1603), in-12 elz. de 31 pp.

Cette plaquette, dédiée « A M. Louis de Ronchaud », était illustrée de deux eaux-fortes, dessinées par I. Ostrowski et gravées par T. Courboin. La première représentait le château de Tourlaville (canton d'Octeville, près Cherbourg) dont les Ravalet étaient seigneurs et où a subsisté, avec ses devises amoureuses dans le goût de l'époque, la chambre de Marguerite, à la fois incestueuse et adultère; la seconde, l'église Saint-Julien-le-Pauvre (Saint-Julien en Grève), spécifie la légende.

Le Connétable avait effectivement commis la même erreur que Huysmans et, ce qui est pis, l'avait aggravée en donnant le texte d'une inscription qu'il n'avait jamais vue :

Après l'exécution, le roi ordonna de remettre leurs deux cadavres à la famille, qui les fit inhumer dans l'église de Saint-Julien-en-Grève avec cette épitaphe :

« Ci gisent le frère et la sœur. Passant, ne t'informe pas de la cause de leur mort, mais passe et prie Dieu pour leurs âmes. »

L'église de Saint-Julien-en-Grève est devenue l'église abandonnée de Saint-Julien-le-Pauvre et ceux qui y passent ne prient plus devant l'épitaphe effacée.

C'est un peu là de l'histoire romancée. Cette épitaphe, Barbey d'Aurevilly l'avait empruntée au volume souvent réédité de François de Rosset, *Histoires tragiques de notre temps où sont contenues les morts funestes et lamentables de plusieurs personnes arrivées par leurs ambitions, histoires déréglées, sortilèges, vols, rapines*. Les amours de Marguerite et de Julien de Ravalet y étaient racontées tout au long sous les noms de Lizaran et de Doralice. On ne pouvait d'ailleurs leur reprocher autre chose, et les crimes qui permirent à Huysmans d'assimiler les seigneurs de Tourlaville à Gilles de Rais étaient purement imaginaires.

Les Archives nationales conservent seulement un interrogatoire et l'arrêt, lequel peut être jugé d'une sévérité excessive; loin d'être considéré comme un crime, l'inceste entre le frère et la sœur n'était-il pas de règle dans certaines familles, les Ptolémée, par exemple?

Quant au lieu de sépulture, bien habile, tant qu'on n'aura pas trouvé un document formel et faisant foi, qui le pourrait indiquer. *Le Supplice d'un frère et d'une sœur décapitez en Grève pour adultère et inceste*, publié en 1604, c'est-à-dire quelques mois après l'exécution, par « Philippes du Pré, imprimeur libraire juré en l'Université de Paris », indique formellement que :

leurs cadavres furent le soir mesme par le soin des pères charnel et spirituel inhumez au cloître Sainte-Catherine du val des escoliers.

Depuis, on a parlé de Saint-Jean-en-Grève comme lieu d'inhumation des deux amants unis jusqu'après leur mort. Les bâtiments de Sainte-Catherine (dont les chanoines réguliers avaient, en 1767, été transférés rue Saint-Antoine), ayant

été démolis en 1782 et ceux de Saint-Jean-en-Grève, contigus à l'Hôtel-de-Ville, où la salle Saint-Jean leur doit son nom, sous la Révolution, les archives seules de ces deux églises, en admettant que le temps et le feu les aient épargnées, pourraient, peut-être, fournir, touchant cette sépulture, des renseignements à vrai dire improbables.

En tout cas, le tombeau de Saint-Julien-le-Pauvre, auquel nul historien sérieux ne fait allusion, semble pleinement appartenir au domaine de la fantaisie; plus encore l'inscription reproduite par Rosset et par Barbey d'Aurevilly. Il en est de même de ces *Lettres de Marguerite de Ravalet, damoizelle de Tourlaville-lès-Cherbourg en Basse-Normandie et de messire Julien, son frère...* (Anvers, Guillaume de Tongres, 1619), dont, bien légèrement, la publication fut attribuée au père Cotton.

Par contre — je ne crois pas inutile de le rappeler — trente ans après son dénouement, le roman du frère et de la sœur inspira, en 1633, à John Ford une tragédie, que, à première vue, on aurait pu, d'après son titre, prendre pour une comédie : *It is Pity she is a Whore.* Son succès fut grand.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Zdislas Jachimecki : *Frédéric Chopin et son œuvre,* Delagrave.

Il semble que le centenaire du Romantisme ait été célébré avec plus de faste par la Littérature que chez les musiciens. Si l'obscure raison qui détermina cette semi-abstention de notre part tient au sage mépris des étiquettes, on ne peut que se féliciter d'un discernement... trop subtil pour qu'on y ait songé! Mais alors on doit regretter que des manifestations d'envergure n'aient pas été suscitées pour servir la mémoire d'un Chopin, par exemple, d'une manière éclatante.

Du seul point de vue musical, cependant, le mouvement anti-romantique actuel — ou approximativement tel — ne peut que se briser en se heurtant à un style dont on a oublié que Beethoven fut l'annonciateur. La coïncidence, dans un temps déterminé, de la production de Chopin ou de Schu-

mann avec le romantisme poétique ne prouve pas absolument une identification tellement totale des concepts de ces musiciens avec ceux des poètes de leur génération. Nous admettons bien une influence indirecte, due à l'ambiance; mais ne semble-t-il pas que le romantisme — tel que nous le considérons un peu péjorativement de nos jours — ait pesé bien davantage sur l'œuvre d'un Liszt ou d'un Berlioz, par exemple?

J'ai parlé de Beethoven, annonciateur, à propos de Chopin, il ne s'agit pas d'une boutade paradoxale. Ceux que la question intéresse pourront se référer à la *Sonate* op. 106 (n° 29 en si bémol majeur) et lire la phrase comprise entre les mesures 27 à 35 de l'*adagio sostenuto* en fa dièze mineur. On reconnaîtra dans cette phrase toutes les particularités, tant expressives que pianistiques, qui font que la mélodie de Chopin se reconnaît entre mille autres. Cette même sonate renferme, quant à Schumann, un *Scherzo* dont la première partie pourrait être signée par l'auteur de *Manfred*. Si le rapprochement entre Beethoven *classique* et Chopin *romantique* ne frappe pas immédiatement les esprits, cela tient surtout à l'ignorance dans laquelle est resté le public quant aux toutes dernières œuvres du maître de Bonn. Ces dernières œuvres, outre une orientation nouvelle du style proprement beethovenien, allaient vers une surprenante liberté de forme (voir le 15ᵉ quatuor). En présence de quoi il est étrange que des musiciens aient pu reprocher à Chopin cette extension de la forme *sonate*, qui, chez Beethoven, est généralement admirée et qualifiée de divination géniale.

Chopin a été proprement défiguré par toute une littérature — *qui ne lui fut pas contemporaine* et c'est bien cela qu'il convient de ne pas oublier. Le roman s'est emparé de cette haute et singulière figure, beaucoup plus souvent que ne le firent les historiens d'art ou les analystes. Enfin, l'école nouvelle, entraînée vers la musique d'orchestre, ne témoigne pas de curiosité vis-à-vis de l'œuvre, pour piano, de Chopin. Je reconnais, très franchement, que peu de mes propres camarades possèdent à fond la connaissance d'une œuvre à laquelle nous devons beaucoup.

Le livre de M. Zdislas Jachimecki : **Frédéric Chopin et son œuvre**, servira non seulement une mémoire illustre, mais, par

son côté purement analytique, objectivement musical et technique, persuadera les musiciens du profit considérable qu'ils auraient à ne pas négliger l'examen approfondi d'une production que j'estime, personnellement, être la pierre angulaire de notre musique moderne.

C'est donc en parfait accord avec M. Edouard Ganche, auteur de l'enthousiaste et admirable préface du livre de M. Z. Jachimecki, que je répète :

Tout est si grand dans l'art de Chopin que la magie de son expression étend trop souvent un voile sur son invention matérielle... Captivé par un enchantement immédiat, l'esprit ne perçoit pas assez les fondements de l'œuvre et sa splendide structure harmonique. Chopin a la précision d'un mathématicien, la rigueur d'un logicien, l'adresse d'un ciseleur hors ligne, la puissance d'un créateur suprême... Plus un musicien a de discernement, de savoir, de sentiment, plus la création et l'art somptueux de Chopin l'émerveillent.

Voilà qui explique la sagacité d'un Franck, d'un Fauré, d'un Debussy et, plus près de nous, de Ravel, de Florent-Schmitt, de Roger-Ducasse; le respectueux scrupule que ressentit M. Louis Aubert lorsqu'il eut à orchestrer des œuvres de Chopin dans la *Nuit ensorcelée*. Car, il faut le dire bien haut, si la jeunesse s'est désintéressée de l'œuvre de Chopin, si M. Vincent d'Indy l'a injustement critiquée, il reste à l'honneur de nos maîtres contemporains de n'avoir jamais méconnu cette œuvre. Et comment n'en aurait-il pas été ainsi? M. E. Ganche cite de Jane Stirlling, élève de Chopin, ce propos :

Il y avait dans le substratum de la personnalité de Chopin l'essence de deux races, l'entité française étant bien sous-jacente de l'entité polonaise et ne lui fournissait que des éléments de force et de rectitude.

Il est bien évident que la subtilité harmonique de Chopin est le côté franchement français de son œuvre. On peut nous reprocher beaucoup de choses — d'autant plus d'ailleurs qu'on prend peu de peine à nous connaître, — mais nous pouvons revendiquer, en matière d'évolution harmonique, une place importante dans l'histoire; et cela depuis Rameau. Nous

avons toujours apporté des solutions claires et logiques avec cette idée, bien de chez nous, du *progrès* dans l'*ordre*. Peut-on donner une autre définition de la technique harmonique de Chopin? De cette technique il ne faut pas dire qu'elle est révolutionnaire; elle apparut telle à ceux qui ne purent, par défaut d'adaptation immédiate ou manque de science musicale, en mesurer de suite la logique; cette technique fut essentiellement *évolutive* dans un ordre parfait; avec cette même ferme volonté de clarté dans l'écriture que nous reconnaissons chez Fauré, Debussy et M. Paul Dukas. Ce n'est pas sous une plume française que nous trouverions, à propos du 2e *prélude* en *la* mineur :

L'originalité exceptionnelle de l'harmonie dans ce prélude consiste dans l'emploi d'appogiatures dissonant entre elles et issues de tons réels ou latents de l'harmonie.

Tout cela est infiniment plus clair : dans les trois premières mesures une simple broderie inférieure de la quinte qui devient (mesure 4) broderie de la sixte; à la cinquième mesure, de nouveau broderie de la quinte avec retard de la tierce; et il en sera à peu près ainsi tout au long de ce prélude.

A propos de la mazurka en *si* bémol majeur op. 7 N° 1, le second épisode secondaire construit sur la quinte *sol* bémol *ré* bémol n'est pas un problème d'harmonie que Chopin a *tâché* de résoudre de la manière indiquée par Johannes Schreyer. L'explication en existe en *clair* — c'est-à-dire sans équivoque enharmonique — dans la première mesure du deuxième motif de la *Mazurka* op. 7 n° 2. Chopin maniait en maître la souplesse enharmonique et ce que nous appelons l'équivoque orthographique. M. Jachimecki parle de la charmante *Berceuse* des poèmes juifs de M. D. Milhaud; et de ce qu'elle ne puisse, avec avantage, soutenir la comparaison avec la *Berceuse* de Chopin il ne faut pas déduire trop hâtivement que :

L'esthétique actuelle de la musique, incapable de créer sur ce champ (usage subtil des sons au service des lignes mélodiques que nous admirons chez Chopin) de nouvelles valeurs artistiques, tâche de les remplacer par le mot d'ordre de simplification de la technique, de retour au style primitif de la musique, faisant de nécessité vertu, — défauts de notre époque bien manifestes.

Car juger l'école française sur l'un des musiciens les moins représentatifs de nos qualités raciques est une erreur. Nous avons, ainsi, quelque musiciens qui ne sont considérés comme français qu'au delà de nos frontières et la méprise est bien excusable puisque nous n'avons jamais su organiser une exportation — qu'on me pardonne le mot — de nos valeurs les plus représentatives au point de vue national. Nous nous étonnons, mais ne rectifions jamais... il nous plaît davantage de discuter les vertues raciques d'un Tschaïkowski, par exemple, et de ne les confondre point avec celles d'un Moussorgski ou d'un Borodine, que de faire le point exact des tendances de notre production.

Le livre de M. Jachimecki est d'une honnêteté scrupuleuse et nous ne pouvons pas du tout reprocher à son auteur de ne point voir, à distance, ce que nous-mêmes, chez nous, ne faisons aucun effort pour mettre en lumière. M. Jachimecki me comprendra si, par analogie, je crois pouvoir l'assurer que M. Mallet-Stevens ne représente pas beaucoup plus l'architecture française que M. Milhaud la musique française.

Mais ce dont M. Jachimecki peut être sûr, c'est que nulle part mieux qu'en France son livre ne sera compris et apprécié. Il a toutes les qualités qui nous sont chères : la sincérité, l'enthousiasme, le désir de servir une grande cause, le précis des analyses. Les quelques altérations de la clarté, que nous avons pu relever dans l'ensemble de l'ouvrage et qui sont sans importance, se trouvent dans les citations empruntées, à d'autres, par l'auteur et rarement dans son texte ou dans ses vues personnelles.

Un grand souci de vérité caractérise l'esprit général de ce livre; la légende n'y occupe aucune place et lorsque des faits restent à contrôler, l'auteur ne manque pas de faire les réserves qui s'imposent. Excès de modestie, car j'ai nettement l'impression que ce qui n'a pu être connu de M. Jachimecki n'a pas beaucoup de chance de nous être connu un jour. A propos de George Sand, particulièrement, il est dit des choses très justes qui rectifient les idées sommaires des romanciers sur ce sujet.

Mais en dehors de l'histoire et de l'anecdote utile, la valeur de l'ouvrage réside, au premier chef, dans la critique analy-

tique de l'œuvre de Chopin — de l'œuvre entier, car rien n'a été oublié; même pas la première composition connue de Chopin, une *Polonaise* qu'il écrivit alors qu'il n'était âgé que de sept ans et demi :

Le compositeur de cette danse polonaise, un *adolescent* de huit ans à peine, est le fils de M. Nicolas Chopin, professeur de langue et de littérature françaises au Lycée de Varsovie; c'est un vrai génie musical qui non seulement exécute au piano avec la plus grande facilité et un goût extraordinaire les pièces les plus difficiles, mais a déjà composé quelques danses et variations qui provoquent le plus grand étonnement chez les connaisseurs, surtout en raison du jeune âge de l'auteur. Si cet *adolescent* était né en Allemagne ou *en France*, il aurait attiré vers lui l'intérêt de toutes les sociétés...

En ce temps-là, la France n'était pas démocratique et l'instruction primaire non obligatoire...

Il est intéressant aussi de trouver un chapitre traitant des *Sonates*, qui est une critique réparatrice de tout ce que l'on a pu écrire ou dire de l'architecture de la *Sonate* en *si bémol* mineur et plus spécialement de celle en *si* mineur. Je trouve sous la plume de M. Jachimecki une idée qui m'est chère, car j'ai toujours été moi-même surpris que les commentateurs de l'œuvre de Chopin aient pu un instant, en présence de la construction sans défaut des *Ballades* — des Ballades 1 et 3 notamment — penser que Chopin se fût trouvé à bout de souffle dans l'ordonnance de la forme *sonate*. La vérité est que les deux dernières *Sonates* sont déjà des sonates évoluées, *modernes;* et que le génie de Chopin était parfaitement de taille à se créer des formes adéquates à son élan et non à se laisser dominer par celles de l'habitude. Le musicien qui sut agencer le *crescendo* amenant la réexposition de la première idée de la *Ballade* en *la bémol* était un savant constructeur. L'on peut même avancer, sans craindre de beaucoup se tromper, que Wagner dut méditer les principales pages de Chopin, l'*étude* en *do dièze mineur* (n° 19) notamment.

M. Jachimecki dira dans la conclusion de son livre de quel poids l'œuvre de Chopin — une œuvre de *piano*, en blanc et noir seulement — a pesé sur les destinées de la musique symphonique et dramatique.

Je souhaite donc à l'ouvrage de M. Jachimecki la plus grande diffusion. Ces pages viennent à leur heure, elles sont admirables de lucide enthousiasme, elles éveilleront ou réveilleront maints esprits curieux et impartiaux. En servant l'œuvre de Chopin elles serviront encore plus utilement les destinées de cette œuvre, l'évolution de notre propre musique moderne.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Björnstjerne Björnsons breve til Alexander Kjelland. Gyldendal norsk forlag. 1930. — P. G. La Chesnais : *Johan Bojer et ses œuvres.* Collection nouvelle, Calmann-Lévy, éditeurs, 1930. — Mémento.

On ne connaît guère les richesses variées qu'offre la vie littéraire en Norvège, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. A côté des chefs-d'œuvre, qui sont nombreux et de taille, il y a les hommes et leurs rencontres, la variété et la puissance de leurs tempéraments, les mille épisodes dramatiques, burlesques ou émouvants dont fut tissée leur existence en ces temps agités. Un recueil, qui est lui aussi un petit chef-d'œuvre, vient de nous restituer quelques-uns de ces trésors dormants : les **Lettres de Björnson** à son ami Alexandre Kjelland, brillant romancier, dont le sort fit un industriel, un bourgmestre, un préfet, et qui fut toujours un bourgeois grand seigneur et esprit libre.

Björnson et Kjelland : quel contraste! Chez le premier, le génie, la puissance héroïque, tempérée par le rire et l'humour, le rayonnement d'une activité prodigieuse et d'une bonté solaire, parfois une gravité pastorale, plus souvent la joie du combat dans ce « paradis des batailles » qu'était alors la Norvège. Chez Kjelland, un héritage de bourgeoisie « patricienne », l'élégance et l'esprit, du raffinement, et du dandysme, et de la gourmandise; mais aussi du courage et, sous l'ironie, beaucoup plus de sérieux qu'on eût pu croire. Ces deux hommes, dont les natures se complétaient si heureusement, s'étaient trouvés pour la première fois à Paris en 1878. Bientôt après se nouait une amitié qui, malgré certains nuages, fut d'une chaleur et d'un éclat peu communs. Tous deux avaient une magnifique santé morale, un mépris total du

danger, de l'ennui et de l'hypocrisie, et, aux bons jours, une formidable allégresse. Il y a quelque chose d'épique dans leur rire dont semble encore retentir Aulestad.

De tout cela, il a passé beaucoup, heureusement, dans les lettres de Björnson à son ami. Les historiens y trouveront une foule de détails précieux sur les campagnes politiques et littéraires des « années 1880 », sur le refus d'une pension d'auteur à Kjelland, qui fut un événement important, sur les discussions morales qui opposèrent Björnson à Brandes et mirent Kjelland, ami de l'un et de l'autre, dans un visible embarras. On verra défiler les hommes et les œuvres, marqués au passage de traits qu'on n'oublie pas. Et puis on se demandera ce qu'il faut admirer le plus, ou de la rapidité avec laquelle l'argent disparaissait entre les mains de Kjelland, ou l'infatigable dévouement de Björnson, toujours prêt à prendre en mains une cause désespérée et à remplir le tonneau des Danaïdes.

Un mot plaisant, une lettre heureuse de Kjelland le payaient de sa peine, malgré la douleur de se sentir un instant trahi, malgré la révolte de sa gravité foncière contre les coquetteries de Kjelland avec l'ennemi moral. Lequel des deux, au fond, donna le plus, aima le plus? La lecture du recueil le révélera sans trop de peine. Dans les choses du cœur, on constate aussi la différence du talent et du génie.

Reconnaissons d'ailleurs qu'il fallait à Kjelland un talent et des dons rares pour amener Björnson à écrire dans la joie de pareilles lettres. Elles sont présentées avec la science la plus discrète par le professeur Francis Bull, excellent historien de la littérature norvégienne. Madame Björnson-Sautreau, qui a tiré de ses riches archives la matière de ce précieux volume, a uni la plus délicate piété filiale aux devoirs d'une tradition glorieuse envers les lettres norvégiennes.

§

Le nom de P. G. La Chesnais est familier aux lecteurs du *Mercure*. Ils savent que sa curiosité a été de bonne heure sollicitée par les littératures du Nord. Tour à tour critique, traducteur, historien, il s'est fait l'introducteur en France de nombreux chefs-d'œuvre. Aux à peu près dont les journaux

et les revues se sont contentés trop longtemps, il a substitué ici même des interprétations dont la sûreté a été reconnue par les meilleurs juges de Copenhague et d'Oslo. Ce vétéran des campagnes nordiques n'a jamais été plus actif qu'aujourd'hui. Il est un des rares interprètes de la pensée et de l'art ibséniens. C'est un véritable monument qu'il dresse en l'honneur d'Ibsen, dans la grande édition qui commence à paraître. Johan Bojer a également retenu son attention. Il en a traduit les principales œuvres. Après lui avoir consacré une étude en norvégien, il la reprend aujourd'hui et la complète en un volume : **Jehan Bojer, sa vie et ses œuvres**, qui se lit avec un intérêt extrême.

Allons droit au but. Si La Chesnais a écrit ces pages, c'est qu'il y a une question Bojer. Pas en France, certes, où Bojer est admiré et aimé. Pas davantage au Danemark, pays de critique, pourtant, et de goût difficile. Mais à Oslo. Depuis l'article de Carl Naerup qui situait Bojer dans un no man's land, aux confins du journalisme et de l'art, jusqu'aux critiques récentes d'Eugenia Kjelland dans Samtiden, Bojer s'est heurté en Norvège à des objections dont P. G. La Chesnais nous donne enfin la clef et la réfutation.

Pour l'intelligence de cette question, il faut se rappeler que, pendant une génération, la critique norvégienne a été représentée à peu près exclusivement par un groupe, parfois presque une coterie engagée dans une des voies qu'avait préparées Brandes. Hostiles aux thèses, au moralisme, héritiers de la « Bohême » de Kristiania, ils étaient avec beaucoup de talent des tenants de l'individualisme et de l'art pour l'art. Bojer a une ardeur juvénile, un amour contagieux de la vie allègre et du travail : ils l'ont jugé superficiel. Bojer affirme vigoureusement ses idées : ils ont trouvé qu'il retardait, sans chercher suffisamment si ces idées s'incarnaient en des personnages vivants. Après de durs efforts et plus d'un échec, Bojer réussissait : il n'est pas certain qu'on n'ait pas jalousé sa popularité. Ajoutez que Bojer est un indépendant : il est allé contre le courant; il a heurté les politiciens de gauche; il a vu les revers du féminisme; paysan d'origine, il n'a pas voulu écrire en « landsmaal ». De là les soupçons et les malentendus.

D'autre part, — et c'est peut-être la principale révélation du livre de La Chesnais, — on a longtemps méconnu l'ardeur qui a poussé le petit valet de ferme Johan Bojer aux foyers de la civilisation européenne, à Paris en particulier, à Copenhague, en Italie et à Paris encore. On a tort de n'admettre que ses peintures de la vie populaire, si excellents que soient *Le dernier Viking, Dyrendal,* ou *Gens de la Côte.* Son esprit toujours en mouvement a multiplié les explorations dont le bénéfice apparaît dans des drames tels que *Brutus* et *Sigurd Braa.* Chez lui aussi, comme chez Peter Egge, l'inquiétude religieuse traduit l'obsession des plus hauts problèmes et fait la valeur de *La Grande Faim* et du *Nouveau Temple.*

Serait-ce enfin pour ses affinités françaises que Bojer a paru suspect? Il faut s'entendre. Bojer est venu ici pour s'instruire, dès qu'il a eu quelques couronnes en poche. Même au temps où ses intérêts pouvaient l'attirer vers l'Allemagne, il a préféré la sociabilité française, la tolérance qu'on respire au pays de Renan. Des auteurs français, il a sans doute appris l'art difficile de bâtir une œuvre, de voir clair et d'être clair, bref, le goût classique. Ce qui ne l'empêche pas d'être nordique et norvégien et d'exprimer avec un rare bonheur l'originalité du pays de Trondhjem, du Tröndelag où il est né.

Ceci nous ramène aux premiers chapitres du livre, où La Chesnais raconte l'enfance et la jeunesse de Bojer. Il ne veut être que biographe; mais ce sobre récit est si varié et si vivant qu'il devient un complément nécessaire à l'œuvre de Bojer, le roman vrai de ses premières années.

MÉMENTO. — *Asbjörnsen et Moe* : *Contes norvégiens,* un vol., Delagrave, 1930. — M. Pineau, connu par de savantes études qui l'ont préparé à ce travail, a adapté un certain nombre des contes fameux, parmi lesquels se trouve l'histoire de Peer Gynt. Voilà une lacune comblée. M. Gunnar Höst a écrit pour ce livre une introduction substantielle. — M. Georges Sautreau fait paraître chez Rieder une traduction de *Rosa,* de Knut-Hamsun. On y retrouvera les personnages de *Benoni,* et avec eux l'Edvarda de *Pan,* extravagante, inquiète et passionnée. Etrange monde bien curieux, vu de tout près et vu de Sirius. — Aux traductions de Bojer vient de s'ajouter *Le Visage du monde* (Hachette), par *Jacques de Coussange,* à qui l'on doit la première étude d'ensemble parue

en France sur Johan Bojer (1911). — Je ne puis que mentionner les œuvres récentes de deux poètes admirables auxquels il faudra revenir : *Et liv i digt*, de Nils Collet Vogt (Aschehoug), et *Oinos et Eros*, d'Olaf Bull (Gyldendal Norsk forlag).

JEAN LESCOFFIER.

LETTRES CHINOISES

Sinica, China Institut, Frankfurt am Main. — Alexandra David-Neel : *Initiations Lamaïques*, Editions Adyar. — René Grousset : *Les Civilisations de l'Orient, la Chine*, Editions Crès et Cie.

Les Français qui veulent étudier la Chine ne savent où s'adresser. Aux Langues Orientales, ils peuvent étudier la langue, certes. A l'Institut, un cours d'épigraphie se pare des noms d'Art et d'Archéologie. Au Louvre, quelques salles d'objets d'art sans explications; de superbes porcelaines à côté de faux reconnus, sans qu'une notice devant chaque objet permette de s'y reconnaître. Au Musée Guimet, un grand effort a réuni les peintures dans un seul local, mais les notices manquent encore. Sur la Chine vivante, rien.

En Allemagne, à Frankfort, se trouve le modèle de ce que souhaiteraient trouver tous ceux qui veulent étudier la vraie Chine, celle dont le passé est toujours vivant par la continuité de ses traditions, dont l'avenir immédiat et plus lointain pèse et pèsera lourdement sur les destinées de l'Europe.

Au *China Institut* est concentré tout ce que des tendances étroites et jalouses maintiennent divisé à Paris; tout ce que nous n'avons pas encore pour la Chine vivante. Où concentrons-nous les renseignements sur le développement économique récent de la Chine? Sur les courants de vie spirituelle qui luttent contre l'usine? Sur les réalités du mouvement politique dont Soun Iat sènn prévoyait l'extension au monde entier?

Quelle différence avec l'admirable revue **Sinica** publiée par le China Institut! Présentation parfaite; reproductions admirables; articles variés, traitant avec sérieux et profondeur, de tous les sujets! Car la science allemande sait que la science est dans la méthode, non dans le sujet.

On demeure confondu devant l'œuvre de l'illustre directeur de cet Institut, le Dr Richard Wilhelm, dont la mort est

une lourde perte pour la sinologie. Ayant vécu de longues années à Tsing-tao, puis à Peking, il a publié des œuvres précieuses aussi bien sur Krong tse (Confucius) qui vécut au 5e siècle avant J.-C., que sur le célèbre philosophe Kou Rong-ming, mort en 1929. Les mystiques taoïstes Lié tse et Tchoang tse ont été étudiés par lui aussi bien que le classique Mong tse. L'encyclopédie de Liu Pou-oé, du 3e siècle avant J.-C., a été traduite par lui. Littérature, philosophie, psychologie, peinture ont été l'objet d'ouvrages complets et précis. Le nombre de ses articles est considérable sur tous les mouvements de la Chine moderne.

Son successeur, le Dr Erwin Rouselle, descendant de protestants français expulsés (ô erreur!)a été longtemps professeur à l'Université de Peking. Dans le numéro du mois d'août de *Sinica,* il publie une étude et une traduction qui intéresseront vivement tous ceux qui étudient le bouddhisme mystique. C'est un texte relatif au Patriarche *Roé-ning,* chef de l'école de la transmission des idées, non par des mots qui les déforment, mais par la lecture directe de la pensée, opérée par une méditation en commun, et semble-t-il, par un début d'hypnose. Cette tradition se poursuit, déformée, au Japon, dans la secte Zen.

Je me réserve de citer les articles de *Sinica* en parlant des sujets qu'ils étudient. L'œuvre du Professeur Rouselle intéresserait en particulier les lecteurs de Mme Alexandra David-Neel, dont les **Initiations Lamaïques** mentionnent la continuité, au Tibet, de la secte méditative dont Roé-ning fut un partriarche en Chine. Œuvre de premier ordre pour ceux qui désirent avancer avec prudence dans l'étude du mysticisme et pour lesquels, à juste titre, les monastères tibétains étaient les derniers abris des Grands Initiés.

Etrange peuple qui nous rejette à notre Moyen-Age. Religion plus étrange encore puisqu'elle est sans un Dieu, et ne reconnaît pour divinités que des forces sur lesquelles l'homme peut agir, car en réalité ces forces sont la projection de ses propres tendances.

Avec un parfait bon sens et avec une patience qui l'a menée jusqu'à la plus saine des éruditions, Mme David-Neel expose les pratiques inventées par les ascètes tibétains pour

atteindre, non au nirvana qui les soustrairait au monde et les empêcherait d'aider l'humanité, mais à une sérénité pareille à celle du miroir d'un lac réfléchissant toutes les images du monde sans jamais en conserver la souillure.

Trois systèmes sont suivis par ces ascètes pour instruire leurs disciples : la transmission de pensée par le silence; la transmission avec des attitudes et des gestes; la transmission par des paroles. Cette dernière n'est jamais un cours développé ou dicté, pratique jugée comme ne formant que des perroquets ou des phonographes. Elle est restreinte à une direction de méditations. Car pour les trois systèmes, l'idée est la même : c'est en soi-même et par soi-même que le disciple doit trouver la connaissance. Le Maître ne le fait pas marcher, il l'empêche de quitter le droit chemin.

On voit qu'il s'agit de pensée pure, d'une vision dont nous ne pouvons plus nous faire une idée dans notre Occident où la science, réduite en formules apprises par cœur, ne cesse d'être une chaîne de mots et ne devient vision que pour les rares chercheurs qui tentent d'avancer un peu plus loin dans l'Inconnu. Et ce rapprochement fait que l'on se demande si les initiés du temps passé ou ceux que Mme David-Neel peut ne pas avoir rencontrés au Tibet ne sont pas de ces esprits puissants qui dépassent la science de leur temps et agrandissent notre cercle de lumière.

Déjà, derrière l'intellectualité extrême de notre temps, on perçoit, non sans peur, le vide de la pensée et du cœur oubliés et laissés en friche. Un retour se dessine vers une nouvelle tentative d'évasion par la pensée. Les études supranormales se multiplient. La science officielle, elle-même, est obligée de reconnaître l'existence en les êtres humains d'une force, d'une énergie, d'un sixième sens aussi, que nous possédons tous à des degrés différents et dont le développement méthodique nous donnerait de grandes possibilités pour guider notre vie et assurer notre bonheur.

Un excellent exemple d'intellectualité par formules, marque de notre temps, est donné par le bel ouvrage que René Grousset a publié sur la Chine dans les **Civilisations de l'Orient**. Il n'existe peut-être pas de livre donnant un plus grand nombre de bonnes photographies mieux classées d'objets d'art

chinois. Les collectionneurs auront là, réunies, des reproductions qu'il fallait chercher dans bien des publications. Le service rendu aux études artistiques de la vue et de la mémoire est de premier ordre. Il m'est donc désagréable de faire des restrictions qui s'adressent d'ailleurs moins à M. Grousset, dont l'œuvre extrême-orientale est hautement respectable, qu'à la méthode officielle appliquée par lui.

Tout d'abord, comme le conseille Krong tse, « il faut rectifier les dénominations ». Le titre est « Les Civilisations » et le sujet du livre est en réalité « l'Art ». Ce qu'on appelle civilisation est « le mode de développement intellectuel, moral, industriel, etc. d'un peuple. » Or, dans ce livre, tout est fonction de l'objet d'art et dépend de lui. Il y a erreur de titre.

Je déplore également de voir que tous les objets antiques sont reconnus comme authentiques alors que leur fabrication aux 3ᵉ et 2ᵉ siècles de notre ère est attestée par l'histoire et prouvée par l'étude même de ce qui est attribué à la plus haute antiquité.

Les invraisemblances et les contradictions de la tradition chinoise sont reproduites sans une observation. M. Grousset, pas plus que les Chinois d'ailleurs, n'est frappé par le fait extraordinaire du visage sans bouche qu'est l'ornement appelé *trao-t'ié*. Il y voit, comme les Chinois, une tête sans corps. La différence est pourtant grande.

Je sais bien qu'antiquaires et conservateurs de musée préfèrent la tradition chinoise à la vérité scientifique; il est ennuyeux que leurs vases somptueux, âgés de 3.000 ans, n'en aient plus que 2.000 et aient été probablement fabriqués par des magiciens non-chinois. Mieux vaut ignorer l'histoire et maintenir un mystère grandiloquent sur l'usage de ces vases et la signification des symboles qui les ornent.

Pour finir enfin, deux pages de texte et deux reproductions d'œuvres européennes me paraissent bien maigres pour les trois cents ans de la dynastie Tsring.

Je ne partage pas, de plus, l'avis de l'auteur qui voit l'art se développant comme un corps isolé du peuple et continu, alors que les styles successifs sont l'expression directe de la vie nationale de chaque époque; que chaque style est toujours

en révolte contre le style précédent, et qu'il y a toujours tentative de recommencement, parfois même jusqu'à repartir par la maladresse et la laideur quand le bouleversement a été grand, comme à notre époque.

GEORGES SOULIÉ DE MORANT.

VARIÉTÉS

Edmond de Goncourt et la conquête de l'air. — Edmond de Goncourt n'eût pas manqué d'exercer son ironie sur le hasard singulier qui réunissait, le jour anniversaire du centenaire de son frère Jules, les représentants de cinquante nations éparses sur les cinq continents venus à Paris pour participer au Congrès de la Sécurité Aérienne.

Lui, que la conquête de l'air laissa si parfaitement indifférent, eût eu le loisir de philosopher au cours de la réception offerte par l'Aéro-Club de France à ces aviateurs de toutes races et de toutes couleurs, — autant de savants de la science aérienne.

La réception terminée, les invités se répandirent parmi les salons jusqu'à la Bibliothèque qui possède les volumes les plus rares et les plus beaux sur l'aviation et l'aérostation.

C'est alors que, cessant toute ironie, Edmond de Goncourt eût cédé à l'émotion, en voyant l'une des assistantes ouvrir l'*Histoire de la conquête de l'air,* sur ce passage, extrait de ses souvenirs, dans *la Maison d'un Artiste :*

...Je sortais du collège, j'avais 1.200 francs pour m'habiller et le reste... Dans ce temps, j'entrais un jour, par hasard, à l'Hôtel des Ventes de la rue des Jeûneurs. On venait de mettre sur la table de vente une grosse chose ronde sur laquelle j'apercevais, en m'approchant, d'un côté, une Renommée sonnant de la trompette, de l'autre, un Eole aux joues gonflées et, au-dessous de la Renommée et de l'Eole, des amours, des amours dans toutes les dégringolades montrant leurs petits culs tout nus et leurs dos ailés : des amours en train de tendre un filet autour d'une montgolfière sous laquelle d'autres amours entretenaient un feu de paille. C'est le plus extraordinaire Clodion que j'aie rencontré, un ouvrage où le sculpteur prodigue de son talent a, sans compter, laissé tomber de son ébauchoir tout un peuple d'enfants. La terre cuite était à 200 francs, je la poussai avec les émotions d'un homme qui ne sait pas com-

ment il paiera. A 500 francs il y eut une timide enchère, et j'eus la perception qu'à 520 francs la terre cuite était à moi. Mais que voulez-vous? L'acheteur d'objet d'art prit peur et se détourna

Et voilà! Et Edmond de Goncourt passe à un autre sujet, sans de demander, un seul instant, d'où pouvait provenir ce Clodion qui l'avait tenté. Son éloignement de la romantique conquête de l'air le détourna d'en rechercher l'origine.

Cette origine, la voici :

Le roi Louis XVI avait, en 1787, décidé d'élever un monument à la gloire des Montgolfier. Pour ce but, un concours fut ouvert entre les artistes de l'Académie. Déjà le texte qui devait être gravé sur le socle en avait été élaboré :

LE ROI VOULANT ÉTERNISER
LA PLUS SUBLIME EXPÉRIENCE QUI AIT JAMAIS ÉTÉ TENTÉE
A FAIT ÉLEVER CE MONUMENT
A LA GLOIRE DES ILLUSTRES PHYSICIENS
QUI EN SONT LES AUTEURS

Aussitôt les artistes se mirent à l'œuvre. Clodion, Houdon, Pajou, Julien, Gois, Monchy, Lecomte et d'Uez conçurent des maquettes. Mais aucune ne fut exécutée.

Mme Cradock, une Anglaise qui vivait à la fin du dix-huitième siècle, a décrit, dans ses mémoires, l'exposition de ces maquettes :

Nous vîmes six modèles commandés par le roi Louis XVI et dont l'un doit être choisi, par lui, pour être placé dans le Jardin des Tuileries...

C'est en effet dans le Jardin des Tuileries qu'avaient eu lieu les premières ascensions des Montgolfier en présence du roi, de la reine et d'une foule considérable.

Mais la Révolution vint anéantir les projets royaux. Le monument ne fut pas édifié. Les maquettes furent dispersées. Seules les deux maquettes de Clodion sont parvenues jusqu'à nous. Et c'est la description qu'en fit Mme Cradock dans ses mémoires qui permit de les identifier quant à leur origine, car aucune inscription n'y figurait. L'une de ces deux maquettes est actuellement la propriété de M. Paul Tissandier, secrétaire général de l'Aéro-Club de France, écrivain et érudit de qui nous tenons ces précieuses sources.

Quant à l'autre maquette, celle qui tenta Edmond de Goncourt, elle fut achetée par un Américain et emportée en Amérique, où elle est encore.

Edmond de Goncourt l'avait laissée partir parce que seul son sens artistique avait été ému. Si ce sens avait été renforcé d'une croyance dans la conquête de l'air, il est probable que le jeune écrivain eût sacrifié la moitié de son pécule pour posséder l'œuvre qui la glorifiait.

Mais au Romantisme qui avait exalté les exploits des argonautes, succédait le froid naturalisme.

C'est dans ce temps-là que l'aviation naquit.

Elle naquit parmi la plus profonde indifférence du monde littéraire — exception faite, bien entendu, pour les poètes. Mais les poètes sont des devins.

Les Goncourt, qui avaient fait chorus avec Emile Zola pour traiter de fou Guy de Maupassant, passager du ballon *le Horla*, les Goncourt, qui avaient assisté impassibles aux premiers essais des dirigeables, n'eurent pas un regard pour les nombreuses tentatives des planeurs, précurseurs des avions, qui passionnaient déjà les savants. La conquête de l'air par « *le plus lourd que l'air* » s'annonçait que « *le plus léger que l'air* » avait préparée. Déjà, de leur vivant, elle s'avérait. Le règne de l'aviation s'affirmait, qui allait changer la face du monde et bouleverser les mœurs en unissant les continents et en mêlant les races. Pas un seul instant, ils ne le pressentirent.

Et s'il faut un épilogue « réaliste » à cette histoire, le voici. Il est particulièrement à propos en ce temps de vie chère :

La terre cuite de Clodion, que possède M. Paul Tissandier, est estimée actuellement un million cinq cent mille francs. Son possesseur considère que l'autre maquette a une valeur au moins égale.

C'est donc un million cinq cent mille francs qui se seraient ajoutés à la fortune des Goncourt, soit 75.000 francs de revenu : de quoi augmenter de 5.000 francs la rente annuelle de chacun des dix académiciens et de quoi porter à *trente mille* francs le Prix Goncourt!

LOUISE FAURE-FAVIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Pietro Nenni : *Six Ans de guerre civile en Italie*, Valois. — Bernard Schwertfeger : *Les Carnets de Schwartzkoppen*, Rieder. — Bruno Weil : *L'Affaire Dreyfus*, Gallimard. — Santiago Alba : *L'Espagne et la dictature*, Valois. — Lydia Bach : *Histoire de la révolution russe; I. La Révolution politique;* Librairie Valois, 1930. — A. Gorovtseff : *Les Révolutions. Comment on les éteint, comment on les attise.* Avec une préface de Jacques Bainville; Alcan, 1930. — J. Steinberg : *Souvenirs d'un Commissaire du peuple* (1917-1918), traduit de l'allemand par J. Frégier, Gallimard, 1930. — Véra Figner : *Mémoires d'une Révolutionnaire russe*, N. R. F. — Oswald Chew : *La question des dettes interalliées*, Marcel Giard.

Un exilé italien, Pietro Nenni, dans un livre d'une lecture passionnante, raconte Six Ans de guerre civile en Italie (1919-1925). Le grand intérêt de cet ouvrage n'est d'ailleurs pas dû uniquement au talent de l'auteur, mais aussi à ce qu'il a été d'abord le camarade, puis le voisin de Mussolini, à l'époque où celui-ci cherchait sa voie. Il a donc pu raconter son évolution avec la netteté du témoin sincère, perspicace et bien informé.

Quand firent-ils connaissance? Nenni ne le dit pas avec précision. A cette époque-là, il n'avait pas vingt ans. C'était vers 1911, à Forli (Romagne). Mussolini y rédigeait un journal, *La Lutte de classe*, « où il avait entrepris de longue date la préparation révolutionnaire. Avec cet esprit réaliste qui en lui s'allie toujours à l'esprit de décision, il avait mis une sourdine aux polémiques violentes qui opposaient les républicains et les marxistes... A l'action, il sacrifiait volontiers la doctrine :

« Pourvu que l'on se batte », tel était son mot d'ordre... Durant les jours de grève [générale pour empêcher l'expédition contre la Tripolitaine], ses appels à la violence prirent une forme concrète. Il fallait décider les ouvriers qui n'avaient pas adhéré à notre mouvement, empêcher les trains militaires de partir (et, pour cela, déboulonner les rails et occuper la gare), organiser le ravitaillement... « On ne vient pas aux meetings avec des cannes, criait Mussolini; on y vient avec des fusils. Alors seulement on a raison! »

Les émeutiers réussirent à s'emparer de la gare et à arrêter un train, mais le lendemain la ville était en état de siège et la Bourse du Travail mit fin à la grève. Mussolini et Nenni furent arrêtés et enfermés dans la même cellule. Le premier raconta sa vie au second :

Son père Alexandre Mussolini qui avait été d'abord forgeron, puis tavernier, fut l'un des premiers internationalistes de Romagne. Il était fier de son fils : « C'est un gaillard, disait-il. Moi et lui, nous sommes à même de régler leur compte à tous les calotins et à toutes les canailles. » Sa mère, qui personnifiait la douceur, considérait au contraire avec crainte ce gamin d'une intelligence précoce et d'un caractère très vif, à la fois timide et brutal, qui aimait les longues lectures solitaires et point l'école. Elle voulut l'enfermer dans un collège religieux : il s'en échappa, ce dont son père fut fier. Il devint cependant instituteur, mais un jour abandonna son école et alla à Lausanne, où il fut maçon, agitateur, journaliste. C'est là qu'au cours d'une réunion contradictoire il sortit sa montre et dit à un pasteur protestant : « Vous dites que Dieu est partout et peut tout? Je lui donne cinq minutes pour me foudroyer. » Les cinq minutes passées, il cria au pasteur : « Vous êtes un imposteur, Monsieur, Dieu n'existe pas! »

De Lausanne, Mussolini entreprit à pied le voyage pour Paris, coucha sous les ponts de la Seine, erra dans les quartiers de la Révolution, évoquant sans doute à chaque pas l'ombre de Marat qu'il aimait par dessus tout; il fut appréhendé par la police et passa une nuit dans un poste pour vagabondage, puis il regagna la Suisse.

Il avait précédemment refusé de faire son service militaire, il retourna alors en Italie pour l'accomplir, puis alla à Trente pour y rédiger la feuille de Cesare Battisti, le député irrédentiste; ayant été expulsé d'Autriche, il était venu fonder *La Lutte de classes*. Il n'y connaissait qu'un appel : celui à la révolution. « Une bombe vaut mieux que cent discours, » déclara-t-il après l'attentat de New-York. Nenni ayant été emprisonné pour avoir écrit après l'attentat d'Alba contre le roi : « Nous n'aurions pas versé une larme s'il était mort, » Mussolini dans un discours de protestation, s'écria : « Que le citoyen Savoie tombe sous une balle de revolver, oui, cela nous est entièrement indifférent. Ce serait même justice! » Ferrer ayant été fusillé, Mussolini, par représailles, fit démolir une colonne surmontée de la Vierge. Quand eut lieu la grève d'Ancône en juin 1914, il excita à la résistance :

« Cent morts à Ancône et toute l'Italie est en feu, » disait-il.

La guerre survint. Mussolini, qui dirigeait alors l'*Avanti*, organe officiel des socialistes unifiés, fut pendant deux mois anti-interventionniste. « Mais de puissantes influences s'exercèrent sur lui; Battisti, le député de Trente voué à l'échafaud, Marcel Cachin, le Belge Jules Destrés, d'autres encore, essayèrent de le décider à changer d'attitude. De France, on lui promit de l'argent pour fonder un journal. » Après « une très courte hésitation », il fonda le *Popolo d'Italia* pour prêcher la guerre. On le cita alors devant les dirigeants du parti et on y réclama son expulsion. Comme, dans le brouhaha d'une assemblée surexcitée, il n'arrivait qu'avec peine à se faire entendre, il brisa sur la table le verre et cria : « Vous me haïssez parce que vous m'aimez encore!» Puis, ajouta : « Si vous croyez m'exclure de la vie publique, vous vous trompez. Vous me trouverez devant vous vivant et implacable. » Il sortit sous les huées. « Sans transition, il devint l'accusateur et le diffamateur de ses camarades de la veille. »

« Pendant toute la guerre, Mussolini poursuivit implacablement sa polémique haineuse contre les socialistes, contre les libéraux, contre le Parlement. » La paix venue, il se trouva « à peu près isolé. Où allait-il? Que voulait-il? *Il ne le savait pas.* » Les liens avec son parti étant rompus, il changea le sous-titre de son journal : de « *quotidien socialiste* », il devint « *l'organe des producteurs et des combattants* ». Du conflit qui portait sur le rôle historique de l'Italie dans la guerre, il fit un conflit de doctrine. C'était désormais au marxisme qu'il s'en prendrait pour être agréable aux industriels et commerçants qui payaient son journal. C'était l'époque où, par des cortèges presque hebdomadaires, les socialistes inquiétaient les bourgeois. Mussolini, qui venait de constituer un *Fascio*, se sentit *menacé* « par le flot de la colère populaire et vécut dans son journal entouré d'anciens *arditi* comme dans un abri du front. Des pistolets, des fusils, des bombes, du fil de fer barbelé, traînaient sur les tables, dans l'escalier, dans la cour; on eût dit un bivouac ». Mussolini était devenu un porte-parole du nationalisme. Celui-ci réclamait bien des choses, et avant tout Fiume et la Dalmatie. Pour lui, « l'ennemi, aujourd'hui, c'était la Yougoslavie. On

fulminait contre la France, contre l'Angleterre, contre Wilson. On accusait le monde entier de conspiration anti-italienne On représentait l'Italie, *non peut-être sans quelque raison*, comme la victime d'une véritable *escroquerie* internationale. »

« A ce moment, les conséquences de la crise économique commencent à s'abattre sur le pays. La fermentation augmente la division dans le Parlement. » Le 20 juin 1919, le ministère Orlando est renversé.

Nitti lui succède.

Sur l'organisation de l'Etat et de la paix, il a un programme clair et hardi... Mais, à peine est-il désigné, que le parti nationaliste et les faisceaux de Mussolini prennent position contre lui... D'autre part, à gauche, la méfiance de l'Etat est totale. Les grèves économiques se multiplièrent; au début de juillet, l'agitation contre la vie chère prit un caractère d'émeute... Les seuls conseils de modération vinrent du côté socialiste; par contre, le *Popolo d'Italia* de Mussolini arborait des manchettes flamboyantes : « A la lanterne, les affameurs du peuple! »... Les commerçants affolés venaient aux Bourses de travail apporter les clefs de leurs magasins. Mais les chefs ne surent pas diriger le mouvement : ils donnèrent l'ordre de revenir au calme. La masse leur obéit. Il en résulta un premier échec; un autre lui succéda : celui de la grève internationale générale du 20 et du 21 juillet. Les classes dirigeantes passèrent alors à l'organisation méthodique des forces de défense et de répression... Nitti réorganisa la police, renforça les cadres de la gendarmerie et créa une garde royale... Les manifestations pour Fiume et la Dalmatie prirent de plus en plus le caractère de manifestations antisocialistes... On approcha des élections de 1919... Un jour, le préfet et l'évêque de Milan reçurent, empaquetées, deux bombes... La feuille la plus indignée fut naturellement le *Popolo d'Italia* de Mussolini. Or, c'était Mussolini qui avait expédié les bombes.

L'occupation de Fiume par d'Annunzio vint ensuite (sept. 1919-Noël 1920). C'est là que commencèrent les *Eïa, alalà* et autres formes de cabotinage pratiquées aujourd'hui par le fascisme.

M. Nenni, qui alla à Fiume en septembre 1920, écrit :

Un projet, à ce moment, hantait l'esprit aventurier d'Annunzio. A cette fin, il n'avait pas hésité à solliciter l'appui ou tout au moins la neutralité des socialistes, sans toutefois l'obtenir... Il rêvait de débarquer à Rimini ou à Ravenne ,d'emprunter la route

de César, d'arriver à Rome, de dissoudre le Parlement et de proclamer la dictature des patriotes. « Qu'est-ce que nous ferons des députés? », criait-il à ses soldats. « Nous en ferons des saucisses? » « Non, nous en serions empoisonnés. » « Alors, on les fessera, place Colonna? » « C'est cela... »

Mussolini s'accrocha à l'entreprise dannunzienne; le lendemain de la « marche », il écrivit : « Le gouvernement italien n'est pas à Rome, mais à Fiume, c'est à ce gouvernement que nous devons obéissance. » Il n'en fut pas moins battu aux élections du 17 novembre 1919; Turati, le chef des socialistes eut 180.000 voix, Mussolini 4.000; on alla jeter dans le Naviglio un mannequin représentant Mussolini. Mais les Rouges n'avaient eu que 1.840.593 bulletins contre trois millions et demi aux partis bourgeois. Des deux côtés, on recourut aux violences. Quand le roi vint lire le discours du Trône, les députés socialistes crièrent *Vive la République socialiste* et sortirent, mais à la porte, des nationalistes et des officiers les bousculèrent. Les socialistes y répliquèrent par une nouvelle tentative de grève générale qui ne cessa que quand le gouvernement eut promis de désarmer les associations nationalistes. Ce demi-succès encouragea les socialistes à une nouvelle grève générale à Turin en avril 1920 « pour la conquête du contrôle ouvrier des usines »; elle ne dura que dix jours et échoua; néanmoins, le 29 août, une menace de lock-out fit renouveler le mouvement sous forme « d'occupation des usines » par les métallurgistes dirigés par Buozzi. Les ouvriers, quand ils l'écoutèrent, n'étaient pas d'accord sur le plan. Le 11 septembre, un Congrès décida par 591.241 voix contre 409.569 que le but de l'occupation resterait « la conquête du contrôle syndical des usines » et non « la prise du pouvoir ». Giolitti avait succédé à Nitti, il convoqua à Turin industriels et ouvriers et « imposa littéralement aux premiers la reconnaissance du principe du contrôle ». Mussolini célébra, dans son journal, l'heureuse conclusion du conflit. « Que les usines soient aux industriels ou aux ouvriers, cela m'est égal, dit-il à Buozzi. Nous, fascistes, n'interviendrons qu'au cas d'un soulèvement à fond bolchévique. »

[Mais peu après] l'offensive des agrariens et des réactionnaires fut déclanchée contre le prolétariat... Le fascisme mena l'attaque.

Aux jeunes gens qui avaient formé ses premiers groupements s'ajoutèrent tous ceux qui avaient des privilèges à défendre. La violence fit rage. L'organisation terroriste de la bourgeoisie agraire se substitua partout à l'Etat. L'état-major fournit aux fascistes les armes, la magistrature les assura de l'impunité, les banquiers donnèrent l'argent qui entretint les brigades d'action. « Sus aux socialistes ! », tel fut le cri d'une classe dirigeante affolée. Les Bourses de travail furent prises d'assaut. Cela commença à Trieste. « Nous sommes prêts à mourir et à tuer », voilà le mot d'ordre que lança Mussolini...

Le parti socialiste avait enregistré à la fin de 1920 un nouveau succès dans les élections municipales et provinciales. Sur 2.162 mairies flottait le drapeau rouge, et des ouvriers et des paysans... y préparaient une nouvelle classe dirigeante. C'est ce qu'il fallait empêcher... Le 15 mai 1921, Giolitti convoqua les collèges électoraux... Les élections furent infernales. Un Bloc national s'était formé, qui allait de Giolitti à Mussolini. En face de ce bloc luttaient les socialistes et les catholiques... Les pertes électorales socialistes furent infimes (1.569.553 suffrages, auxquels il fallait ajouter 291.952 voix communistes).

Quand la Chambre se réunit, Mussolini, qui avait été élu cette fois, prit place à l'extrême-droite. Il se déclara à la fois antigiolittien, antidémocrate et antisocialiste. Giolitti se défendit contre l'accusation d'être complice du fascisme et se déclara l'ami des travailleurs. Les partis extrêmes s'entendirent pour le renvoyer. Il fut d'ailleurs remplacé par un ministère Bonomi « qui voulait se poser en pacificateur entre socialistes et fascistes ». Les agressions n'en continuèrent pas moins.

Equipées militairement, montées sur camions automobiles, les brigades fascistes se déplaçaient avec la célérité du vent... Ce n'est plus aux choses, mais aux personnes que l'on s'en prend, c'est la chasse à l'homme... Mais le prolétariat, là où il le peut, se bat; dans les grandes villes, il impose encore sa volonté; dans les campagnes, il répond souvent à la violence par la violence... mais il s'agit là de réactions épisodiques... La direction du parti socialiste demande le retour à des formes plus civilisées de lutte. Même la presse soi-disant libérale et constitutionnelle doit s'élever contre « le professionalisme d'aventure » des fascistes. Le fascisme se sent encerclé de haine. C'est alors que Mussolini se déclare prêt à négocier un pacte de pacification... Des députés ouvrent les pour-

parlers... Le 3 août, le pacte est signé : socialistes et fascistes s'engagent à dissoudre les organisations armées... Aussitôt, les agrariens se rebellent... *Qui a trahi trahira,* tel est le leitmotiv de la polémique contre Mussolini... Désavoué par la réunion de Bologne, il donne sa démission... mais, dès qu'il se voit seul revient sur ses pas. Au premier Congrès fasciste de Rome, il se réconcilie avec ses rivaux adversaires du pacte, et de sanglants incidents avec la population romaine ayant marqué cette réunion, déclare le pacte « mort et enterré »... Les expéditions punitives reprirent, et pour la première fois retentirent les cris : « A bas le Parlement! Vive la dictature! », tandis que de misérables politiciens continuaient, à Montecitorio, leur petite cuisine électorale...

Ici, M. Nenni intercale dans son récit une digression. J'en profite pour faire remarquer que la résistance à la volonté de la majorité exprimée par le suffrage universel est évidemment contraire à la doctrine socialiste, mais beaucoup de socialistes sont des casuistes autrement menteurs et effrontés que les molinistes les plus décriés; de là les théories sur la « vacance de la légalité ». Il semble bien que toute la S.F.I.O. les accepte aujourd'hui; mais l'unanimité à ce point de vue n'est ancienne ni en France, ni en Italie. C'est l'exemple des bolcheviks qui l'a faite; alors, dit M. Nenni, on discuta toutes les questions « à la sauce de la dictature du prolétariat »; au Congrès socialiste de Bologne en octobre 1919, « deux hommes seulement condamnèrent l'esprit de violence, Filippo Turati (qui de l'extrême droite adjura le parti de ne pas donner des armes aux adversaires) et Costantino Luzzari (qui, quoique représentant le courant le plus intransigeant de la classe ouvrière, s'écria : « Quand vous aurez à traduire vos paroles en actes, vous préparerez au parti des jours terribles. ») Le Congrès vota que « le prolétariat devrait avoir recours *à la violence* pour se défendre et *pour la conquête du pouvoir* ». C'était comme si les socialistes avaient déclaré qu'ils suivraient l'exemple de Badinguet et non celui de Washington et qu'ils étaient des disciples du légitimiste Chesnelong qui disait aux républicains : « Nous vous combattrons au nom de vos principes et nous vous écraserons au nom des nôtres. » A la politique de brigands adoptée par les socialistes, la bourgeoisie italienne (et c'est tout à son

honneur) avait répondu en s'enrôlant dans les rangs fascistes. Les socialistes, eux, non seulement ne surent pas exécuter le coup de force, mais se disputèrent entre droite et gauche. « Moscou exigea l'acceptation sans réserve des fameuses 21 conditions et l'expulsion de l'aile réformiste. » Le Congrès de Livourne (1920) s'y refusa : l'extrême gauche sortit pour constituer un parti communiste.

Alors on tombe dans le gâchis... La polémique entre les deux partis ouvriers prit un caractère de violence inouïe... Depuis janvier 1921, le mouvement socialiste ne fit qu'aller de crise en crise... Dans mes souvenirs de militant, rien n'égale en émotion un conseil national du parti socialiste qui eût lieu à Rome en avril 1922... Le prolétariat avait ses « régions dévastées ». Elles étaient de plus en plus étendues. Dans les grandes villes ouvrières du Nord seulement, les socialistes gardaient leurs positions à peu près intactes... Que faire? Deux jours durant, les thèses et les passions s'affrontèrent. Modigliani y défendit la nécessité d'essayer, même par la participation à un gouvernement antifasciste, de rétablir dans le pays une situation normale, entraînant le désarmement des brigades fascistes. Serrati hésitait... Les représentants des « régions dévastées » étaient là... Ils dirent leur détresse... « Sauvez-nous ! » tel était le leitmotiv de leurs appels. On décida de lier l'action du groupe parlementaire à une grève générale... L'ordre de grève parvint aux organisations le matin du 31 juillet, tandis que la crise ministérielle était encore ouverte... Les ouvriers y obéirent avec discipline... La grève fut imposante et compacte. Les services publics aussi furent paralysés. Mais, désarmé et quelque peu démoralisé, le prolétariat ne pouvait plus affronter le fascisme sur le terrain de la force... Dès que l'ordre de grève fut lancé, ceux-ci ripostèrent par un ultimatum aux termes duquel si, dans le délai de quarante-huit heures, le travail n'était pas repris régulièrement, ils se chargeaient de rétablir l'ordre. Le matin du 3 août, l'attaque fut déclanchée avec l'occupation de l'hôtel de ville de Milan... Le soir, *l'Avanti* n'était plus qu'un amas de ruines et de cendres...

Bonomi, « ancien socialiste... avait sombré dans l'opportunisme et capitulé devant les bandes armées du fascisme », Facta, « pantin ridicule et grotesque » le remplaça. Continuant à évoluer, Mussolini, le 20 septembre, fit solennellement acte d'adhésion à la monarchie. Mais quand Facta eut démissionné, le roi, le 27 octobre 1922, chargea M. Salandra de constituer un ministère de droite.

A minuit, Mussolini, comprenant que c'en était fait de lui et de son parti si M. Salandra ramenait la droite au pouvoir, lança l'ordre de la marche sur Rome... Dans les grandes villes du Nord, la mobilisation des Chemises noires s'effectua presque en cachette, nulle tentative d'occuper la rue, nulle agitation apparente... Dans les milieux industriels et bancaires, on soutenait ouvertement le coup d'Etat. Vingt millions avaient été mis à la disposition de Mussolini... Mais, vers 10 heures du matin, on fit afficher un appel du gouvernement conçu en termes énergiques : « Le Conseil des ministres, disait-il, a pris la décision de proclamer l'état de siège... Il siège sans interruption au Viminal. »

« Le roi, informé de la délibération ministérielle, parut l'accepter, » puis fit des objections. « Mon cousin le duc d'Aoste affirme que la sédition cesse d'être telle lorsqu'elle se propose la défense du roi, » dit-il. Finalement il refusa de signer le décret promulguant l'état de siège.

La monarchie trahissait une fois de plus... Quand Mussolini reçut à Milan la dépêche royale qui le chargeait de la composition du nouveau ministère, il ne put retenir ses larmes. Il était au bord d'un abîme. Du chef de bandes révoltées, le roi faisait un chef de gouvernement. Il dit à son frère : « Ah! si notre père était ici! »
Le soir du 29, Mussolini prit le train pour Rome, et deux jours après les Chemises noires défilaient sous le balcon du Quirinal, acclamant le roi, auteur authentique du coup d'Etat.

Le ministre de l'Intérieur Taddei avait dit : « Cent arrestations et on ne parlera plus du fascisme »; le général Badoglio avait exprimé la même opinion : « L'armée ne désire pas un conflit avec les fascistes, mais cinq minutes de feu et l'affaire sera réglée. » M. Nenni put vérifier l'exactitude de ces appréciations : le 29 au soir à Milan, une colonne fasciste avec des mitrailleuses s'approcha pour mettre à sac de nouveau l'*Avanti;* le commandant du détachement de la garde royale qui occupait l'immeuble fit sortir l'auto-mitrailleuse et ouvrit le feu : les fascistes se dispersèrent, abandonnant un mort et plusieurs blessés.

Pendant l'affaire Dreyfus, tous les acteurs de ce drame, sauf Esterhazy, Henry et Schwartzkoppen, dirent tout ce

qu'ils savaient. Les deux premiers sont morts sans avoir fait de révélations. Le colonel Schwartzkoppen, qui s'était tu par ordre, eût vivement désiré parler. Quand, en décembre 1916, il avait le délire à l'hôpital Elisabeth de Berlin, celle qui, un mois plus tard, allait être sa veuve, l'entendit s'écrier : « Français! Ecoutez-moi! Alfred Dreyfus est innocent! Il n'a jamais rien fait! Tout n'était que faux et mensonges! Dreyfus est innocent! »

Les Carnets de Schwartzkoppen ont été écrits par lui en 1903 sous l'empire de ces sentiments.

Leur début est sensationnel :

Le 20 juillet 1894... un Français se présenta chez moi... Je reconnus tout de suite un officier français en civil... Il pouvait avoir de 42 à 45 ans environ, était de taille moyenne, frêle et chétif... En entrant dans la chambre, il avait l'air mal assuré... Son regard sombre et investigateur parcourut la pièce pour s'assurer que j'étais bien seul... Il se présenta à moi comme un officier d'état-major français en service actif... Placé dans une situation économique difficile... il lui fallait se procurer de l'argent à tout prix... Il ne lui restait qu'une seule issue, c'était d'offrir ses services à l'état-major allemand... Comme preuve qu'il était déjà en possession de renseignements importants, il tira de son veston un écrit qu'il me demanda de lire... J'étais extrêmement surpris et indigné... Je lui répondis, en lui rendant son écrit sans le lire, que ce n'était nullement mon rôle d'aider un officier à s'écarter de la voie du devoir et de l'honneur... Il me répondit là-dessus qu'il avait bien réfléchi à sa démarche, qu'il savait bien que par là même il était devenu une « canaille », mais qu'il ne pouvait plus reculer... Il prit congé en me disant qu'il reviendrait dans quelques jours.

Le 26, le Bureau des renseignements de Berlin donne à Schwartzkoppen l'ordre de poursuivre la négociation. Quand l'inconnu vint le voir le 27, il se fit connaître comme le comte Walsin-Esterhazy, chef de bataillon au 74e régiment d'infanterie dont il apportait le *Journal de mobilisation* en demandant comme rémunération 2.000 francs par mois. Comme ce journal ne contenait « aucun renseignement essentiel », Schwartzkoppen le 13 août « signifia à Esterhazy la rupture des pourparlers ». Le traître alors « lui promit le plan de mobilisation de l'artillerie qui venait d'être nouvellement mis

au jour; il l'apporta effectivement le 15 août; un examen rapide de ce document permit d'en reconnaître la valeur ». Esterhazy reçut 1.000 francs et promit d'autres renseignements intéressants. Le 1er septembre, il revint et apporta les pièces 1, 2 et 5 du *bordereau*. Le 5, il revint; le 6, il envoya par la poste la pièce 4. Quant au bordereau lui-même, Schwartzkoppen nie l'avoir jamais eu entre les mains; il lui avait été adressé entre le 16 août et le 1er septembre et on l'aurait volé dans sa boîte chez le concierge de l'ambassade. A partir de ce moment, Esterhazy revint tous les 15 jours voir Schwartzkoppen, mais ses renseignements étant devenus sans intérêt, ce dernier rompit avec lui en mars 1896.

En octobre 1894, Dreyfus avait été arrêté. Comme le Bureau des renseignements avait saisi une lettre de Schwartzkoppen à Panizzardi disant : « Ci-joint douze plans directeurs de Nice que ce canaille de D. m'a remis pour vous », il fut admis que c'était la preuve de la culpabilité de Dreyfus. Or, ce D. était, dit Schwartzkoppen, un employé de la Section Cartographique qui se faisait appeler Dubois. Comme Schwartzkoppen ne connaissait pas Dreyfus, la condamnation du second resta un mystère pour le premier.

En avril 1896, Schwartzkoppen, voulant encore une fois se servir d'Esterhazy, lui écrivit *lui-même* un petit bleu. « Je suis certain, écrit-il, de l'avoir jeté moi-même dans la boîte du bureau de poste de la rue (illisible) ». Le petit bleu y aurait été intercepté par un agent qui avait suivi Schwartzkoppen. Cette trouvaille permit à Picquart de se rendre compte non seulement qu'Esterhazy était coupable, mais aussi qu'il était le traître à la place duquel Dreyfus avait été condamné. La résistance des personnages qui avaient travaillé à la condamnation de Dreyfus se traduisit par la publication dans l'*Eclair* des 10 et 14 septembre 1896 de deux articles dus à l'un d'eux. Le bruit qu'ils firent décida l'expert Teyssonnières à vendre au *Matin* la photographie du bordereau qu'il avait indûment gardée. Le fac-similé en parut le 10 novembre. « C'est *alors seulement*, écrit Schwartzkoppen, qu'il devint clair pour moi qu'on avait affaire ici à une confusion entre Dreyfus et Esterhazy ».

Là s'arrêtent les *Carnets* de Schwartzkoppen. M. Schwert-

feger leur a composé une suite fort intéressante en racontant les événements subséquents à l'aide de documents connus et en y intercalant les papiers de Schwartzkoppen, qui y sont relatifs. En novembre 1897, ce dernier fut rappelé par son gouvernement. C'est alors seulement qu'il semble avoir prévenu son ambassadeur de ses relations avec Esterhazy.

Avant la publication des *Carnets* de Schwartzkoppen, un avocat allemand, M. Bruno Weil, avait fait plusieurs conférences sur **L'affaire Dreyfus.** Il y a ajouté ensuite un chapitre où il a résumé les révélations des *Carnets*. Son livre forme un excellent exposé de l'affaire. Il permet de se rendre compte que deux problèmes existent encore.

1° Schwartzkoppen dit qu'il n'a jamais reçu le bordereau; or, les témoignages du procès disent que ce document avait été *déchiré en quatre* et *recollé;* il viendrait donc de la corbeille à papiers.

2° Schwartzkoppen dit qu'il a écrit lui-même et mis lui-même à la poste le petit bleu. Or, les témoignages du procès disent qu'il était déchiré en 32 morceaux et écrit « d'une écriture truquée » par un autre que Schwartzkoppen.

M. Weil croit que Schwartzkoppen s'est trompé dans le premier cas, « étant compréhensible qu'il se défende d'avoir, en général, commis la légèreté de déchirer des lettres importantes et d'en confier les débris au panier ». Pour le petit bleu, M. Weil ne conclut pas, mais j'ai de la peine à ne pas croire à une erreur du même genre. Il est d'ailleurs certain que le colonel avait des agendas d'où il a tiré les dates qu'il donne; peut-être un jour fourniront-ils de nouveaux renseignements.

En septembre 1923, M. Santiago Alba, alors ministre d'Et. (ou des Affaires étrangères), se trouvait à Saint-Sébastien, de service auprès du roi. Le 12, à 11 h. 1/2 du matin, celui-ci l'appela téléphoniquement. Alba alla le trouver, et le monarque, après l'avoir entretenu de choses sans intérêt, l'emmena promener en automobile. De retour chez lui, Alba reçut une lettre de Barcelone lui annonçant que les généraux et chefs de corps s'étaient réunis à Barcelone chez Primo di

Rivera qui les avait « prévenus que les capitaines généraux étaient d'accord pour renverser cette semaine Alba et le gouvernement... Primo leur avait dit aussi qu'il avait craint, à son retour de Madrid, d'être arrêté en chemin par quelqu'un qui les aurait trahis ». A une heure, le ministre de la guerre (général Aizpuru) téléphona à Alba que le roi et lui allaient recevoir un télégramme chiffré. Alba en conclut que la lettre de Barcelone disait vrai. C'est en effet ce que confirma ce télégramme du président du Conseil, marquis de Alhucemas. Alba comprit que son renversement était ce à quoi visait Primo. Alba était en effet le champion de la suprématie du pouvoir civil au Maroc; il s'opposait à « la guerre à fond » réclamée par les généraux. Le 29 août, à propos d'un télégramme « impertinent » de Primo à Aizpuru, Alba avait demandé la destitution du premier. Primo allait se venger. Des télégrammes ayant confirmé ce que Alba avait soupçonné, il donna sa démission le 13 à 10 h. du matin. Il voulait se retirer chez lui à Noja, mais à midi, on le prévint que l'ordre de l'arrêter était arrivé; il profita de ce que les militaires répugnaient à l'exécuter et passa en France.

Pour arriver, Primo avait utilisé l'impatience avec laquelle les militaires supportent l'autorité civile, mais, en homme prudent, il avait aussi courtisé les Catalans. L'un des chefs de ceux-ci a écrit : « Il ne perdait aucune occasion de flatter ce que nous estimions le plus, montrant sa sympathie pour la langue catalane ». Avant de partir prendre le pouvoir à Madrid, il publia une note annonçant son projet « de donner aux régions toute la force et toute la liberté compatibles avec l'unité de l'Etat ». Il partit « au milieu des applaudissements enthousiastes de Barcelone »; au contraire, « l'armée se montra assez indifférente pendant les 24 heures qui suivirent le pronunciamiento ». Mais Primo ayant pris possession du pouvoir à Madrid, changea aussitôt d'attitude et le 18 septembre publia un décret faisant de la propagande catalaniste un délit spécial.

Dans son très intéressant livre sur **l'Espagne et la Dictature,** M. Alba ne manque pas d'une certaine impartialité. Il s'efforce même de nous rassurer sur ce qui a été écrit dans le *Harper's Magazine* : « L'Espagne est liée avec l'Italie

par une alliance étroite qui implique l'aide de la flotte et la liberté des ports espagnols en faveur de l'Italie en cas de guerre ». « Je ne crois pas, écrit M. Alba, que Primo, de sa seule initiative, ait osé engager l'Espagne dans une aventure d'une telle portée ». Espérons-le, quoiqu'une alliance de ce genre ait existé de 1888 à 1892. Primo a d'ailleurs été notre allié au Maroc. M. Alba déclare du reste que comme lui il a « défendu l'action commune » avec la France. « Certains éléments militaires, écrit-il, n'étaient pas très enthousiastes de ce projet... Je me heurtai également à la résistance, plus ou moins dissimulée, du général Lyautey, qui comptait peut-être sur l'échec définitif de l'Espagne pour arrondir et compléter sans efforts (!!) la zone française ».

Primo, en prenant le pouvoir, avait annoncé des économies; mais il se contenta de « tromper le peuple avec de faux excédents de recettes qui ne résultaient pas des comptes du budget, mais d'un simple jeu d'écritures ». Il avait trouvé une dette de 9.339 millions de pesetas; il l'augmenta de 10.755 millions; quand il partit, on dut se hâter d'emprunter encore 350 millions pour faire face au plus pressé; l'augmentation des dépenses budgétaires avait atteint 1.500 millions par an; seul le budget de l'instruction publique avait diminué, de peu d'ailleurs (7 millions). Primo avait en vain dissimulé par la création de « caisses spéciales » l'endettement rapide depuis qu'il avait pris le pouvoir; la chute de la peseta finit par le révéler impitoyablement. Primo avait trouvé le change à 31 pesetas par livre sterling; il le laissa à 41.

ÉMILE LALOY.

§

La fin du régime tsariste, la révolution du mois de mars 1917, celle du mois de novembre, enfin, la prise du pouvoir par les bolchevistes et les débuts de leur règne ont fait couler autant d'encre que de sang. Et ce n'est pas peu dire. Mais jusqu'à ces tout derniers temps il n'y a pas eu d'ouvrages d'ensemble, englobant toute l'époque trouble, chaotique, incohérente et sanguinaire qui est jalonnée par les années 1917 et 1918. **L'Histoire de la Révolution russe** de Lydia Bach, dont le premier volume, *la Révolution politique*, vient de

paraître, comble enfin, fort heureusement, cette lacune. Aussi bien Lydia Bach s'est déjà fait connaître antérieurement à son dernier volume par deux ouvrages sur la Russie soviétique. Ce qui, certainement, donne du poids à son histoire de la révolution russe. Mais les prolégomènes à cette révolution, Mme Lydia Bach les fait remonter au début même du règne de Nicolas II, dont au surplus elle brosse en quelques pages le portrait moral et physique. Et elle n'a pas tort de procéder ainsi, car incontestablement les germes révolutionnaires qui avaient été éliminés de l'organisme russe ou tout au moins avaient perdu beaucoup de leur virulence durant le règne précédent, avaient retrouvé une force nouvelle et devinrent étrangement actifs avec l'avènement d'un gouvernement indécis, plein de contradictions et de tâtonnements, et privé absolument de tout idéal politique.

Le premier assaut concentré de ces forces révolutionnaires eut lieu à l'issue même de la guerre russo-japonaise, impopulaire au premier chef. Il fut repoussé, nous dit le professeur Gorovtseff, dans son livre fort intéressant, **les Révolutions**, grâce à la présence à la tête du gouvernement, au moment le plus critique, d'un homme énergique et clairvoyant, le comte Serge Witté. Il faut ajouter à cette assertion que la révolution fut arrêtée net du fait que l'armée et principalement la garde n'était pas encore travaillée par la propagande révolutionnaire et qu'elle était suffisamment tenue en mains par ses chefs. Mais alors déjà la société russe ne fit rien pour aider le gouvernement ou simplement lui faciliter sa tâche. Evidemment elle commit ainsi une lourde faute qu'elle expie durement aujourd'hui; mais de son côté le gouvernement fit alors bien peu pour l'attirer vers soi. Voyez ce qu'écrivait à ce propos, le 29 octobre 1905, le célèbre journaliste d'extrême droite, Tikhomirof, dont les souvenirs ont été publiés récemment par le *Krasnyi Arkhiv* (tomes 39 et 40) :

Le gouvernement ne fait des « concessions » que par crainte de soulèvements et surtout par crainte des bombes. Et en fait de concessions, il ne fait que celles qui peuvent contenter les porteurs de bombes. Ainsi on peut dire que si les porteurs de bombes s'étaient éclipsés on n'aurait fait aucune réforme ou on aurait repris ce qu'on avait déjà donné. C'est la raison pour laquelle les

« modérés » sont si peu enclins à aider le gouvernement à étouffer la révolution et pourquoi ils ont si peu de confiance en lui.

Des concessions et des réformes non accordées et faites librement, en connaissance de cause, mais arrachées au gouvernement sous la menace des revolvers et des bombes, ne peuvent évidemment subsister que tant que subsistent les revolvers et les bombes. Le jour où les revolvers ne sont plus braqués et où on ne craint plus les bombes, ceux à qui on a fait violence reprennent leur liberté d'action. En somme c'est une histoire de forêt de Bondy où le voyageur dévalisé reprend aux voleurs à l'arrivée des gendarmes ce qui lui avait été pris. Mais cette histoire est l'histoire même de toutes les concessions politiques et sociales qui furent faites en Russie du temps des tsars et cette histoire continua tant que les gendarmes consentirent à sévir. Mais le jour où ils se croisèrent les bras et, qui pis est, demandèrent aussi des concessions, le gouvernement tsariste s'effondra, car il n'avait rien d'autre à opposer que cette crainte du gendarme...

Certes, le comte Witté fut tout à fait à la hauteur de la tâche qui lui échut, en 1905; réprimer d'une main et tendre de l'autre des concessions. Mais, répétons-le, il put s'y conformer parce qu'il avait encore dans sa main le « big stick », comme disent les Anglais, et qu'enfin, en 1905, la situation générale dans l'Empire, tant au point de vue du bien-être de la population que de son loyalisme, ne pouvait être comparée avec la situation politique, économique et sociale dans laquelle était plongée la Russie en 1917. Une guerre longue, épuisante, faite en partie de revers militaires, et qui avait non seulement désorganisé toute l'économie du pays, mais mis aussi à vif les nerfs de la population, telle était le bilan devant lequel se trouvait le gouvernement à la veille des événements du mois de mars 1917. Ajoutons à cela un fait qui n'a été relevé ni par Mme Lydia Bach, ni par le professeur Gorovtseff, à savoir qu'en 1917 le gouvernement tsariste n'avait plus à Pétrograd une garnison sur laquelle il pouvait compter. Sa désorganisation était à son comble.

D'autre part on avait mobilisé le ban et l'arrière-ban de la territoriale, à qui pourtant on n'avait pu assigner aucune

place sur le front, parmi les combattants. Donc, toute cette énorme masse de paysans-soldats, arrachés à leurs terres et à leurs villages, et qui n'avaient jamais cru être appelés sous les drapeaux, n'était qu'un poids mort dans la répartition des forces productives de la nation. Les territoriaux, absolument inutiles à la défense active de la patrie, ne faisaient que gêner la circulation sur les chemins de fer et sur les routes; ils encombraient par leur présence les villes et les points de ravitaillement; ils apportaient partout le désordre et le laisser-aller. Enfin ils devinrent bien vite la proie facile des agitateurs de profession et des émissaires de l'ennemi.

Evidemment, un Witté, s'il avait été alors au pouvoir, aurait essayé de mettre de l'ordre dans les affaires. Il aurait songé à constituer une force sur laquelle il aurait pu s'appuyer en toute confiance, il aurait fait renvoyer dans leurs foyers les innombrables moujiks camouflés en soldats. Il aurait essayé de faire beaucoup d'autres choses encore, mais il n'est pas du tout prouvé qu'il aurait réussi cette fois-là dans sa tâche, car il aurait eu à combattre des forces occultes qui avaient toutes les sympathies de Tsarskoié-Sélo et qui travaillaient justement à compliquer toutes choses et à lier les mains de ceux qui voulaient débarrasser le pays de tous les vendus, espions et profiteurs qui grouillaient autour du trône, dans le gouvernement et même dans l'armée.

Voilà ce que ne fait pas ressortir le professeur Gorovtseff dans son ouvrage, par ailleurs si intéressant. Pour lui le fait qu'il n'y avait plus de Witté en 1917, ou quelqu'un qui lui ressemblait, suffit à expliquer pourquoi en 1917 la révolution ait pu triompher. Loin de nous la pensée de rabaisser la valeur d'un chef en temps de crise. Mais en Russie il n'y eut jamais d'autre chef que le tsar; Witté, même dans ses plus beaux jours, ne fut pas un chef, mais uniquement l'exécuteur de la volonté impériale. Sa chute qui survint bientôt après son triomphe le prouve suffisamment. Donc c'est parce que le tsar n'était pas un chef que les malheurs de la Russie purent prendre une tournure si tragique. Mais Nicolas II disparu, la situation aurait-elle pu être redressée? Oui, si *alors* un Witté s'était trouvé à la tête du gouvernement. Mais il n'y eut que Kerenski.

L'histoire du premier gouvernement provisoire et du proconsulat de Kerenski est racontée tout du long par Mme Lydia Bach. Mais tout cela est déjà trop connu pour que nous nous y arrêtions. Ce qui l'est bien moins, ce sont les premiers mois du règne des bolchevistes, l'histoire de la dissolution de la Constituante, les marchandages et les tiraillements qui eurent lieu lors de la formation du gouvernement soviétique et les dessous des négociations qui aboutirent à la paix de Brest-Litovsk. Aussi le livre de M. Steinberg, **Souvenirs d'un Commissaire du Peuple**, est-il extrêmement précieux, car il éclaire pour nous tout l'arrière-plan de l'activité bolcheviste des premiers mois après le coup d'Etat et nous introduit dans l'intimité des grands chefs du communisme russe.

Le gouvernement qui prit le pouvoir après la chute de Kerenski fut une coalition formée par les bolchevistes et des socialistes révolutionnaires de gauche. Les socialistes révolutionnaires de gauche, auxquels appartient Steinberg, n'étaient que trois dans le gouvernement formé par Lénine, mais cela ne les empêcha pas pourtant de s'opposer énergiquement aux penchants par trop sanguinaires de certains commissaires, tels que Dzerjinsky, président de la Tchéka, à l'instauration d'un système de terreur d'Etat méthodique préconisé par Lénine, et, enfin, à la signature d'une paix humiliante avec l'Allemagne. Cependant les divergences d'opinions, qui se révélaient toujours plus profondément à mesure que les bolchevistes appliquaient leur programme social et politique, obligèrent bientôt les socialistes révolutionnaires, qui ne furent jamais des partisans de la dictature du prolétariat, mais préconisaient une collaboration sociale et morale étroite entre les ouvriers et les paysans, d'abandonner le gouvernement. Ils se retirèrent donc vers le milieu du mois de mai 1918 et passèrent à l'opposition.

Au cours des années qui suivirent la révolution de novembre 1917, il s'est formé une conception tout à fait primitive sur cette révolution. On l'a d'abord confondue avec le parti bolcheviste. Ensuite on a prêté aux bolchevistes une puissance d'action et une force qu'ils n'acquirent que quelques années plus tard. En réalité, dans les premiers mois qui suivirent la révolution, la force des bolchevistes fut faite

surtout de la faiblesse de leurs adversaires et de leur indécision. Cependant il aurait suffi alors d'un bon coup de vent au-dessus de Smolny pour balayer Lénine et ses acolytes. Mais le vent de l'Ouest ne souffla pas alors sur Pétrograd. Il faut lire les pages (67 et 78) que Steinberg consacre à la description de la séance du gouvernement à l'Institut Smolny au cours de la nuit qui précéda la dissolution de la Constituante pour se faire une idée exacte de cette soi-disant puissance des bolchevistes. Et même la dissolution de la Constituante fut moins un acte de force du nouveau gouvernement que l'effet de l'intransigeance de sa majorité, composée par les socialistes révolutionnaires de droite.

De même on a dit et on a écrit beaucoup de choses inexactes sur les événements qui précédèrent la signature et la ratification de la paix de Brest-Litovsk. En réalité il s'en fallut de peu que cette paix n'eût pas lieu, car la majorité des commissaires du peuple lui était hostile. Aussi Lénine qui, selon Steinberg, « ne luttait avec tant d'acharnement pour la paix que parce qu'il voulait avant tout assurer le pouvoir de l'Etat soviétique, ou du prolétariat ou de son parti », fut-il obligé, en fin de compte, de jeter tout le poids de son prestige personnel dans la balance pour gagner la partie. Les conditions allemandes furent acceptées par trois voix de majorité de l'Assemblée exécutive et la paix fut ratifiée par le congrès des Soviets par 700 voix contre 300.

Mais avant d'en arriver là, on guerroya ferme aussi bien au sein du gouvernement que dans les assemblées exécutives du parti. Le 22 février 1918, une note diplomatique transmise au gouvernement bolcheviste par la mission militaire française de Pétrograd proposait aux Soviets l'aide armée de la France et de l'Angleterre dans la guerre avec l'Allemagne. Cette proposition eut un gros succès. Trotski fut d'avis de l'accepter. Lénine lui-même déclara qu'il voterait « pour qu'on accepte des secours et des armes des bandits de l'impérialisme français et anglais ». Mais par la suite il se rétracta. Pour quelle raison? Il avait craint, disait-il, que le fait de vouloir tendre la main aux impérialistes français et anglais ne provoque une tempête de protestations parmi les masses révolutionnaires de Pétrograd qui auraient pu dire avec raison :

« Comment! vous faites la guerre à l'impérialisme allemand pour tendre en même temps la main à l'impérialisme français? » Donc, on brûla tous les ponts derrière soi et on alla à Brest-Litovsk.

N. BRIAN-CHANINOV.

§

La lecture des **Mémoires de Véra Figner,** célèbre révolutionnaire dont la presse mondiale parla (en 1882-83), fera dire à plus d'un lecteur : « Comme la révolution russe était belle sous le règne d'Alexandre II! » Membre du fameux Comité exécutif du Parti de la *Volonté du Peuple,* qui, après plusieurs tentatives infructueuses contre le tzar et autres attentats terroristes, réussit à assassiner Alexandre II, Véra Figner est la seule survivante (sans parler de N. Morozoff dont nous dirons un mot plus loin) du « terrible » *Comité exécutif.*

Les premiers chapitres de ce petit livre (« Enfance », « Institut », « Premiers contacts avec la vie » si attachants, rendant si bien la vie de la petite noblesse dans les provinces de la Russie centrale, décrite par J. Tourgueneff avec la maîtrise qu'on sait, nous introduisent, en plein, dans l'ambiance russe, pépinière de cette galerie des « femmes russes » dont la première a été Tatiana de Pouchkine (*Evgeniy Oneguine*), puis — un peu — les *Femmes Russes* (Princesses Volkonsky et Troubetkoï) de Nekrassoff et enfin et surtout : les Lise (*Une Nichée de Gentilshommes*), Hélène (*A la Veille*), etc., de Tourguéneff.

Tatiana, de Pouchkine, fut, en effet, la première femme russe que le grand poète national a montrée au public russe lettré comme type littéraire réunissant les meilleures qualités de la femme russe qui, cependant, n'appartenait qu'à une certaine couche sociale (la haute société). Tatiana est délicieuse dans la simplicité avec laquelle elle sacrifie au devoir son propre bonheur.

Cependant, la société russe évoluait, et déjà Lise (de la *Nichée*) de Tourguéneff se sacrifie au devoir qu'elle comprend déjà d'une ampleur tout autrement grande que Tatiana de Pouchkine. Mais Lise n'est que la première étape de l'évolution. La nouvelle ambiance de la société russe qui évoluait à

pas de géant (la guerre de Crimée, les réformes d'Alexandre II) créait aussi un nouveau type de femme russe qu'elle appelait à sortir de son domaine d'amour passif et l'attirait vers l'amour actif qui fera d'elle non seulement la compagne, mais le compagnon, l'ami et surtout l'appui de l'*élu* de son cœur dans la lutte non plus — et pas seulement — pour le bonheur personnel, mais aussi pour celui du peuple et de la patrie ». Tourguéneff marqua cette évolution.

Lise de la *Nichée* se sacrifie, comme Tatiana (d'*Evgeniy Oniéguine*) au nom du devoir, mais avec quelle grandeur d'âme qui fait déjà pressentir les jeunes filles de la période de la « marche dans le peuple » des *Terres Neuves,* suivies immédiatement par toute une génération de jeunes filles au destin tragique — mais d'une vie héroïque — et auxquels le même Tourguéneff consacrera dans la suite son célèbre poème en prose *Au Seuil :* Bardina, Perovskaïa, Figner et d'autres...

D'où sortaient ces jeunes filles nobles, comme Pérovskaïa, Sophie von Lechern? Lisez les romans de Tourguéneff et vous le saurez. L'antagonisme entre l'idéal et la vie réelle (à peine sortie de l'esclavage), le conflit des *Pères et des Fils,* la littérature d'avant-garde et la propagande révolutionnaire venant de l'étranger : Tchernychevsky, Dobroliouboff, Pissareff, le poète Nekrassoff (en Russie); Lavroff, Bakounine, Herzen, Tkatcheff, proscrits (à l'étranger) faisaient le reste. Tombant dans les esprits droits, à peine éveillés, et les cœurs nobles, cette propagande préparait la *croisade à l'intérieur* de toute cette génération. Véra Figner le constate elle-même (p. 41) :

La personnalité se forme... sous l'influence d'apports à peu près insaisissables faits par les hommes, les livres et la vie. Mais il arrive que l'un de ces éléments marque profondément l'âme et y pose les fondements d'une personnalité nouvelle. Ce fondement fut posé dans mon développement par le poème de Nékrassoff, *Sacha* (1)... Ce poème me fit penser, comme je n'avais encore jamais

(1) Variante très à la mode, à l'époque, de *Roudine* de Tourguéneff. En voici le sujet : un homme intelligent (comme Roudine), instruit et expérimenté, arrive de la capitale dans une campagne, chez une famille patriarcale d'un propriétaire dont la fille Sacha, sous l'influence de l'hôte, se pénètre d'aspirations idéalistes. Lui reste aux « belles paroles » et ne va pas plus loin; elle, au contraire, marche de l'avant et accorde ses actes avec ses paroles.

pensé dans les quinze premières années de ma vie. Accorder les actes et les paroles, exiger d'autrui l'accord des actes et des paroles, voilà ce qu'il m'enseignait. Ce devait être la devise de ma vie.

Accorder les actes et les paroles : Véra Figner resta fidèle à ce précepte pendant toute sa vie. Mariée très jeune avec un juge d'instruction, M. Filipov, elle entraîne son mari à partager ses idées humanitaires d'abord, populistes ensuite. Pour être utile au peuple, il faut être instruit, elle décide donc d'entrer à l'Université. Il n'en existe pas encore pour les femmes en Russie. Elle partira pour Zurich, en Suisse, où l'avait précédée toute une génération de jeunes filles russes. Toutes ou presques toutes, elles tombent sous l'influence des réfugiés dont les chefs étaient Bakounine, Lavroff, Tkatcheff, et leur destin s'accomplit. Vera Figner, malgré ses études médicales brillantes, les abandonne avant d'obtenir son diplôme pour aller *dans le peuple...* dans un village perdu, pour y exercer (avec sa sœur cadette qui partage toutes ses idées) la profession de sage-femme. Les étapes : populiste, socialiste, soc.-révolutionnaire, terroriste, sont vite parcourues. Son intelligence, son instruction, sa haute moralité, son dévouement à la cause, son énergie la font vite parcourir tous les degrés de la hiérarchie révolutionnaire — parallèlement aux étapes de l'évolution des courants du mouvement révolutionnaire en Russie dans les années 1870, et nous la voyons déjà, en 1879, à l'âge de 26 ans, membre du terrible Comité exécutif de la *Narodnaïa Volia.* Je n'ai pas à m'arrêter ici sur l'historique de la *Narodnaïa Volia* du terrorisme russe, déjà connu par les livres, tels que ceux de Kennan (en anglais), Tunn (allemand) et — toute récente et d'actualité — du général Spiridovitch (en français, Payot éd.).

Véra Figner raconte son action pendant toutes ces phases de la lutte révolutionnaire des années 1876-1882 (elle avait quitté la Suisse en décembre 1875). C'est de l'histoire avec un début romantique, une suite (2) des plus dramatiques et une fin tragique des plus émouvantes. On y trouve des détails inédits sur les attentats terroristes de 1879-1881 et l'assassinat

(2) Ses dépositions écrites, après son arrestations, « faisaient sensation parmi les gendarmes ... « Elles passent de main en main et nous les lisons, comme un roman », me disait un officier » (p. 246).

d'Alexandre II le 1/13 mars 1881, l'assassinat du procureur général, le général Strelnikoff, sur la trahison du fameux Degaïeff, le tout d'une lecture souvent émouvante, enfin sur son procès (en septembre 1884). Les dernières pages où elle raconte les détails de son procès et sa condamnation à mort, puis sa grâce, sont vraiment pathétiques, malgré la simplicité du récit. Et elle conclut :

M'attendais-je à être exécutée? Non. L'exécution des femmes n'était pas encore *entrée dans les mœurs*...

Ces dernières paroles sont une cinglante condamnation de la sauvagerie des bolcheviks qui n'exécutent même plus, mais tuent et fusillent dans les cachots de toutes les G.P.OU. de la malheureuse Russie. Et ce n'est, certes, pas une Véra Figner qui eût pu porter, lors du dernier anniversaire du bolchevisme, un toast en l'honneur des bandits de Moscou, comme le fit N. Morozoff, ancien terroriste, qui n'a jamais brillé par aucun idéalisme avant et pendant sa détention à Schüsselbourg et qui, faux terroriste, faux savant, faut ka-dé (en 1912), devint finalement fervent bolchevik pour chanter la gloire de ses nouveaux maîtres, qui ont à jamais corrompu et compromis le mouvement idéaliste de la jeunesse russe des années 70 du siècle dernier.

E. SÉMÉNOFF.

§

Sous ce titre : **La question des dettes interalliées**, M. Oswald Chew, président de l'Alliance française de Philadelphie, a traduit le livre qu'il avait intitulé en anglais *The stroke of the moment*, expression typique que nos hôteliers traduiraient, eux, par : « Le coup de fusil ».

L'ouvrage porte pour épigraphe un fragment de lettre de Washington :

La partie qui profite de la détresse de l'autre perdra infiniment plus dans l'opinion du monde qu'elle ne gagnera par le *stroke of the moment*.

La thèse qui y est soutenue, non seulement par M. Oswald Chew, mais par de très nombreux publicistes américains, est

que les dettes contractées par les Etats belligérants entre eux, l'ayant été dans l'intérêt commun de la victoire, doivent être regardées non pas comme des dettes, mais comme des subsides de la part de l'Etat prêteur et que par suite il y aurait lieu de prononcer la confusion générale et réciproque de toutes ces dettes, c'est-à-dire leur annulation pure et simple. Un juriste réputé, Charles Robinson Smith, va jusqu'à dire qu'en équité et en droit c'est la France qui est créancière des Etats-Unis. En effet, à partir du moment où les Etats-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne, c'est la France qui a défendu l'Amérique et qui a empêché le kaiser de bombarder les villes du littoral américain, de détruire ses cargos et paquebots, etc., de ce fait et par suite du contrat tacite résultant de cette association (toute cette discussion juridique semble bien conduite), la France aurait le droit de réclamer aux Etats-Unis, tous calculs faits, une somme supérieure à celle que les Etats-Unis lui ont prêtée depuis leur entrée en guerre et lui réclament. Un autre avocat américain, Alfred Cruihshank, nous conseille de saisir de cette question non pas le gouvernement des Etats-Unis, mais une Cour d'équité (on sait qu'aux Etats-Unis un plaideur qui a perdu son procès en droit peut réclamer un tribunal d'équité et le regagner alors, disposition inconnue chez nous et qui, entre parenthèses, montre la supériorité morale de ces Etats-Unis que trop de gens affectent chez nous de mépriser). Et certes, tout ceci nous semble très juste, mais il apparaît bien difficile de faire triompher ce point de vue, alors que l'Angleterre a tenu à honneur de payer sa propre dette aux Etats-Unis. Ceux-ci peuvent nous dire : Puisque les Anglais se sont imposé une lourde charge pendant 65 ans, faites-en autant!

On sait, en effet, que cette question n'est pas réglée et que nous sommes toujours en négociations avec les Etats-Unis. Tout le mal vient de ce qu'à l'origine rien n'a été prévu, alors que pendant les hostilités la question aurait dû être soulevée, car elle aurait été, alors, résolue très facilement. Nous avons donc le droit d'être sévères pour Clemenceau qui « faisait » la guerre, soit (et les poilus la « faisaient » plus que lui encore), mais qui aurait dû « faire » l'après-guerre aussi. Son incapacité, ici jointe à la faiblesse de Poincaré,

ont été déplorables et nous ont valu des difficultés qui semblent insolubles, car le dernier cyclone financier qui a ravagé les Etats-Unis a probablement modifié les dispositions favorables de beaucoup de gens là-bas, et il est à craindre que la France soit acculée à un manque de parole complet du moment que les Etats-Unis n'accepteront pas que nous fassions dépendre nos paiements des versements allemands, archi-aléatoires.

Ceci ne doit d'ailleurs qu'augmenter notre gratitude envers les Américains qui, comme M. Oswald Chew et tant d'autres, se sont prononcés en faveur de la solution généreuse. Les mots d'Owen Wister : l'oncle Shylock! l'oncle Sham! (et non Sam, Sham voulant dire honte) resteront collés aux gouvernements américains d'après-guerre.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

G. Contenau et V. Chapot : *L'art antique. Orient. Grèce. Rome.* Avec 314 illustrations. (*Histoire universelle des Arts des temps primitifs jusqu'à nos jours*, sous la direction de Louis Réau); Colin. 60 »

Histoire

Chancelier Prince de Bülow : *Mémoires*. Tome I : *1897-1902*. Tome II : *1902-1909*, traduit de l'allemand par Henri Bloch. Avec 16 gravures h. t.; Plon, 2 vol. Chacun. 36 »

Jean Maurain : *La politique ecclésiastique du Second Empire de 1852 à 1869*; Alcan. 130 »

Jean Maurain : *Le Saint-Siège et la France de décembre 1851 à avril 1853*. Documents inédits; Alcan. 35 »

André Tibal : *La Roumanie*. Préface d'Auguste Gauvain. Avec 8 pl. h. t.; Rieder. 18 »

Linguistique

Félix Boillot : *Psychologie de la construction dans la phrase française moderne*; Presses universitaires. 50 »

R. P. Charles Tisserand : *Essai sur la grammaire Bonda*; Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Littérature

Julien Benda : *Appositions*; Nouv. Revue franç. » »

Louis Cappatti : *Des bords aux Monts Niçois*, chroniques du Comté de Nice. Illust. de Henry-Marie Bessy; Sous le signe de l'Olivier, Nice. » »

Maurice de Coppet : *Les Bucoliques de Virgile*, traduites en alexandrins. Ornements de Violette de Coppet, gravés sur bois par S. Baudier; Presses universitaires. » »

Jean Desthieux : *La Statue du poète Lucien Rolmer*, avec un bois gravé original de Paul Bau-

dier et une page manuscrite; Office bibliographique. 10 »

Fléchier : *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne en 1665.* Préface et notes de Fernand Dauphin. (Coll. *Jadis et Naguère*); Jonquières. » »

Lafcadio Hearn : *Etudes bouddhistes et Rêveries exotiques.* Traduction de Marc Logé; Mercure de France. 15 »

Albert Le Bail : *René Madec.* Avec un portrait. (Coll. *Les grandes vies aventureuses*) : Berger-Levrault. 10 »

Jacques Maritain : *Religion et culture.* (Coll. *Questions disputées*); Desclée de Brouwer. 7 »

Victor Poncel : *Essais catholiques;* Libr. du Dauphin. 12 »

Armand Praviel : *Le secret de la Brinvilliers;* Nouv. Revue critique. 12 »

Léon Treich : *Histoires diplomatiques.* (Coll. d'Anas, n° 39); Nouv. Revue franç. 6 »

Musique

Emmanuel Buenzod : *Mozart.* Avec 60 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Mordacq : *Le Ministère Clemenceau, journal d'un témoin.* Tome I : *Novembre 1917-avril 1918.* Tome II : *Mai 1918-11 Novembre 1918;* Plon, 2 vol. Chacun. 18 »

Philosophie

Henri Pieron : *L'année psychologique, 30e année. 1929;* Alcan, 2 vol 120 »

Pierre Quercy : *L'hallucination.* Tome I : *Philosophes et mystiques.* Tome II : *Etudes cliniques.* Avec des graphiques; Alcan.
Tome I. 40 »
Tome II 60 »

Poésie

Gérardot de Sermoise : *La voile errante.* Avec un protrait par Pierre Girieud; Libr. de France. 15 »

La gerbe de Mistral à l'autel de Marie, poèmes et cantiques oubliés, commentés et présentés par le R. P. David; Bloud et Gay. 12 »

Joseph Josêt : *Fruits verts.* Préface de Félix Bodson; La jeune Académie. » »

Marcel Michel : *Les Apollinaires;* La jeune Académie. » »

Achille Rey : *Le passage à niveau;* Imp. Mistral, Cavaillon. » »

Albert Samain : *Œuvres choisies.* Avec un portrait. Préface de Francis Jammes. Appendice : lettre de Stéphane Mallarmé reproduite en fac-similé. Poèmes de Louis Le Cardonnel et de Charles Guérin. Textes de Remy de Gourmont, Louis Denise, etc., etc. Bibliographie complète; Mercure de France. 15 »

Politique

Oscar de Férenzy : *La vérité sur l'Alsace.* Préface de Mgr Kannengieser; Bloud et Gay. 12 »

Questions coloniales

René Vanlande : *L'Indochine sous la menace communiste;* Peyronnet. » »

Questions médicales

Henri Saubeval : *Médecins et clients;* Flammarion. 12 »

Questions religieuses

Marie-Thérèse Gadala : *Le féminisme de la Bible. I: La Genèse et l'Exode.* Avec 2 bois de Colette Pottier; Geuthner. » »

Roman

Peter Bolt : *La terre sans femmes,* traduit de l'allemand par J. Lhombre; Nouv. Revue franç. 13 50

Thora Dardel : *Mon amant se marie.* Préface de Jean Cocteau. Illustr. de Jean Oberlé; Trémois. 12 »

Pierre Duran : *Grandir en beauté;* Figuière. 15 »

Luc Durtain : *Lignes de vie*; Flammarion. 12 »

Robert Farellez : *Jacques.* Illustré par Labarthe; Edit. Je sers. 14 »

René Jolivet : *L'Eden;* Fayard. 12 »

André Lang et René Lehmann : *Tarakonova,* d'après le film de Raymond Bernard; Nouv. Revue franç. 15 »

Anita Loos : *Mais ils épousent les brunes,* traduit de l'anglais par Pierre-Jean Robert; Nouv. Revue franç. 15 »

R. de Marmande : *Toi qui as le cœur gai.* Illustr. de Bernard Lamotte; Edit. du Monde moderne. » »

Albert Pauphilet : *Suite romanesque.* Préface de Paul Valéry. Avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Antonin Proulx : *Le cœur est le maître*; Edit. Edouard Garand, Montréal. » »

Titayna : *La Japonaise.* Nouv. Soc. d'édition. 10 »

Natacha Trouhanowa Ignatieff et Louis Carle Bonnard : *La tourmente et quelques autres récits adaptés du russe*; Libr. de France. » »

Edgar Wallace : *Big-Foot,* traduit de l'anglais par M. Georges Mal. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Edgar Wallace : *Le mystère des Trois chênes,* traduit de l'anglais par Michel Plestin. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Théâtre

Luc Ayral : *Théâtre.* Tome I : *1922-1925. Des Miniatures*; Messein. » »

Charles Dickens : *Bec de gaz...* suivi de *Les Coquettes du village,* 2e volume du *Théâtre inédit en français.* Traduction de Jean Auzanet; Trémois. 15 »

Varia

Annuaire de la curiosité, des Beaux-Arts et de la Bibliophilie, Paris-Départements, Etranger, *1931*; Paris, 90, rue Saint-Lazare. » »

Arnold Naville : *Notes bibliographiques sur l'œuvre de André Gide.* (Tiré à 200 ex.). S. N. d'édit, 15, rue de Grenelle, Paris. » »

Voyages

Max L. Berny : *Vers le pôle,* souvenirs de croisière; Edit. Pierre Bossuet. 12 »

Charles Epry : *La vie mystérieuse des océans,* notes d'un curieux. Avec 50 photographies et dessins de l'auteur; Renaissance du Livre. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Willy. — A propos du Populisme et du prix populiste. — La chapelle de l'Ecole Militaire. — A propos du bi-millénaire de Virgile. — La première girafe. — Au sujet d'une citation. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Willy. — Dans ce Paris qui n'était plus le sien, vieilli, pauvre, quasi ignoré des nouvelles générations, Willy est mort le lundi 12 janvier au soir. Né à Villiers-sur-Orge (Seine-et-Oise) le 10 avril 1859, il était dans sa soixante-douzième année. Ainsi la date de leur décès réunissait, à quelques jours d'intervalle, Willy et le peintre Boldoni qui, en 1905, avait exposé au Salon un remarquable portrait de l'écrivain.

Romancier, poète, humaniste, critique musical, historien, traducteur fidèle et annotateur averti, avant tout homme d'esprit et de cœur, Henry Gauthier-Villars fut bien d'autres choses encore. Il fut le roi du Boulevard, à une époque où le Boulevard se survivait à lui-même. C'était une des figures les plus marquantes de cette vie parisienne qui devait injustement l'oublier.

Tout jeune, à sa sortie du collège Stanislas, il avait, en 1878, débuté par le volume de vers de rigueur : *Sonnets*. Deux conférences suivirent, qui firent quelque bruit, consacrées aux « Parnassiens » et à « Mark Twain », puis des publications scientifiques ne laissant guère prévoir sa destinée. Journaliste, il fit ses premières armes à l'agressive et batailleuse *Lutèce*, où naquit sa collaboration avec Léo Trézenik. Des chroniques tintamarresques où le sel et le calembour étaient jetés sans discrétion y révélèrent le nom d'Henry Maugis. Trois ans plus tard, dans *Art et Critique*, de Jean Jullien, ses « Lettres de l'Ouvreuse » propagèrent, sous les calembredaines voulues de la forme, la sagacité et la science du musicographe. La série de ces Lettres (réunies depuis en volumes) se poursuivit à *Gil Blas* et à l'*Echo de Paris*. Les lecteurs les attendaient avec impatience, les chefs d'orchestre avec inquiétude.

Cette Ouvreuse, écrivit M. Louis Laloy, qui a passé du Cirque d'Eté au Château d'Eau, pour devenir enfin l'*Ouvreuse* par excellence, est en vérité une personne fort distinguée; d'abord elle connaît ses notes, ce qui n'est pas commun dans la critique musicale; même sa science va beaucoup plus loin : on assure qu'elle en remontrerait à un lauréat du Conservatoire sur le second renversement de l'accord de septième dominante avec altération descendante de la quinte. Mais elle ne laisse voir de ses connaissances techniques que ce qu'il faut pour donner du prix à sa simplicité. On lui sait gré de parler français, quand il lui serait sans doute facile de jargonner comme certains pédants de ma connaissance. Ce qu'elle nous donne, ce sont des impressions nettes et sincères, celles que peut avoir un amateur très cultivé qui entend juste et voit clair.

Le critique avait conquis la place que ne songeait pas encore à lui disputer le romancier. A la notice par trop succincte de Félix Fénéon, dans le *Petit Bottin des Lettres et des Arts,* mentionnant surtout ses calembours et ses divers pseudonymes, succédait le joli crayon qu'en traçait M. Georges Lecomte dans les *Hommes d'aujourd'hui :*

Un sourire sous un chapeau de haute forme qu'ailleurs j'ai célébré; des moustaches de Brenn farouche dont la menace est annulée par un sourire fin et bon, sourire non pas tant des lèvres qui pourtant expriment une ironie sans aigreur, mais surtout de l'œil bleu, noyé de douceurs subtiles, l'œil naïf d'une vierge des ballades allemandes; un regard de caresse, si tendrement vague, où il y a de la Foi et du Mystère, regard d'une âme aimant à s'émouvoir dans les larges ondes wagnériennes. Puis soudain, avec l'instantanéité d'un total changement de décor, ce regard ingénu chahute, papillote, se met à gaminer; de candide, il devient farce! Une voix féminine, toute frêle sous la brousse terrifiante des moustaches, dit, avec une grâce espiègle, les drôleries les plus capricantes.

Bien qu'ayant déjà publié trois de ses romans : *Une Passade* (1895), *Maîtresse d'esthète* (1897), *Un Vilain Monsieur* (1898), où il s'était montré observateur attentif et exact des ridicules éclos à l'ombre des chapelles littéraires, en 1900, il faisait œuvre d'historien avec ce *Mariage de Louis XV* où, pris de pitié, il cherchait, aidé par des documents nouveaux et authentiques, à rendre sa physionomie réelle à Marie Leczinska, l'éternelle délaissée. Ce « grave bouquin », qui s'adressait si peu à son public ordinaire, Willy, meilleur juge, le préférait à l'ensemble de ses romans.

Mais le succès des *Claudine,* écrites avec la collaboration de Mme Colette, avait éclaté, foudroyant, et, comme malgré lui, le vouait à en poursuivre le cours, alors que ses préférences l'eussent plutôt guidé vers les recherches historiques. *Claudine à l'école* (1900) fut, l'année suivante, suivie de *Claudine à Paris;* puis vint *Claudine en ménage.* C'était, au dire de Jean Lorrain : « *Claudine amoureuse,* somme toute. » Constatation de fait en même temps que sagace critique. C'était le titre qu'à la librairie Ollendorff devait porter la troisième des Claudine. Cédant au désir de Willy de voir éditer ce volume par le *Mercure,* dont il était l'ami et auquel il avait donné, en 1891, deux importants articles sur le « Théâtre d'Aristophane » et sur le « Père Goriot », l'éditeur Ollendorff demanda seulement que le titre du roman fût changé. Ajouterai-je que *Claudine s'en va* fut d'abord annoncée sous le titre de *Je m'évade?*

La « Ligue contre la licence des rues » s'émut du succès des Claudine. Pour le faire expier à leur auteur, elle provoqua contre lui des poursuites : outrages à la morale publique et aux bonnes

mœurs, en raison de la publication dans la *Vie en rose*, hebdomadaire oublié, de la *Maîtresse du prince Jean*. Cela lui valut l'honneur d'être défendu devant la IXe Chambre correctionnelle par M. J. Paul-Boncour et d'y recueillir ,entre tous précieux, ce témoignage de J.-K. Huysmans :

Je connais quelques-uns des romans de Willy. J'y ai trouvé des morceaux fort curieux, fort intéressants, qui ont un véritable intérêt documentaire sur les mœurs de notre époque. A mon sens, ce sont des œuvres d'artiste.

S'il fut l'amuseur de toute une génération qui dans la lecture cherchait encore un amusement, Willy fut, en effet, tout autre chose qu'un amuseur. Sous leur apparence futile, ses romans constituaient de véridiques tableaux de mœurs, amoralités point recommandables, mais réelles. Comme tant d'autres, Henry Gauthier-Villars fut la victime volontaire d'une attitude et, aussi, d'une légende qui n'avait point tardé à cristalliser.

Seuls, ses rares intimes, écrivait M. Georges Lecomte, ont pu deviner à des émois surpris plutôt que confiés, à de furtives paroles discrètement mélancoliques, la tendresse de ce doux être qui, sachant sourire, sait aussi pleurer et qui, gracieuse intelligence, est encore un bon cœur. Ceux-là pourraient dire quelle tendresse le sarcasme et l'ironie voilent aux indifférents, mais jalousement ils se taisent pour ne point accroître le cercle des familiers, bien vite trop peuplé et trop accueilli si l'on connaissait le réel Willy de l'intimité.

C'est ce Willy-là que nous avons connu, bon, affectueux, cherchant toujours à rendre service, faisant oublier par la clarté de ses yeux et la douceur de sa voix les mots parfois un peu « rosses », mais si amusants, qui émaillaient aussi bien ses propos que ses *Souvenirs littéraires et autres;* « un de ces hommes rares (je cite M. Eugène de Soleinière), très parisien dernier hoquet et encore un peu vieille France qui n'ont pas seulement un esprit et une verve intarissables, mais aussi — sans ostentation, ni apparat, les imbéciles en riraient, — un peu de sentimentalité sincère et beaucoup de bonté ». — Peut-être, avant dix ans, s'apercevra-t-on que c'était un grand écrivain. — PIERRE DUFAY.

§

A propos du Populisme et du prix populiste. — Un jury composé de MM. John Charpentier, Léon Lemoux, Georges Duhamel, Daniel Halévy, Edmond Jaloux, Robert Kemp, Frédéric Lefèvre, Léon Lemonnier, Gabriel Marcel, Pierre Mille, Robert Bourget-Pailleron, Antonine Coulet-Tessier et André Thérive, vient, par le communiqué ci-dessous, d'annoncer la création d'un prix populiste :

Le Populisme n'est pas une Ecole littéraire. C'est seulement le nom symbolique qu'on a pris l'habitude de donner à une tendance qui semble fort à encourager chez les romanciers modernes, celle de l'observation sociale, de l'étude des diverses classes ou professions d'aujourd'hui. Pour marquer ce retour au véritable Réalisme et susciter dans cet ordre des œuvres dignes d'intérêt, il a été fondé un Prix du Roman Populiste d'une valeur de 5.000 francs, qui sera décerné chaque année au mois de mai à un livre déjà édité.

Pour le Prix de 1931, il sera tenu compte de toutes les œuvres antérieures au 1er mars de l'année, sans limite rétrospective. Il est à remarquer que le Jury est en grande partie composé de critiques, ce qui lui assure des qualités d'information et d'impartialité que n'ont pas toutes les assemblées littéraires. — Les réunions du Jury auront lieu aux Bureaux de *l'Opinion*, 8, rue des Beaux-Arts. — Le secrétariat sera assuré par Mme Antonine Coulet-Tessier (13, rue de Nanterre, à Colombes).

On peut dire que le *Mercure de France* n'a pas été étranger au succès de ce mouvement littéraire. C'est lui qui en a donné le manifeste le plus long et le plus important. C'est lui aussi qui publie les œuvres de Georges Duhamel, que les populistes reconnaissent pour leur maître, ainsi que des romans d'André Thérive et de Léon Lemonnier.

Le Populisme n'est plus déjà si jeune qu'on ne puisse considérer son histoire. La voici dans les grandes lignes.

Pendant l'été de 1929, André Thérive et Léon Lemonnier, au cours de quelques conversations, se persuadèrent qu'il fallait essayer de réagir contre certaines tendances de la littérature dite moderne. Ils voulurent tenter de grouper quelques écrivains et ils décidèrent de baptiser « Populisme » le mouvement nouveau. Léon Lemonnier se chargea de rédiger les manifestes, d'abord dans *l'Œuvre*, le 27 août 1929, puis dans le *Mercure* le 15 novembre, et enfin en une plaquette parue aux *Editions de la Centaine*.

Le succès fut rapide. Dès le 19 octobre, *Monde*, qui organisait une enquête sur « Zola et la jeune génération », y faisait une place au populisme. Les enquêtes se succédèrent. Dans la *Revue Mondiale* des 15 novembre et 1er décembre, Gaston Picard demandait à la plupart des auteurs français ce qu'ils pensaient du Populisme. Une revue belge, *Savoir et Beauté*, posait la même question, en mars, avril et mai 1930, aux écrivains d'origine belge. Puis les *Nouvelles Littéraires*, en juillet et en août, reprenaient l'enquête en élargissant le problème et en traitant de la littérature paysanne et prolétarienne. La *Grande Revue* a organisé une enquête internationale qui est en cours de publication et qui touche la plupart des pays européens. De grands écrivains comme Bernard Shaw, Heinrich Mann, Sinclair Lewis ont donné leur avis sur le Populisme.

Enfin, dans des déclarations à Frédéric Lefèvre (17 janvier 1931)

André Thérive a dégagé l'essentiel de la doctrine populiste avec les trois propositions suivantes :

I. — Tout roman qui présente des personnages ayant une vie sociale, quelle qu'elle soit, relève du populisme.

II. — Le Populisme est tout simplement un réalisme nouveau.

III. — Le Populisme n'a pas d'autre ambition que de rappeler aux romanciers qu'ils doivent s'enrichir continuellement par l'observation, la compréhension et la traduction du réel.

§

La chapelle de l'Ecole Militaire. — La mort du maréchal Joffre a eu pour conséquence imprévue d'amener un nombreux public dans ce monument parisien ordinairement délaissé. Les contemporains de sa construction le tenaient cependant pour le plus beau qui eût été élevé à Paris depuis cent ans, c'est-à-dire depuis les Invalides; et l'on peut affirmer sans témérité qu'il n'a pas à craindre de concurrence des monuments du siècle suivant. Maints amis des arts — et tout d'abord M. Berthod, l'actuel sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont eu ainsi la révélation de l'existence de la chapelle de l'Ecole Militaire, qui est, avec l'escalier d'honneur, ce que l'on peut admirer de plus original dans ce magnifique édifice.

Elle fut consacrée à saint Louis, dont le monogramme gracieux se lit au-dessus du chœur, entre les caissons sculptés de la voûte et sa première pierre fut posée le 5 juillet 1769, en présence de Louis XV et du cardinal Cristophe de Beaumont, archevêque de Paris.

Onze toiles, racontant les principaux épisodes de la vie de Louis IX, furent commandées pour sa décoration à Vien, Vanloo, Taraval, du Rameau, Hallé, Brenet, Lépicié, Lagrenée, Restout, Beaufort et Doyen, membres de l'Académie de peinture. Huit de ces toiles sont actuellement dans la chapelle de l'Ecole de Saint-Cyr; deux sont perdues; la plus grande, celle de Doyen, qui dominait le maître-autel, est à Saint-Louis-en-l'Isle.

Pajou sculpta deux hauts-reliefs, dont l'un surplombe la tribune et l'autre l'emplacement du tableau de Doyen; ils représentent tout ce qui reste de l'ancienne décoration. Le maître-autel, dssiné par Gabriel, a été vendu à vil prix, en 1880, par l'Administration militaire, et transporté à Saint-Pierre du Gros-Caillou, ainsi que la grille qui l'entourait et les consoles de fer forgé de Caffieri qui le flanquaient. Quant au buffet d'orgue, sculpté par Jean-François-Antoine Boulanger en 1772, et à la chaire à prêcher, ils avaient bien antérieurement disparu.

Toute dépouillée qu'elle soit, cette chapelle, du fait du bel équilibre de ses proportions, de la pureté de ses lignes et de son savant éclairage, constitue un cadre d'une rare beauté, dont M. Danis, architecte des monuments historiques, tira l'habile parti que l'on sait, pour l'exposition du corps du maréchal Joffre.

Jusqu'en 1927, elle servait de dépôt de matériel (bancs, tables, châlits, paillasses, polochons, etc.) et de magasin d'habillement aux ordonnances de l'Ecole Militaire. Il fallut batailler longuement pour obtenir son déblaiement. M. André Hallays, M. Hubert Moraud, notamment, et M. Robert Laulan, bibliothécaire de l'Ecole de guerre, s'y employèrent de leur mieux. Enfin, le général Héring, commandant de l'Ecole, et le colonel Duffour, commandant en second, ayant obtenu de M. Guinand, secrétaire général du Ministère de la Guerre, les crédits nécessaires à l'aménagement d'un nouveau magasin, la libération de la chapelle fut accordée, en dépit des efforts contraires du capitaine « garde-mites », qui estimait qu'on attentait à ses droits et à la tradition en l'expulsant.

Enfin, les devis de la restauration étaient prêts — grâce à M. Danis — lorsqu'on apprit, le 11 janvier, que, d'accord avec le Ministre de la Guerre, M. André Berthod venait de décider que la chapelle serait rétablie dans son état primitif et deviendrait un Musée de l'Histoire de l'Ecole Militaire.

Heureuse décision et qui a eu le mérite de ne pas se faire attendre. — L. DX.

§

A propos du bi-millénaire de Virgile. — On a célébré l'an dernier le bi-millénaire de Virgile, né en octobre 70 avant l'ère chrétienne. Or, ce bi-millénaire n'arriverait à échéance qu'en octobre 1931 prochain.

De ce que le poète latin est né en octobre de l'an — 70, il résulte qu'il a eu un an et que son premier anniversaire aurait pu être célébré en octobre — 69, son deuxième en octobre — 68, son troisième en octobre — 67, et ainsi de suite, son soixante-neuvième en octobre de l'an — 1, son soixante-dixième en octobre de l'an + 1, son soixante et onzième en octobre de l'an + 2, son soixante-douzième en octobre + 3... son 1.999ᵉ en octobre 1930, son 2.000ᵉ ou bi-millénaire en octobre 1931.

L'erreur, cause de ce paradoxe, réside en ce fait que les années de l'ère ancienne sont comptées, si l'on peut s'exprimer ainsi, à « rebrousse-poil »; par suite, pour évaluer dans cette ère le délai de 70 ans *révolus* au 1ᵉʳ jour de l'an + 1, il faut revenir en arrière jusqu'au 1ᵉʳ jour de l'an — 70, alors que dans l'ère nouvelle, pour

calculer les mêmes 70 ans *révolus* à partir du 1er jour de l'an + 1, il faut aller de l'avant jusqu'au 1er jour de l'an 71. Tout est là. Octobre — 70 représente 70 ans révolus en arrière depuis le 1er jour de l'an + 1 moins 9 mois, et octobre + 71 marque 70 ans révolus en avant depuis le 1er jour de l'an + 1 plus 9 mois.

Depuis la date de la naissance du poète jusqu'au 1er jour de l'an + 1, il s'est écoulé 69 ans *révolus*, plus environ 3 mois également révolus, négligeons les jours.

Or le bi-millénaire d'un homme né le 1er jour de l'an + 1 ne pourrait être célébré qu'après 2.000 ans *révolus*, c'est-à-dire le 1er jour de l'année 2.001. Si l'on retranche de ce nombre (2.001 ans) le nombre 69 ans + 3 mois, la différence donne 1931 ans + 9 mois, ce qui se rapporte bien au mois d'octobre 1931, date exacte du bi-millénaire cherché.

Sans doute une erreur de 4 années, dit-on, aurait été commise autrefois par le moine Denis le Petit, lors de la fixation des premières années de l'ère chrétienne, et nous vivrions en 1935 et non en 1931. En outre, une amputation de 13 jours a été opérée lors de la réforme grégorienne en 1582. Quoi qu'il en soit, on ne peut plus faire état aujourd'hui de ces petites erreurs, et renouveler toutes les dates de l'Histoire d'après J.-C.; il faut s'en tenir à la division chronologique actuelle, maintenue et définitivement acceptée, du moins jusqu'à nouvel ordre, division qui partage les siècles et années courus et à courir en deux périodes ou ères, toutes les deux illimitées en sens contraire, l'une descendante pour finir le dernier jour de l'an — 1, l'autre ascendante commençant le 1er jour de l'an + 1. Les ans — 1 et + 1 se succèdent sans interruption appréciable et sont seulement séparés par l'instant (momentum) de la naissance de J.-C. Il n'y a pas d'an zéro. Les expressions 1 an avant, 1 an après le Christ signifient que ces 2 années sont l'une antérieure, l'autre postérieure au fait de la naissance du Messie, et non à l'année de sa naissance. Toute cette discussion est évidemment théorique, la date de la naissance du Sauveur n'étant pas exactement connue.

C'est sur l'hypothèse du maintien de l'ordre chronologique actuellement en vigueur et universellement admis que le raisonnement ci-dessus a pu être établi. Si nous sommes en 1931, le bi-millénaire virgilien tombe bien en octobre prochain.

Pour tous les anniversaires, centenaires, millénaires ou autres, « à cheval » sur les deux ères, le même principe *mutatis mutandis* pourra être appliqué : le centenaire, le millénaire, le bi-millénaire, etc., d'une personne née avant J.-C., seront obtenus en retranchant

des chiffres 101, 1001, 2001, dates des centenaires, millénaires, bi-miliénaires, etc. évaluées depuis le 1er jour de l'an 1, en retranchant, disons-nous, les ans et mois, les jours même si l'on veut plus de précision, *révolus* depuis sa naissance jusqu'au 1er jour de l'an 1, mais en remontant en arrière à partir de cette dernière date. — ÉMILE VIDAL.

§

La première girafe (1). — J'ignore si la girafe dont avait si fort envie Anne de Beaujeu lui fut envoyée par Laurent de Médicis. J'en douterais volontiers. En tout cas, cette girafe évoquée par Alfred Franklin n'a pas fait parler d'elle. La seule, l'unique demeurera celle de Charles X, celle grâce à qui, en dépit des succès des libéraux et de la préface de *Cromwell,* l'année 1827 fut, suivant l'expression de John Grand-Carteret, « avant tout et surtout *l'année de la girafe* ».

Une estampe populaire en couleurs, imprimée à Montbéliard par Deckhère et en vente à Lyon, chez P. Rivet, libraire, rue Lainerie, n° 12, commémore le fait et en dit la nouveauté :

> La Girafe. Agée de 2 ans et demi, haute de 8 pieds, envoyée au Roi de France par le Pacha d'Egypte. Elle est la première amenée vivante en Europe; elle a été présentée au Roi, le 9 juillet 1827, à Saint-Cloud.

Au-dessous de l'estampe signée « Boulai » était imprimée une chanson intitulée *La Girafe à la mode.* Elle se chantait sur l'air de *A la façon de Barbari.* A la mode certes, jamais quadrupède n'avait provoqué pareille curiosité.

Bien que négligeant d' « inventorier la surabondante imagerie populaire relative à la girafe de 1827 », notre cher Louis Denise consacrait près de vingt numéros de sa *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes* à cet intéressant mammifère. A côté d'une note de Geoffroy Saint-Hilaire et d'un mémoire de M. Mongez, de l'Institut, les fantaisistes prirent part au concert et le dominèrent. Telle brochure compta trois éditions :

> *Nouvelle Notice sur la Girafe envoyée au roi de France par le pacha d'Egypte* et arrivée à Paris le 30 juin 1827. Observations curieuses sur le caractère, les habitudes et l'instinct de ce quadrupède. Cette notice est augmentée des documents précieux fournis par les Ethiopiens qui ont conduit la girafe dans la capitale. Par M. L.-D. Ferlus. Paris, Moreau, 1827, in-8° de 13 pp.
> Une planche représentait la girafe dessinée d'après nature.

Pour M. de Salvandy, ce fut matière à satire :

(1) Voir *Mercure de France,* 1er novembre, 15 décembre 1930, 15 janvier 1931.

Lettre de la Girafe au pacha d'Egypte pour lui rendre compte de son voyage à Saint-Cloud, et envoyer les rognures de la censure de France au journal qui s'établit à Alexandrie en Afrique. Paris, A. Sautelet (12 juillet), 1827, in-8°, de 45 pp.

Satire politique également, mais de qualité moindre, cette plaquette de 29 pp. :

La Girafe ou le Gouvernement des Bêtes, divertissement interrompu donné par MM. les Animaux du Jardin du Roi, comme un témoignage de leur reconnaissance envers le pacha d'Egypte, à l'occasion de l'arrivée de la Girafe à la Ménagerie de Paris. Paris, Ambr. Dupont, 1827, in-8°.

Encore, ce cabinet des animaux pratiquait-il une utilisation des compétences à laquelle nous n'avons guère accoutumé d'assister : le lièvre était chargé du portefeuille de la guerre, l'épervier de celui des finances et le canard veillait sur la marine. Quant à la girafe, elle ne paraissait pas, le divertissement ayant été interrompu par le massacre des dindons du faubourg Saint-Germain, dû aux renards, leurs alliés.

Le vaudeville s'en mêla, naturellement, avec un à-propos confectionné par des spécialistes du genre :

La Girafe ou une Journée au Jardin du Roi, tableau-à-propos en vaudevilles, par MM. Théaulon, Th. Anne et Gondelier (Vaudeville, 7 juillet 1827).

La caricature ne pouvait manquer, ce qu'elle se garda d'omettre, de souligner une « parenté fâcheuse entre le long et maigre Charles X, un peu bêta d'expression, et la placide bêtise du quadrupède »; de plus osés s'en prirent au *grand cou des Jésuites* et, pour suivre la mode, les élégantes se coiffèrent *à la girafe.* — PIERRE DUFAY.

§

Au sujet d'une citation.

3 janvier 1931.

Monsieur le directeur,

Dans son numéro du 15 décembre 1930, page 631, le *Mercure* reproduit une fois de plus l'erreur qui consiste à attribuer à La Fontaine un vers de Segrais. Sans doute on ne prête qu'aux riches, mais je reste partisan démodé du « suum cuique ». Voici les vers de Segrais :

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux?

« N'en rapportiez-vous rien » est dur, mais il est de Segrais; « Portez-en quelque chose » est doux, mais il doit être de l'auteur de l'article qui m'a fait d'ailleurs le plus grand plaisir, car j'y ai vu, exprimés avec bonheur, des sentiments que je partage sans restriction et que j'ai maintes fois exprimés, avec moins de bonheur, il est vrai.

Veuillez agréer, etc... L. BUCHARD.

§

Le Sottisier universel.

Placé sur un fourgon spécial des pompes funèbres, recouvert d'un large voile tricolore, encadré par un escadron de la garde républicaine, le cortège, en quittant l'Ecole militaire, se dirigera vers l'Arc de Triomphe de l'Etoile, où il arrivera à 21 heures. — *Le Journal des Débats*, 7 janvier.

Il [le cortège] défilera par l'avenue des Champs-Elysées et la rue de Rivoli. Sur le passage, les réverbères seront voilés de crêpe, pour ne plus s'arrêter qu'à la cathédrale. — *L'Intransigeant*, 6 janvier.

Les trois maréchaux de France, sur leur cuisse, supportent, de plus, leur bâton blanc semé d'étoiles. — *L'Œuvre*, 8 janvier.

Autrefois les statues des grands maréchaux de France ornaient ces plates-formes [du pont de la Concorde]. C'étaient celles de Sully, Suger, Duguesclin, Bayard, Colbert, Turenne, Duguay-Trouin, Suffren, Condé, Duquesne, Tourville et Richelieu. — *Excelsior*, 28 décembre.

La veille... certains ministres laïques avaient cru devoir refuser le goupillon que leur tendait l'évêque auxiliaire de l'archevêque de la Seine. — *Cyrano*, 11 janvier.

Il se peut que le dernier décret important que signera le président Doumergue — car c'est la dernière année de son septennat — aura comme résultat la remise en cours des louis d'or d'avant-guerre, appelés ainsi d'après l'effigie de Louis Napoléon. — *Daily Express*, 13 janvier.

Je reverrai toujours Mounet-Sully descendant, aveugle, les marches du temple et disant, d'une voix suave :

Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité...

— PAUL POIRET, *En habillant l'époque*, page 18.

Mme Cécile Sorel vient de donner, à Berlin, avec un grand succès, toute une série de représentations du répertoire classique français. Mme Robinne et M. Alexandre, de l'Académie française, l'accompagnaient dans cette tournée théâtrale. — *L'Indépendance belge*, 12 décembre 1930.

Cette trouvaille vint confirmer les découvertes faites à Nippur par la mission américaine et prouvant que les Sumériens connaissaient l'emploi du plein cintre dès le début du troisième millénaire et que cette manière de construire était d'usage courant au quatrième. — *Gand artistique*, novembre 1930.

Hercule se rendit en Crète avec la permission de Minos, dompta le taureau, le mena à Eurysthée, et lui rendit enfin la liberté. Diodore dit qu'il

s'en servit comme de monture pour traverser le Péloponèse è la nage. — E. JACOBI (traduction Th. Bernard), *Dictionnaire mythologique*, p. 219.

Summum jus, summum injuria, nous a-t-on appris au temps ou les humanités étaient en honneur. — *Le Concours médical*, 23 novembre 1930.

M. Marchandeau, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, partira ce soir pour Agen. Il consacrera la matinée du 3 janvier à visiter le département de Lot-et-Garonne et plus spécialement l'arrondissement de Moissac. — *Le Temps*, 2-3 janvier.

Mlle Blanche Honegger... un nom qu'on doit retenir et facile à retenir; mais ne concluez pas à une parenté, il n'y a qu'une synonymie. — *La Vie intellectuelle*, 10 novembre 1930.

Cité du Vatican : la loi monétaire. — Le premier article établit que le système monétaire vatican est décimé et que l'unité monétaire est la lira d'or. — *Le Temps*, 4 janvier.

La monnaie anglaise est un perpétuel sujet d'inquiétude, 2 shillings 6. (Pourquoi six pence? Ce système métrique n'est pas la meilleure tradition.) — *La Liberté*, 26 décembre.

UN PRÊTRE, AVEUGLE DE GUERRE, ET SON GUIDE RENVERSÉS PAR UN TRAMWAY. — ...Tous deux n'aperçurent pas un tramway. — *Excelsior*, 29 décembre 1930.

En octobre 1921, il [le bigame Albertini] quitta son village pour venir servir au bureau de postes de Suresnes. Il laissa là-bas [en Corse] sa femme et une fillette qui devaient le rejoindre deux ans plus tard. Mais, prise de nostalgie, sa femme ne tardait pas à retourner au pays natal après avoir supplié Albertini de renoncer à son emploi et de la suivre. — *Paris-Midi*, 6 janvier.

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES CHOISIES D'ALBERT SAMAIN, *avec un portrait. Préface de* FRANCIS JAMMES. *En Appendice : Lettre de* STÉPHANE MALLARMÉ *reproduite en fac-similé. Poèmes de* LOUIS LE CARDONNEL *et de* CHARLES GUÉRIN. *Textes de* REMY DE GOURMONT, LOUIS DENISE, AD. VAN BEVER *et* PAUL LÉAUTAUD. *Bibliographie complète.* Volume in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré : 110 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 110, à 40 francs; 25 ex. sur Hollande Van Gelder (hors commerce).

ETUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES, *de* LAFCADIO HEARN, traduction de MARC LOGÉ. Volume in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré 55 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à 40 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXV

—



Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.

BULLETIN FINANCIER

Aucune amélioration ne s'est produite durant toute cette quinzaine sur les divers marchés financiers. Au contraire, la baisse a encore sévi, surtout à New-York. Le marché américain ne pouvait manquer, en effet, d'être affecté par la défaillance de maintes banques régionales des États-Unis. Il devait subir aussi le contre-coup de la nouvelle baisse de diverses matières et notamment du cuivre.

La Bourse de Paris, comme celle de Londres, s'est naturellement ressentie des mauvaises dispositions de Wall Street et du développement de la crise économique. Elle a dû tenir compte aussi de divers événements locaux, comme la crise ministérielle et la maladie de M. Poincaré.

Si le volume des négociations était important, voire simplement normal, la Bourse pourrait trouver en elle-même des éléments particuliers de résistance. Mais il n'en est pas ainsi : au Parquet comme en Coulisse, au comptant comme à terme, les ordres sérieux sont peu nombreux.

Dans ces conditions, le marché parisien ne peut que suivre servilement les indications des marchés étrangers. Or ceux-ci restent sous le coup de la dépression mondiale dont la nouvelle chute des cours du cuivre, de l'étain et de l'argent n'est qu'une des faces.

Par ailleurs, le ralentissement général des affaires est devenu évident en France, le nombre des chômeurs secourus augmente rapidement, des baisses de produits industriels et commerciaux sont annoncées qui tranchent singulièrement sur la hausse constante de l'indice des prix de détail à Paris, calculé — comme l'on sait — d'après les cours de treize denrées de stricte nécessité.

Fait plus grave : l'indice des prix de gros français reste notablement supérieur à l'indice des mêmes prix étrangers ; la concurrence extérieure menace ainsi notre pays et nos branches d'activité.

La mauvaise tenue de la Bourse est donc dans l'ordre des choses logiques, et il ne sert à rien de rapprocher les cours actuels des derniers dividendes distribués, puisque ceux-ci risquent fort d'être inférieurs aux précédents.

Seules nos rentes continuent à maintenir une tendance très satisfaisante ; les achats des caisses d'épargne sont, en effet, toujours considérables.

Les banques, pour lesquelles on peut cependant prévoir des dividendes égaux, pour 1930, à ceux de l'an dernier, ont été assez attaquées.

Les charbonnages redoutent un « dumping » anglais, pas toujours à bon escient d'ailleurs, car maintes compagnies tirent des bénéfices supplémentaires de la vente du gaz, de l'électricité, de produits chimiques et de matériaux de construction.

Les valeurs d'eaux tranchent, par leur fermeté, sur la lourdeur des affaires de gaz et d'électricité.

Les mines sont affectées par la baisse des métaux ; et même les affaires de mines d'or souffrent de la suppression des dividendes intérimaires de certains grands trusts, comme Central Mining et Johannesburg.

Les Aciéries redoutent une diminution de leurs bénéfices, en conséquence du relèvement de 25 à 30 % du quantum des restrictions imposées par le Cartel de l'Acier.

Les pétroles et les caoutchoucs subissent les effets de la mauvaise allure des marchés de l'essence et du « crêpe ».

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

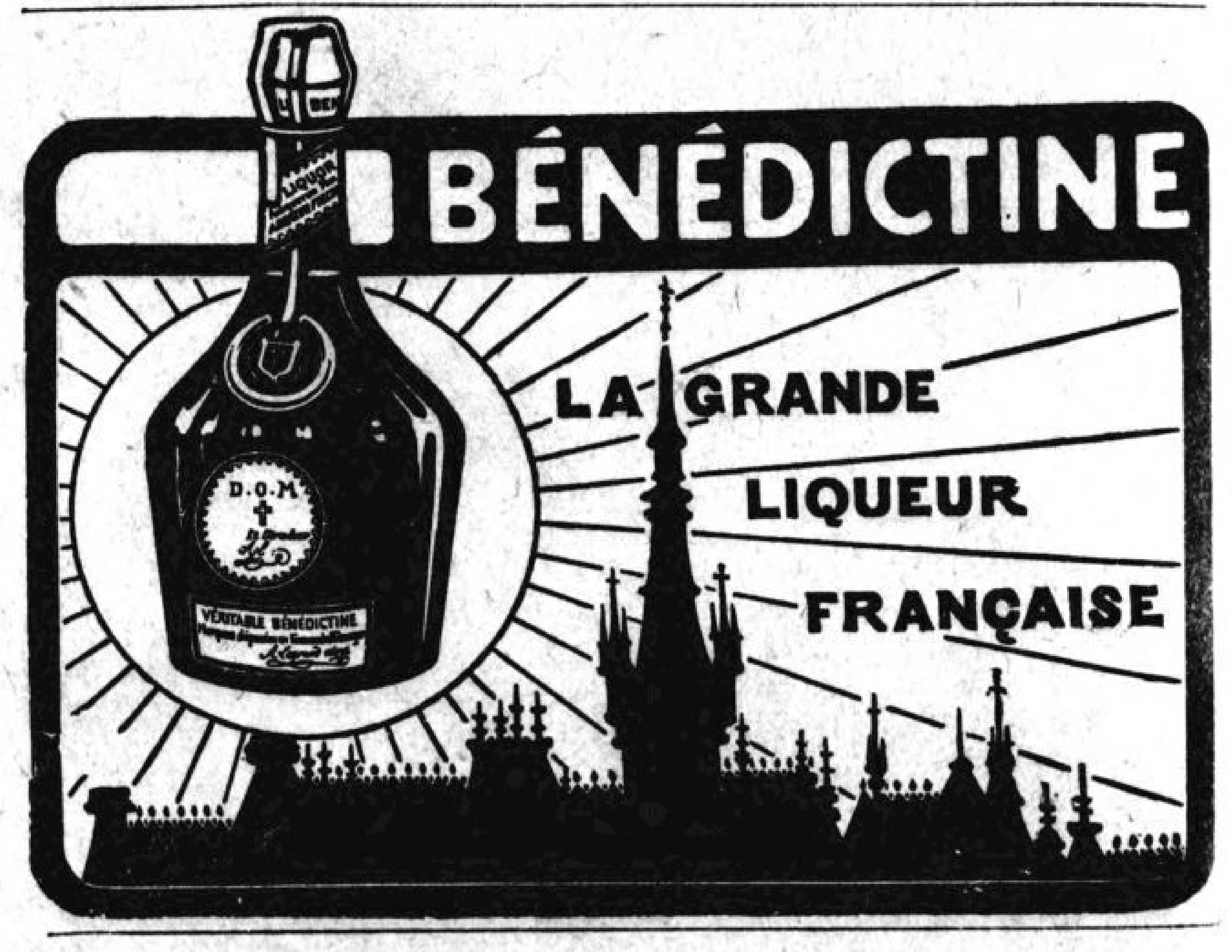
Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les *Abonnements etrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.



TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL — 1931.